

Histoire naturelle de la parole, ou, Précis de l'origine du langage & de la grammaire universelle : extrait du Monde primitif / par M. Court de Gébelin.

Contributors

Court de Gébelin, Antoine, 1719-1784.
Gautier Dagoty, 1717-1785

Publication/Creation

Paris : Chez l'auteur : Boudet ... [etc.], 1776 ([Paris] : [De l'imprimerie de Valleyre l'aîné.]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/ta5spq67>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome
collection**

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



58, 837 suppl B

coll.


enye. frontisp.

1 fol. table

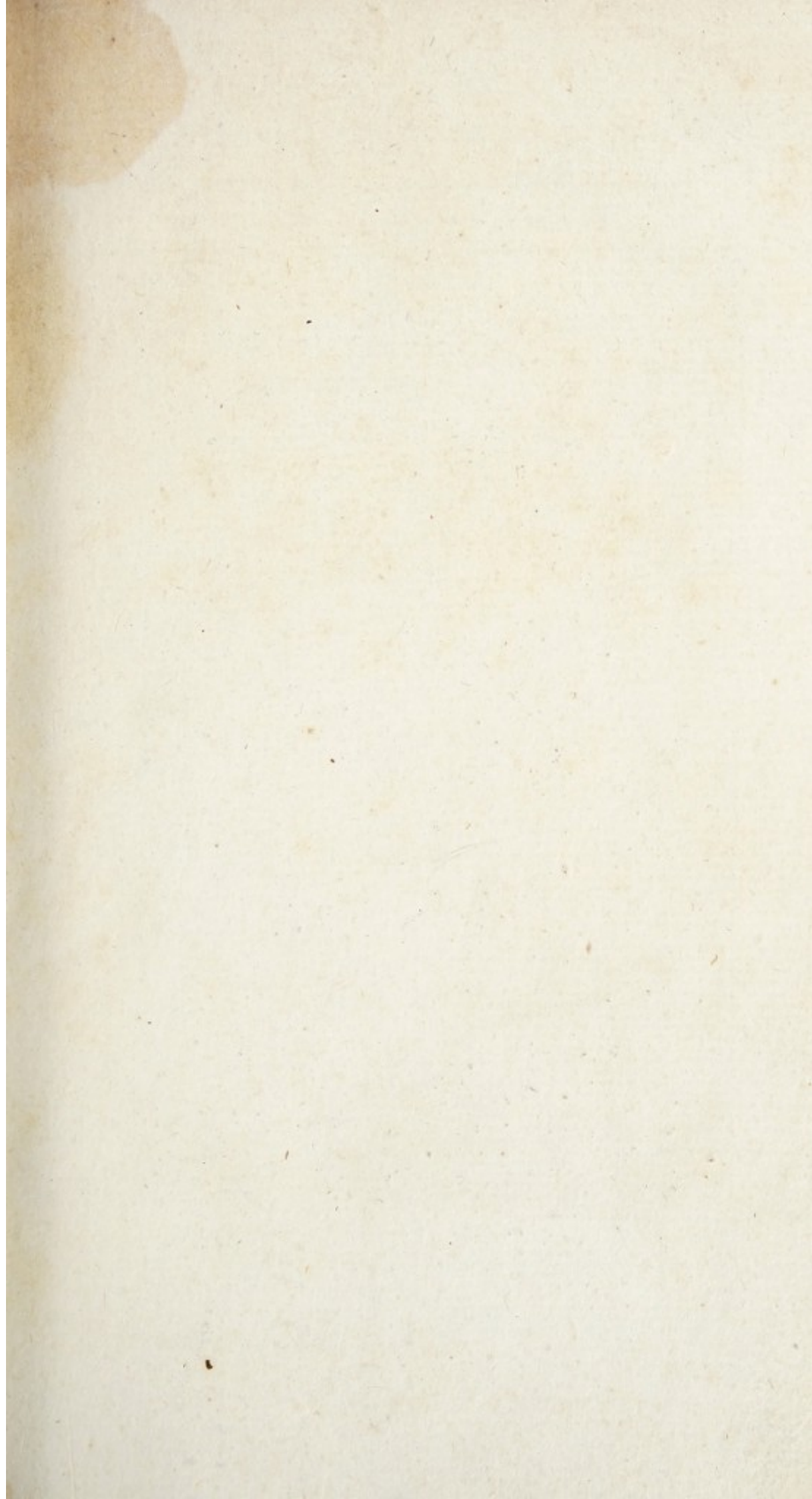
1 fol. color plate

CON 2

BS Count
281



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library



MERCURE CONDUIT PAR L'AMOUR.
ou Invention du Langage et de l'Écriture.
Frontisp. de l'Hist. Nat. de la Par.



C.P. Marillier del.

A. Romanet sculp.

Son art cher aux Humains, orne, enrichit la Terre.

les Fêtes de l'Union et de l'Amour.

HISTOIRE
NATURELLE
DE LA PAROLE,
OU

*PRÉCIS de l'Origine du Langage & de la
Grammaire Universelle.*

Extrait du MONDE PRIMITIF.

PAR M. COURT DE GEBELIN.



A PARIS;

Chez { L'AUTEUR, rue Poupée, Maison de M. BOUCHER,
Secrétaire du Roi.
BOUDET, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques.
VALLEYRE l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue de la
vieille Bouclerie.
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques.
SAUGRAIN, Libraire, quai des Augustins.
RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



HISTOIRE
NATURELLE
DE LA PAROLE,
OU

ORIGINE du Langage, de l'Écriture & de
la GRAMMAIRE UNIVERSELLE, à l'usage
des Jeunes-Gens.

DIVISION de cet Ouvrage : excellence de la
Parole, & avantage de son Histoire.

NOUS peignons nos idées par la Parole ;
nous rendons cette peinture stable par l'E-
criture ; nous en unissons les diverses parties
par les Loix de la Grammaire. Du dévelop-
pement de ces Arts merveilleux , naît l'Hif-
toire naturelle de la Parole ; & c'est cette

2 HIST. NAT. DE LA PAROLE.

Histoire que nous allons tracer , en la débarrassant de toutes les discussions qu'elle entraîne à sa suite. Cet Essai sera donc composé de trois parties , ETYMOLOGIE , ÉCRITURE & GRAMMAIRE.

La première nous apprend la raison des mots ; la seconde , à les peindre aux yeux ; la troisième , à les unir.

Mais avant d'entrer dans le détail de ces divers objets , disons un mot de la Parole & de son excellence.

La Parole est la peinture de nos idées par les sons de l'instrument vocal. Partie fondamentale de l'essence & de la gloire de l'homme, elle le distingue des Etres avec lesquels il partage les fruits de la terre & avec qui lui sont communs tous les phénomènes de la vie animale. Tous naissent , mangent , boivent , dorment comme lui ; tous sont également sensibles au plaisir , à la douleur, aux révolutions du tems : tous veulent , comme lui , s'entretenir avec leurs semblables ; mais ils n'exhalent qu'un cri inarticulé , cri aussi borné dans ses effets que dans sa

nature , & qui ne sert que pour l'instant ; ils ne peuvent accroître la masse de leurs connoissances.

Les effets de la Parole sont inappréciables ; elle est la base de la société & la source des douceurs qu'on y éprouve : par elle , nous manifestons nos besoins , nos craintes , nos plaisirs , nos lumières , & nous recevons de la part des autres les secours , les conseils , les avis , les connoissances qui nous sont nécessaires : par elle , une ame se développe à une autre : c'est par ce moyen de communication que l'espèce humaine parvient au degré de perfectionnement dont elle est susceptible : sentimens du cœur , feu du génie , richesses de l'imagination , profondeur d'esprit , tout devient par la parole un bien commun aux hommes ; les connoissances de l'un sont les connoissances de tous : ainsi en ajoutant sans cesse découverte à découverte , lumière à lumière , notre esprit s'aggrandit ; rien ne lui paroît au-dessus de ses forces ; il ose tout & tout paroît s'aplanir devant son audace ; tandis que sans

4 HIST. NATUR. DE LA PAROLE.

cette émulation, l'Homme, isolé, plongé dans une langueur stupide, n'auroit presque aucune supériorité sur les animaux qui vivent en famille, & que de simples cris avertissent de leurs besoins mutuels.

Mais l'Homme ne peint pas seulement ses idées à ceux qui l'entourent & au milieu desquels il vit; comme s'il remplissoit la Terre, comme s'il vivoit dans l'étendue des siècles, il a trouvé le moyen de peindre ses idées d'une manière qui les rend sensibles à ceux dont il est le plus éloigné. Elles prennent la consistance du marbre; elles se transportent d'un bout du Monde à l'autre; elles pénètrent à travers l'immensité des âges: ainsi nous pouvons profiter des connoissances, du charme de la conversation, du génie de tous les Sages, dans quelque tems & en quelque lieu qu'ils ayent existé.

En vain, ces Sages ont vécu épars à grandes distances & dans des époques éloignées; leur esprit se concentre en un point & toujours leur génie anime leurs semblables & les éclaire; d'autant plus grand

ORIGINE DU LANGAGE. §

qu'il s'étend sur la Nature entière, qu'il en emprunte les couleurs & les graces ; qu'avec elle, il tonne, il fulmine, il éclate ; & qu'après nous avoir agités & émus par les Tableaux les plus terribles, s'adoucissant avec elle, il nous charme par les accens les plus doux, par le coloris le plus attrayant, par la peinture des objets les plus agréables.

L'Histoire Naturelle de la Parole est donc la base des connoissances humaines. Elle commence avec le genre humain ; elle le prend au berceau & dans la première famille ; elle le suit dans ses dispersions & dans l'accroissement de ses connoissances ; elle n'aura d'autres bornes que les siennes.

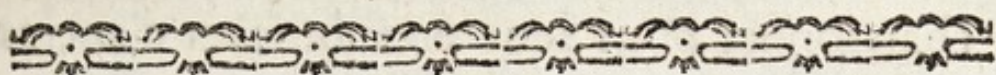
Par elle, on voit d'une manière aussi simple qu'énergique comment l'Homme, mettant à profit les élémens du Langage, forma ces Langues harmonieuses qui nous charment en nous instruisant ; comment il les assujettit à cette marche cadencée qui force nos paroles de suivre nos mouvemens ; comment il peignit avec les expressions les plus séduisantes ou les plus subli-

6 HIST. NATUR. DE LA PAROLE.

mes , des objets qui ne tomberent même jamais sous les sens.

Donnant ainsi la raison des mots , elle satisfait l'esprit qu'elle éclaire ; il n'erre plus dans le dédale obscur des Langues où il n'apercevoit aucun de ces caractères augustes qui sont l'empreinte de la sagesse & de l'intelligence. Et ces mots ne coûtent plus à retenir , parce qu'on en voit l'origine , & qu'ils se lient à des familles prises dans la Nature & auxquelles ils tiennent essentiellement. Avec beaucoup moins d'efforts & beaucoup moins de tems , on saura infiniment plus ; on pourra se livrer davantage à la connoissance des choses, moins interrompue par l'étude des mots : on jouira mieux du fruit de ses travaux ; on pourra les tourner sur des objets infiniment plus utiles.





LIVRE PREMIER.
DE L'ÉTYMOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

TOUT MOT A SA RAISON.

Nous l'avons dit, l'Étymologie nous enseigne la raison de chaque mot; elle nous apprend pourquoi tel son réveille en nous telle idée; elle nous montre les rapports nécessaires qui se trouvent entr'eux; elle les suit dans cette multitude de variétés qu'ils ont éprouvé & qu'ils éprouvent dans toutes les Langues, & elle donne la raison même de ces variétés qui semblent être le seul effet du hazard & de l'inconstance.

C'est ce juste rapport entre les noms & les objets qu'ils désignent, qui fait la force & l'énergie des mots; qui les maintint au moment où ils s'établirent, qui obligea tous les hommes à les adopter, & les empêcha de les

8 HIST. NATUR. DE LA PAROLE.

abandonner pour leur en substituer d'autres à volonté. Il en est ici comme d'un portrait, qui ne peut être arbitraire, mais qui doit être conforme à son modèle; puisque si on le faisoit de fantaisie, on n'en reconnoîtroit pas l'objet, on n'auroit pas fait un portrait, le but seroit manqué.

Qu'on ne soit pas surpris si jusques ici on a donné peu d'attention à ces vérités; les objets les plus merveilleux, ne sont pas toujours ceux qui nous frappent le plus; & il n'est que trop ordinaire de profiter d'un bien sans en rechercher la nature & les causes: d'ailleurs cherche-t-on à connoître l'origine & la raison d'une chose, lorsqu'on commence par supposer qu'elle est l'effet du hazard? Rien n'est plus funeste à l'avancement d'une science, que la sécurité dans laquelle on tombe, en s'imaginant qu'on n'a rien à apprendre à cet égard, ou en adoptant comme vrais des systêmes sans fondement.

Quel plus beau champ peut-on offrir à la noble & ardente curiosité des Jeunes Gens, que l'Origine de la Parole, & les causes de

ORIGINE DU LANGAGE. 9

l'Art de Parler ? Tout être qui pense & qui parle , n'est-il pas intéressé à savoir comment les hommes imaginerent qu'ils étoient faits pour parler , qu'ils le pouvoient ? comment ils purent être entendus de ceux auxquels ils parlerent pour la première fois ; comment ces premiers mots se perpétuerent ; comment ils formerent une Langue qui se transmit à plusieurs générations ; si ces premiers mots subsistent encore , ou comment ils firent place à d'autres ; & s'il y a quelque rapport entre les Langues qui existent sur la Terre , entre ces Langues qu'on est obligé d'étudier dès sa jeunesse , & qui occasionnent tant de peines & tant de dégoûts ? Les Jeunes Gens ne feront-ils pas dédommagés de ces recherches , si par le moyen des rapports qu'elles mettent entre les Langues, ils voyent dissiper ces dégoûts ; & cette étude devenir pour eux aussi aisée & aussi amusante qu'elle étoit pénible & fastidieuse ?



C H A P I T R E I I.

La raison de chaque mot est son rapport avec l'objet qu'il désigne.

SI les mots ne sont pas arbitraires , si l'on eut quelque motif pour imposer à un objet un nom plutôt qu'un autre , ce motif fut nécessairement le rapport que l'on voyoit entre ce nom & l'objet qu'on vouloit nommer : en effet , lorsqu'on impose un nom , c'est pour rappeler à notre esprit l'objet qu'il désigne ; c'est pour le peindre à notre imagination : mais ne serons-nous pas plus surs de produire cet effet , lorsque le nom de cet objet en sera réellement la peinture , que lorsqu'il n'aura aucun rapport avec lui ?

C'est précisément ce que firent les premiers qui donnerent des noms aux choses : ils n'inventerent pas ces noms ; on n'invente rien , & de quel poids eût été un Langage de fantaisie ? Quel homme auroit pu dire le premier : TEL MOT SIGNIFIERA TELLE CHOSE ?

& comment se seroit-il fait entendre ? l'arbitraire n'a nulle autorité & ne put jamais faire loi, dans les mots, comme dans la conduite des Peuples & des Familles : les Jeunes Gens eux-mêmes ne se révoltent-ils pas contre l'arbitraire ? ne faut-il pas leur faire sentir la raison de tout ce qu'on leur prescrit, afin qu'ils s'y soumettent avec plaisir, en voyant que c'est à l'ordre, & non à une volonté despotique qu'ils obéissent ?

Les premiers qui parlerent, désignerent donc les êtres par des sons qui peignoient leurs qualités ; ceci étoit d'autant plus facile, que dans les commencemens on avoit peu d'objets à peindre, que ces objets étoient frappans, & qu'on pouvoit choisir entre une multitude de sons ; on préfera donc nécessairement les sons qui étoient frappans comme ces objets.



 CHAPITRE III.

Les mots ont des qualités différentes.

Ceci suppose que les mots ou les sons qui les composent, ont des qualités différentes, & qu'ainsi on ne peut les appliquer indifféremment aux mêmes objets ; qu'un même son ne sauroit peindre qu'une certaine classe d'êtres ; qu'il ne peut convenir à deux êtres qui n'ont aucun rapport entr'eux. Il en est des sons de la Parole, comme des sons des Instrumens : ici, les sons d'allarme sont-ils les mêmes que ceux de réjouissance ?

Il est d'une vérité physique & incontestable, que chacun des sons produits par l'instrument vocal a des qualités qui lui sont propres, & qui different essentiellement des qualités qu'on remarque dans les autres. Ils ne sont pas tous également agréables, également doux, également vites : les uns sont lents, d'autres rapides ; les uns aigres, d'autres flatteurs ; les uns sombres, d'autres

Sonores. On devra donc choisir entr'eux, ou se résoudre à être mauvais peintre, à n'être jamais entendu, à former une langue sans harmonie, sans grace, sans énergie, toujours contraire à la nature; une Langue en un mot telle qu'il n'en peut exister.

Est-il nécessaire d'observer que pour nommer un objet ou pour le peindre par les sons vocaux, il suffit de le peindre par les rapports qu'il a avec les sons & que c'est la seule manière dont on puisse le faire; qu'il seroit absurde d'en chercher d'autre?

Il n'est aucun objet qui n'ait un rapport plus ou moins étroit avec les sons vocaux, & qui ne puisse être peint par ces sons.

Les Animaux, par exemple, se distinguent par des cris qui leur sont propres; & on les reconnoît à ces cris: on n'aura donc qu'à imiter ces cris, & ils feront la peinture de ces animaux; on les reconnoîtra à ces sons, & ces sons deviendront leur nom propre: ils en feront la peinture sonore la plus parfaite, la plus énergique; elle sera parlante.

Les objets inanimés se peindront par des

14 HIST. NATUR. DE LA PAROLE.

sons qui imitent les bruits que rendent leurs mouvemens : c'est ainsi que la Cigale & le Bœuf tirent leur nom de leur cri ; que les objets bruyans, le Tambour, la Tymbale, les Bombes, le Tonnerre, doivent leurs noms à la nature du bruit qu'ils font entendre.

D'autres objets se peindront par des sons qui expriment le rapport de ces objets avec des objets animés : ainsi dans presque toutes les Langues, le nom du Bœuf est devenu le nom de la grosseur, & de tout ce qui est gros.

Tous les objets se trouverent ainsi nommés par imitation ou par comparaison.

Cependant presque tous les noms paroissent arbitraires par le fait, & ils varient sans cesse d'une langue à l'autre : mais ceci n'anéantit point les vérités que nous venons de développer. La plupart des noms, imitatifs dans l'origine, se sont altérés insensiblement, en sorte qu'on ne peut appercevoir sans une extrême attention leurs rapports avec les objets qu'ils désignent ; & comme les noms donnés par comparaison ont nécessairement

dû suivre le point de vue d'après lequel on faisoit ces comparaisons, & que ce point de vue a dû varier suivant les contrées & suivant les siècles, les noms eux-mêmes ont éprouvé divers changemens d'un Peuple à l'autre, quoiqu'ils aient toujours eu une cause essentielle, qu'ils n'aient jamais pû être arbitraires.

CHAPITRE IV.

La Parole est d'une origine divine.

Q uoique le Langage soit l'application des sons aux objets qui ont quelque rapport avec eux, il n'en est pas moins d'une origine divine. Ce ne sont pas les hommes qui ont formé ces sons & ces rapports; c'est Dieu qui fit de l'Homme un Etre parlant.

Sans doute, la Parole vint de Dieu même: lui seul a pu mettre la dernière main aux qualités admirables de l'homme, en le douant de l'Art de parler, de cet Art lien de la société, qui conduit l'homme de

connoissance en connoissance , & qui lui fait découvrir de nouvelles perspectives , lorsqu'il se croit parvenu aux bornes les plus reculées des sciences ; ainsi s'offre toujours à ses recherches , un nouvel horison fort éloigné de celui qu'il appercevoit.

Dieu seul put donner à l'homme les organes qui lui étoient nécessaires pour parler ; il put seul lui faire un besoin de mettre en œuvre ces organes , & établir entre la parole & les objets qu'elle devoit peindre , cet accord admirable qui anime le discours , & lui donne cette énergie qui est sur-tout si remarquable dans la Poësie & dans l'Eloquence. Il ne restoit à l'homme qu'à mettre en œuvre ces organes & à les développer de la maniere la plus convenable à leur destination. Les premiers Elémens une fois donnés , l'homme n'eut plus qu'à les combiner entr'eux de maniere qu'ils s'étendissent à tous les objets & qu'ils répondissent à tout ce qu'il avoit lieu d'en attendre.

Tels furent les effets du mobile imprimé par la Divinité , ou de l'instrument vocal
dont

dont il doua l'homme , & du rapport qui regne entre les sons qu'on en tire & les objets dont l'homme est environné.

× Spectacle ravissant par lequel l'Homme est le centre de l'Univers ; les sons qu'il tire de l'instrument vocal , supérieurs à ceux de la lyre & de tous les instrumens inventés par l'homme , lui servant, par leurs variétés, par leur énergie , par leurs rapports avec la Nature entière , à peindre par la parole ce qui existe, les objets les plus sublimes & les plus élevés, comme ceux qui rampent à ses pieds , les objets les plus cachés à ses sens , comme ceux qui affectent le plus ses organes.

CHAPITRE V.

La Parole naquit avec l'Homme.

DÈS qu'il y eut deux Personnes sur la Terre, elles parlerent. L'homme, entraîné par l'impétuosité du sentiment, put à l'instant dévoiler son âme à sa compagne, lui manifester les sentimens qui l'agitoient, qui

le transportoient, son admiration, sa tendresse. Quel obstacle l'auroit arrêté? Le désir de parler ne fait-il pas partie de son essence? N'est-il pas pour lui un besoin, tel que ceux auxquels il est assujetti? Est-il privé des organes nécessaires pour cet effet? A-t-il besoin de leçons pour les mettre en œuvre?

Demander quelle fut l'origine de la Parole, c'est demander quand l'homme commença de voir, d'entendre, de marcher. La Parole est une faculté aussi simple que les autres; son exercice, aussi naturel; le besoin en est aussi grand; le Muet lui-même en éprouve la force.

S'il avoit fallu, pour parler, que l'homme eût inventé la Métaphysique du Langage, qu'il eût deviné cet Art, nous serions encore muets; notre cœur seroit encore à éprouver la vive émotion d'un discours délicieux; jamais nous n'aurions prêté l'oreille aux accens enchanteurs de personnes chéries; jamais les Poëtes n'auroient chanté sur leur lyre les beautés ravissantes de la Nature; jamais la raison & l'esprit ne nous auroient

parlé dans les Ouvrages immortels de ces Ecrivains illustres, qui font la gloire de leur siècle & les délices du genre humain; nous-mêmes nous ne ferions pas dans le cas de rechercher quelle a été l'origine de la Parole.

Les hommes s'entendent par le même principe que ceux d'entre les animaux qui s'avertissent par des cris, de leurs besoins, de leurs sensations, de leurs désirs.

Ce qui a fait illusion, ce qui brouilla toutes les idées à ce sujet, on le voit bien; c'est que l'on a confondu le moment où, pour la première fois, on fit usage des mots, avec les tems postérieurs où l'on employa ces mots déjà connus; l'homme commençant une société, & l'homme survenant dans une société déjà formée, déjà en possession d'une Langue à laquelle il est obligé de se conformer. Il est certain que dans ces derniers cas, on ne remonte jamais à un modèle pris dans la Nature; qu'on ne le voit nulle part; qu'on n'apperçoit qu'un usage; & que cet usage éprouvant des variations continuelles, paroît n'avoir absolument rien que d'arbitraire.

Mais on se trompera , toutes les fois qu'on en conclura que ce modèle n'existe pas , & que les mots sont arbitraires ; comme on se trompe nécessairement , toutes les fois qu'on conclut de ce qu'on ne voit pas , à ce qui peut être.

iii Ce qui a fait encore illusion , c'est qu'en avouant que l'homme trouvoit en lui-même, ou dans la Nature , les sons nécessaires pour exprimer ses sensations , on n'a pas cru qu'il en fût de même pour l'expression des idées : c'est qu'on n'a pas considéré que l'homme n'avoit pas seulement été doué, comme les Animaux , des organes nécessaires pour exprimer ses sensations , mais qu'il avoit de plus en partage les organes nécessaires pour peindre ses idées d'une manière aussi naturelle & aussi énergique que ses sensations ; que ses idées étant données par la Nature , devoient être énoncées par des moyens pris également dans la Nature ; & qu'il n'existe d'autre différence à cet égard entre ses sensations & ses idées , si ce n'est que les moyens d'exprimer les premières lui sont communs

avec diverses espèces d'animaux qui ont ces mêmes sensations ; & que les moyens d'exprimer ses idées lui sont particulières, parce qu'il est le seul qui ait des idées. Mais de ce qu'il est seul doué de cette faculté, peut-on en conclure que le moyen de les peindre ne dépend que de lui, tandis que celui de peindre ses sensations ne dépend point de sa volonté ?

CHAPITRE VI.

Elémens de la Parole.

PUISQUE la Parole ne fut point l'effet du hasard & de la simple recherche des hommes, puisqu'elle n'est point non-plus l'effet arbitraire de la Puissance Divine, mais qu'elle est fondée sur des Elémens pris dans la Nature, assortis à celle de l'homme & à celle des objets qu'il est obligé de peindre, on peut espérer de découvrir la manière dont elle se forme & les causes de cette énergie

avec laquelle elle fait naître dans l'esprit de tous, les idées qu'y veut exciter celui qui parle.

Ainsi l'homme trouve dans la Nature les Elémens de tout ce dont il s'occupe : la Musique est fondée sur une octave qui ne dépend jamais du Musicien ; la Peinture, sur des couleurs primitives que l'Art ne peut créer ; la Géométrie, sur les rapports & les proportions immuables des corps ; la Médecine, sur leurs propriétés physiques. La marche cadencée de la Poésie tient elle-même à l'étendue de notre voix & aux mouvemens dont notre corps est capable : il n'est pas jusqu'à l'étendue des phrases qui ne tiennent à la Nature, par le plus ou le moins de force de la poitrine, & de la respiration.

C'est dans l'instrument vocal qu'il faut chercher les Elémens de la Parole, instrument merveilleux que l'homme porte avec lui, qui ne lui donne aucune peine à entretenir ou à réparer, dans lequel il trouve toutes les ressources qui lui sont nécessaires, & où il les trouve avec cette fécondité

admirable que la Nature déploie dans tous ses ouvrages.

Et c'est en analysant ces Elémens, en examinant leurs qualités, & leurs rapports avec les objets sensibles, qu'on verra naître le Langage; qu'on découvrira les raisons des mots; que l'Art Étymologique existera. Nous connoîtrons ainsi un mécanisme digne de toute notre admiration; un instrument formé des mains même de la Nature, tel que l'industrie humaine n'a rien fait qui puisse lui être comparé; qui réunit les avantages de tous les autres; qui rend des sons comme les instrumens de musique; qui exprime les sensations comme chez les animaux, & qui peint de plus les idées de l'homme, ces idées qui ne peuvent tomber sous les sens.

Appelés d'ailleurs à faire un usage continu de la Parole, & à jouir de ses précieux effets, qui pourroit se refuser à connoître les moyens par lesquels la voix se forme en nous? comment elle se diversifie en une foule de sons, comment ces sons peuvent

peindre des objets dans lesquels il sembleroit qu'il n'y a rien de physique? Plus ces merveilles se réitérent à chaque instant au milieu de nous, plus elles ont droit de nous intéresser.

CHAPITRE VII.

De l'Art Etymologique.

MAIS qu'est-ce que cet Art Etymologique qui conduit à la source de la Parole, qui rend raison de chaque mot, qui montre les rapports des Langues?

Son nom qui nous vient des Grecs, ne sauroit point être formé par hasard ou arbitrairement; c'est un mot qui peint avec exactitude l'objet qu'il désigne; mais il faut pour cet effet connoître la valeur des élémens dont il est formé.

ETYMOLOGIE est composé des mots grecs *Logos*, parole, & *étymos*, vrai; ce dernier mot s'est formé de l'Oriental טוּם , *Tum*, qui signifie, perfection, justice, &

rité, sans laquelle il n'y a rien de parfait. *Etymologie* signifie donc *Parole vraie, mot juste & exact* : elle consiste dans la *connoissance parfaite* de la valeur des mots, de leurs rapports avec leurs objets, de leur origine, de leurs révolutions. Connoître un mot, c'est en effet connoître les causes qui lui firent assigner le sens dont il est revêtu, la Langue dont il est originaire, la famille à laquelle il tient, les altérations qu'il a éprouvées.

L'Art Etymologique consiste dans les principes & les règles au moyen desquelles on découvre toutes ces choses.

On voit par-là, que nous prenons ce mot dans un sens beaucoup plus étendu que tous ceux qui ont fait des recherches sur les étymologies. Jusqu'ici, en s'occupant de l'étymologie d'un mot, on cherchoit uniquement à connoître de quelle Langue il avoit été emprunté & à quelles Langues il étoit commun.

Mais c'étoit un champ beaucoup trop restreint, & par-là même plus dangereux

qu'utile. En ne comparant que quelques Langues, on n'a que des rapports incomplets; on ne peut appercevoir ni les mots primitifs, ni ceux qui appartiennent à une même famille; & lorsqu'on a découvert l'origine d'un mot dans une autre Langue, il reste toujours à demander, mais d'où vient cette Langue? mais d'où viennent toutes les Langues? mais quelle fut la première cause des mots?

Tels sont cependant les avantages de l'Art Etymologique.

1°. L'Etymologie donne à chaque mot une énergie étonnante, puisqu'il devient par elle une vive peinture de la chose qu'il désigne. Ce n'est que l'ignorance où nous sommes de l'origine d'un mot, qui fait que nous n'apercevons nul rapport entre lui & son objet; qu'il nous paroît par conséquent froid, indifférent; tel qu'il pourroit disparaître sans que nous y perdissions rien; qu'il n'exerce que notre mémoire. L'Etymologie nous ramenant au contraire à l'origine des mots, nous remettant dans l'état primitif,

dans l'état où se trouvoient leurs Inventeurs, elle devient une description vive & exacte des choses désignées par ces mots; on voit qu'ils furent faits pour elles, qu'on ne pouvoit mieux choisir: notre esprit saisit ces rapports, notre raison les approuve, & on retient sans peine ces mots qui étoient un poids accablant lorsqu'on s'en occupoit machinalement.

2°. Ce ne sont pas seulement des mots qu'on apprend par-là; mais en même tems des choses: un Recueil d'Etymologies seroit déjà un abrégé de toutes les Sciences, & une grande avance pour en commencer l'étude: il offriroit toutes ces définitions que les Savans mettent à la tête de leurs Ouvrages; on y verroit de plus les raisons qui firent choisir les mots pour exprimer les idées qu'ils présentent.

3°. L'Etymologie fournit une facilité singulière pour apprendre les Langues, en ce qu'elle réduit les mots au plus petit nombre possible, en les classant par familles & les rapportant au mot principal dont ils sortent.

Par ce moyen, un très-petit nombre de mots suffit pour savoir tous ceux dont sont composées les Langues, qui ne sont que des dérivés des premiers, des combinaisons connues d'Elémens simples & connus.

Cet avantage est inestimable, à cause de la multitude de mots qu'il faut apprendre, lorsqu'on est appelé à étudier les Langues; aussi la mémoire la plus ferme & la plus heureuse, succombe-t-elle à la fin sous ce poids énorme, si l'on ne fait la soulager par les moyens les plus efficaces; mais il n'y en a aucun qu'on puisse comparer à cette marche étymologique; car celle-ci présentant d'un coup d'œil tous les dérivés & tous les composés d'un même mot dans toutes les Langues, elle fait que nous les faisons tous à la fois; que l'attention nécessaire pour en retenir un, nous en fait retenir mille; que ce ménagement de nos forces les multiplie en quelque sorte à l'infini; que nous faisons ainsi en peu de tems & sans peine, ce qui exigeoit auparavant des efforts prodigieux.

4°. Un autre avantage très-précieux qu'on

retire de l'Art Etymologique , c'est de suivre la progression des idées qu'ont acquis les hommes. Les mots ne furent faits que pour les idées ; on a donc suivi pour les former la marche des idées : on retrouvera donc dans l'arrangement des mots par familles, & dans le rapprochement des mots primitifs , la manière dont les hommes ont procédé dans leurs idées , celles qu'ils eurent les premiers, celles qui naquirent de celles-ci, celles qu'ils durent à la Nature , ou qui furent l'effet de leur habileté & de leurs réflexions.

De-là, deux avantages inestimables pour retenir les mots ; liaison des idées qui les firent naître ; dérivation de ces mots : par l'un , on voit les mots qui doivent exister ; par l'autre , on voit qu'ils existent & comment ils furent formés.

En comparant ensuite les Langues à cet égard , on voit celles qui ont tiré le plus de parti de ces premiers Elémens, celles où l'on a combiné le plus d'idées, où l'on a porté le plus loin l'Art de réfléchir, d'inventer ou de perfectionner.

Négliger l'Art Etymologique, c'est donc renoncer à la portion la plus satisfaisante des Langues; c'est préférer une route longue, tortueuse, insipide, pénible, à un chemin uni, lumineux, agréable, assuré.

5°. On voit encore par-là ce que chaque Peuple a ajouté ou changé à la Langue primitive, & ce qu'ils ont emprunté les uns des autres en fait de mots; & connoissant ainsi les liaisons que les Peuples ont eues entr'eux, on remonte plus aisément à leur origine, on peut mieux les suivre dans leurs diverses émigrations & dans leurs subdivisions en plusieurs Corps de Nations. On pénètre mieux dans leurs traditions, dans leurs opinions, dans leurs dogmes.

6°. Enfin on s'assure par ce moyen si une Langue est perfectionnée, ou non; & comment on pourroit la conduire à un plus haut degré de perfection. Une Langue ne peut être parfaite qu'autant qu'elle sert à exprimer toutes les idées possibles, & tous les objets des connoissances humaines: à cet égard, aucune Langue ne peut se dire parfaite: car il

s'en faut bien que les hommes aient parcouru le cercle des connoissances dont ils sont capables : il leur reste une immensité d'objets à connoître , à approfondir , à rectifier. Toutes les Langues d'ailleurs ne se prêtent pas avec la même facilité à la multiplication des mots. La Langue Françoisise , par exemple , est d'une austérité sans égale : elle ne s'est enrichie que de dépouilles étrangères : elle n'a presque rien de son propre fonds.

Il n'est pas étonnant que nos Ayeux , les Peuples du Nord qui ne vivoient que de pillage , aient fait la même chose à l'égard de leur Langue ; qu'ils aient mis à contribution toutes celles de leurs Voisins : l'un étoit encore plus aisé que l'autre : mais comme nous souffrons de leurs fausses opinions sur les moyens par lesquels on peut acquérir de la gloire & être utiles à la Patrie , nous souffrons également des moyens resserrés par lesquels ils chercherent à donner de l'étendue à leur Langue. Notre idiôme a perdu cette fécondité admirable qui fut l'appanage de la première Langue ; l'Art étymologique

en nous ramenant aux principes du Langage, peut seul rétablir notre Langue dans ses premiers droits, & nous fournir les moyens propres à compléter nos familles de mots, & à suppléer tous ceux qui pourroient nous manquer.

CHAPITRE VIII.

Principes de l'Art Étymologique, relativement aux Langues en général.

PLUS la connoissance des Etymologies est utile, plus il importe de l'élever sur une base solide; ceci est d'autant plus nécessaire que rien n'est plus aisé que de s'égarer dans la recherche des Etymologies, & d'appercevoir des rapports entre des mots qui n'en ont aucun & qui appartiennent à des familles, très-éloignées l'une de l'autre. Parcourons les Principes les plus essentiels dont on peut convenir à cet égard, & les Règles qui en résultent.

PREMIER PRINCIPE.

Les Langues ne sont que des Dialectes d'une seule.

Rien de plus commun que le mot LANGUES ; rien peut-être de plus difficile à déterminer que les caractères d'une Langue ; sur-tout pour la distinguer d'une autre. On parle de Langues Meres, de Langues-Filles, d'Idiômes, de Patois, de Jargons, de Dialectes ; sans qu'on ait peut-être jamais eu de notions bien distinctes de ce qu'on doit entendre par ces diverses expressions. Ces idées sont relatives à l'étendue du Pays dans lequel se parle une Langue, aux variétés qu'elle éprouve dans cette étendue, au rang qu'elle tient dans les Sciences.

Une Langue ne peut se parler dans une grande étendue de Pays & par un grand nombre de Nations, sans éprouver de très-grandes altérations, soit dans les mots, soit dans leur prononciation, soit dans leur accent : c'est toujours la même Langue, mais

une Langue qui se subdivise en un grand nombre de branches ; & ces branches portent le nom de Dialectes. Les Dialectes sont donc les nuances intérieures ou nationales d'une Langue.

Lorsqu'une Langue est parlée par un grand nombre de Nations différentes, chez qui elle a éprouvé de grandes altérations, en sorte qu'elle y ressemble beaucoup moins à elle-même, cette Langue se subdivise en un grand nombre d'autres qui sont ses Filles & elle en est la Mere. Les LANGUES-FILLES sont donc les nuances extérieures ou étrangères d'une Langue. Ainsi l'ancienne Langue Theutonique ou Germanique s'étant étendue dans l'Angleterre, dans la Flandres, dans le Dannemarc, dans la Suède, est devenue une Langue-Mere dont chacune de celles-là sont les Filles.

Mais cette même Langue Germanique se parlant dans l'Allemagne entière qui est une contrée très-vaste, elle y a éprouvé divers changemens, qui font que la Langue Germanique du nord de l'Allemagne, n'est pas

la même que la Langue du midi de l'Allemagne: & chacune de ces Langues Germaniques du nord & du midi, varient encore suivant les Provinces ou les Pays dans lesquels elles regnent. Mais comme ces dernières différences sont légères, on les appelle DIALECTES: ainsi les Langues Germaniques du nord & du midi de l'Allemagne ne sont que des Dialectes de la Langue Germanique ou Theutone, tandis que l'Anglois, le Suédois, &c. qui en différent beaucoup plus, forment autant de Langues, Filles de l'ancienne Langue Theutone.

Il y aura donc beaucoup plus de Dialectes que de Langues-Filles, & beaucoup plus de Langues-Filles que de Langues-Meres.

LES LANGUES-MERES elles-mêmes ne sont que des Dialectes ou des Filles de la première de toutes les Langues, de la Langue Primitive qui s'altéra à mesure qu'elle s'étendit sur la Terre, & qui ayant formé nombre de Dialectes, disparut en quelque sorte lorsque ces Dialectes se subdivisèrent en un

grand nombre de Langues, & devinrent ce qu'on appelle LANGUES - MERES.

Lorsqu'une Province ou un Canton parle une Langue absolument différente de celle qu'on parle dans tout le Pays, cette Langue s'appelle IDIOME ou JARGON : & lorsque le Peuple, corrompant la Langue du Pays, se fait un langage à part, qui n'est point parlé par les Chefs de la Nation & par ses Ecrivains, on appelle ce langage populaire PATOIS.

Ainsi le Peuple des Halles parle Patois, tandis que les Bas - Bretons & les Basques parlent chacun une Langue ou un Idiome qui leur est particulier, & différent de la Langue nationale, Fille elle-même de Langues plus anciennes.

On réserve enfin le nom de LANGUES - SAVANTES pour celles qu'ont rendu célèbres les Ouvrages de leurs Savans & de leurs Beaux-Esprits.

Que toutes les Langues ne soient que des Dialectes d'une seule, c'est ce qui se démontre par les rapports primitifs de toutes les

Langues, preuve de fait au-dessus de tout doute ; & parce que la Langue primitive puisée dans la Nature, ne put jamais s'anéantir en aucun lieu ; qu'elle dut se transmettre nécessairement à toutes les générations & devenir le fond commun sur lequel s'élevoient toutes les Langues particulières, Dialectes, Patois, Idiomes, Langues-Meres, Langues-Filles nées de celles là.

SECOND PRINCIPE.

Les différences qui regnent entre les Langues, ne peuvent empêcher de reconnoître qu'elles ont la même origine.

Si les différences qui regnent entre les Langues, étoient telles qu'elles ne permissent aucune comparaison entre ces Langues, tout ce que nous disons tomberoit en ruine ; mais on ne peut en alléguer aucune de cette nature. Aucune de ces différences n'anéantit le rapport des Langues : elles se réduisent toutes à des différences, 1°. de prononciation ; 2°. de valeur ; 3°. de composition ; 4°.

d'arrangement. Il n'est aucune Langue qu'on ne puisse ramener à la Primitive en rendant raison de ses mots par l'une ou l'autre de ces causes : & l'on sent très-bien qu'aucune d'elles n'est suffisante pour dénaturer un mot au point de n'en pouvoir retrouver l'origine, lors même qu'elles se trouveroient réunies toutes à la fois sur le même mot.

TROISIÈME PRINCIPE.

La première Langue n'est composée que de monosyllabes pris dans la Nature, peignant des objets physiques & source de tous les mots.

Ce qui prouve encore mieux l'origine commune des Langues, c'est qu'elles se fondent toutes en un petit nombre de mots radicaux, source de tous les autres ; & que ces mots ont tous les mêmes caractères : ils sont tous d'une seule syllabe, ils désignent tous un objet physique, & d'eux seuls dérivent tous les autres mots ; sur-tout, les mots qui expriment des idées morales ou intellectuelles, & qui ne sont que ces premiers mots phy-

siques pris dans un sens figuré. C'est ainsi que dans toutes les Langues les mots qui désignent l'*Esprit* ou l'*Ame*, désignent tous au sens propre le *Vent* ou le *Souffle*.

Mais d'où viennent ces rapports entre toutes les Langues, si ce n'est de la nécessité à laquelle tout obéit; si ce n'est de ce qu'il est impossible aux hommes d'inventer une Langue; qu'ils sont obligés de la prendre dans la Nature; que cette Nature leur fournit des sons simples, à énoncer; & des objets physiques, à désigner.

QUATRIÈME PRINCIPE.

La comparaison du plus grand nombre possible de Langues, peut seule conduire à la Langue primitive & à la vraie Etymologie de chaque mot.

Puisque les mots primitifs sont altérés dans toutes les Langues & de diverses manières, on ne fauroit en retrouver la trace par la comparaison de quelques Langues seulement: il faut pour cet effet en réunir

le plus grand nombre possible : l'on voit alors toutes les formes qu'a revêtu un même mot, & toutes les révolutions qu'il a éprouvées : enforte que la plus récente, & par-là même la moins ressemblante à l'état primitif de ce mot, s'en rapproche de la manière la plus sensible au moyen de tous les intermédiaires : ils forment ainsi une chaîne que rien ne peut rompre, & qui se répétant sans cesse pour chaque mot, forme de l'ensemble étymologique un tout qui offre la plus grande lumière possible.

CINQUIÈME PRINCIPE.

Plus les mots sont d'un usage familier, & plus ils éprouvent d'altérations.

Ce n'est que l'usage qui altere les mots; il est pour eux ce que le frottement est aux étoffes, à la pierre même: ainsi, plus un mot est commun & plus il se dénature à la longue: il n'est donc pas étonnant que les Langues vivantes aient si peu de rapport aux anciennes, puisque tous les mots en doivent être

prodigieusement altérés. C'est ainsi que le mot *octo* s'est altéré en *huict* & ensuite *huit* ; tandis que nous avons conservé *octo* dans *octogenaire*.

Le mot *miscere* s'est altéré en *mescler* ; *mesler* & enfin *mêler*.

Le mot *otium*, en *l'oisi* & enfin en *loisir* ; où on ne reconnoît plus la racine d'*oisif*.

Le mot *sigillum*, en *segel*, *scéel*, *scel* & enfin *sceau*, tandis que la lettre *l* s'est conservée dans *sceller*. Mais la principale masse des Langues consiste dans les mots les plus familiers : les Langues sont donc altérées dans tous les mots les plus essentiels : il n'est donc pas étonnant qu'on n'ait pu reconnoître leurs rapports au milieu d'un si grand nombre de travestissemens : il n'est pas étonnant non plus que nous puissions retrouver ces rapports, au travers de tant d'altérations entassées les unes sur les autres, en rassemblant tous ces travestissemens, en les éclaircissant les uns par les autres, en ne nous en laissant point imposer par eux, en n'y voyant que des effets nécessaires de

l'usage , & en voyant de quelle manière chaque mot a du nécessairement s'altérer.

C H A P I T R E I X.

*Principes de l'Art Etymologique, relativement
à la forme des mots.*

LA forme des mots consiste dans les lettres dont ils sont composés & dans l'arrangement de ces lettres : mais à cet égard , le même mot change sans cesse en passant d'une Langue dans une autre : *fervor* devient *fervor*; *oçto* devient *huiçt*, puis *huit*; *cælum*, ciel; & ce que nous prononçons *poivre*, se prononce en Latin *piper*; tout comme nous disons *golfe*, lorsque les Grecs disent *golpos*.

Ainsi de même que les Langues changent sans cesse, chacun des mots dont elles sont composées, prennent successivement les formes les plus variées.

Ces altérations cependant doivent suivre des règles constantes, au moyen desquelles on pourra toujours remonter à la pre-

miere origine de ces mots , & les suivre à travers toutes leurs métamorphoses. En effet , comme les mots n'ont jamais été arbitraires , leurs altérations n'ont jamais pû l'être : elles ont toujours eu des causes physiques dont il est aisé de rendre raison.

Les changemens de formes qu'éprouvent les mots , peuvent se réduire à trois classes : changemens de *voyelles* , changemens de *consonnes* , & changemens de *place* entre les lettres qui composent un mot : de-là trois principes d'étymologie.

PREMIER PRINCIPE.

Le changement ou les altérations dans les Voyelles , n'empêchent pas de reconnoître l'origine des mots.

Le changement le plus simple & le plus commun qu'éprouvent les mots , c'est celui qui a rapport à la voyelle qui le compose. L'on peut dire qu'à cet égard l'usage n'en a jamais respecté aucune ; & que chaque mot s'est successivement associé à toutes les

voyelles, ou à la plus grande partie. Nous avons, par exemple, changé presque toutes les voyelles des mots latins: de leurs *a* nous avons fait *ai* & *e*: *pane*, pain; *fame*, faim: *mare*, mer.

De leurs *e* nous avons fait *oi* & *i*; *serus*, soir: *cera*, cire.

De leurs *i* nous avons fait des *a* & des *e*: *lingua*, langue: *firmus*, ferme.

Nous avons changé leurs *o* en plusieurs autres voyelles: en *eu*; *hora*, heure: *honor*, honneur. En *u*, *octo*, huit, huit. En *ou*, *totus* & tout. En *ui*, *corium*, cuir, &c.

Les *u* des Latins sont souvent des *o* en François, *urtica*, ortie: *numerus*, nombre: des *oi*, *nux*, noix.

Ces mêmes mots, en passant chez d'autres Peuples, furent associés également à des voyelles qui n'étoient ni la voyelle qu'offre ce mot en Latin, ni celle qu'il offre en François: ainsi *nox* ou *nuit*, sont *night* en Anglois, *nacht* en Allemand, *notte* en Italien, &c.

La raison de ces changemens de voyelles

est très-simple : elle est tirée de la nature même des voyelles. Leur prononciation est si légère , si déliée, celle de l'une a tant de rapport à la prononciation des voyelles du même ordre , qu'on les confond sans cesse les unes avec les autres. Si vingt personnes répètent ou écrivent un mot étranger qu'elles entendent pour la première fois , elles différencieront toutes relativement à ses voyelles.

Il résulte de - là qu'une personne qui ne voudroit point reconnoître les rapports de deux mots, uniquement parce que ces mots n'auroient pas la même voyelle , agiroit contre toute raison , & ne pourroit jamais comparer deux Langues entr'elles.

En effet , malgré ce changement de voyelles , le mot ne laisse pas d'être le même ou d'appartenir à la même famille , puisqu'ils ont une signification commune & que les consonnes & le son générique qui en résulte sont semblables.



SECOND PRINCIPE.

Le changement ou les altérations d'une partie des Consonnes d'un mot, n'empêchent pas de reconnoître l'origine des mots.

Quoique les Latins disent *pellis* & *sapor*, tandis que nous prononçons *saveur* & *peau*, autrefois *pel*, d'où viennent *peler* & *pelisse*, on n'en reconnoît pas moins que ces mots françois sont les mêmes que les mots latins auxquels ils répondent, puisque la signification & une partie des consonnes sont les mêmes, & que le son générique qu'offrent ces mots rentre dans la même classe, qu'on s'aperçoit sensiblement qu'ils ne sont que des nuances d'un même son.

Ceci est encore fondé sur la nature des consonnes. Il n'existe, comme nous verrons dans la suite, que sept ordres de consonnes, & chacun d'eux est composé de consonnes foibles & fortes, dont le son ne diffère que par le plus ou moins de force: ainsi pour peu qu'on ne faisisse pas ce degré de force dans

toute son étendue, on substituera une consonne à une autre, une forte à une foible, ou une foible à une forte. Dans *saveur*, par exemple, nous avons substitué la consonne foible *v*, à la consonne forte *P*. Nous avons fait *medaille* du mot *metallum*, en changeant la forte *T* en la foible *D*: & nous disons *Dent* lorsque le Flamand prononce *Tant*, & le Danois *Dand*.

C'est cette substitution continuelle d'une consonne forte à une foible qui avoit empêché de reconnoître les rapports entre les mots dont plusieurs Langues se servent pour exprimer ce que nous entendons par le mot *PAR-ole*, & qui tiennent tous à la même racine que *parole* & *parler*, la racine *PAR* qui signifie *aétion d'exprimer ses idées par le langage ou la Parole*.

Tels sont quelques-uns de ces mots :

En Celte & en Theuton *Bar*, parole chantante, chant.

En Hébreu, *Bar*, énoncer, déclarer.

En Celte, *Far*, parole.

En Breton *A-var*, parole.

En Allemand , *Mahre* , discours.

En Irlandois , *Bearla* , parole.

En Hébreu , *De-ber* ou *De-ver* , parole.

En Latin , *Verbum* , mot , parole.

On voit aisément le rapport de tous ces mots, quoique la première consonne change presque toujours , qu'elle soit tantôt *P* , tantôt *B* , *V* , *M* , *F*.

1°. Le sens de tous ces mots est constamment le même ; c'est toujours *la parole* qu'ils désignent , ou des idées relatives à la parole.

2°. De trois caractères essentiels dont ce mot est composé , les deux derniers sont les mêmes dans toutes ces Langues , du moins la consonne finale *R* : c'est toujours *ar* , ou *er*.

3°. Les consonnes qui occupent ici la première place , ces *P* , *B* , *V* , *F* , *M* , sont des consonnes du même ordre , qui se prononcent toutes des lèvres , & appelées à cause de cela *labiales* : elle sont donc en quelque façon un son unique , qui ne diffère que par le plus ou moins de force ; des nuances d'un même son qui n'empêchent pas de reconnoître dans ce mot un son constant ; tout

comme

comme les nuances du rouge ou du verd font toujours du rouge ou du verd. Ainsi P, B, V, F, M, font également la *labiale*, consacrée avec une voyelle & la consonne R, à exprimer ce que nous entendons par le mot *Parole*.

TROISIÈME PRINCIPE.

Le changement de place de quelques lettres d'un mot, n'empêche pas de reconnoître son origine.

Souvent les lettres fondamentales d'un mot changent de place, en se transmettant d'une Langue à une autre.

Alexander, Alexandre.

October, Octobre.

*Dor en Celte, & Thro en Chaldaïque ;
une PORTE.*

*Glava en Esclavon & Calva en Latin,
Tête.*

Cependant on reconnoît également le rapport de ces mots, parce que la différence qui résulte de cette transposition n'est pas assez

considérable pour prévaloir sur l'ensemble des autres rapports.

2°. Souvent encore on ajoute une voyelle à la tête des Racines primitives, enforte que la Lettre qui devoit être la première n'est que la seconde. Ainsi notre ancien mot *Estat*, que nous écrivons *Etat*, vint de *Status*, par l'addition de la voyelle *E*.

3°. Souvent aussi on ajoute des consonnes à la fin ou au commencement des mots : d'*aure*, oreille : de *sole*, soleil. Nous disons *doré* au lieu de dire *oré*, en latin *aurato*.

4°. Rien de plus commun que la suppression de quelque lettre. De *temps*, on a fait *tems* : de *vostre*, votre.

5°. Enfin on unit continuellement deux ou plusieurs mots radicaux pour n'en former qu'un seul. Quelquefois on reconnoît sans peine les mots qu'on a réunis. *Chiendent*, *justaucorps*, *portemanteau*, *passépartout*.

Souvent on ne reconnoît plus les mots qui ont servi à cette composition. Soupçonneroit-on ces mots *au*, *alors*, *encore*, *ruban*, d'être des mots composés par la réunion de

deux ou trois mots ? rien de plus vrai cependant : *au* est pour *al* qui est formé de *à* & *le*. *Alors*, vient de *à l'ore* ou *à l'heure*. *Encore*, est pour *en ce hore*, en cette heure.

Ruban, mot altéré de *reu-band*, est composé du mot *bande* & de *reu* qui signifie *rouge*, *éclatant*.

CHAPITRE X.

*Règles à suivre dans la recherche des
Etymologies.*

PUISQUE la science des Etymologies repose sur un petit nombre de principes clairs & incontestables, on peut en ramener la pratique à quelques règles simples, déterminées par ces principes & qui assureront la recherche des Etymologies & leur donneront la plus grande certitude. Telles sont les principales de ces règles.

1°. Ne pas s'arrêter aux voyelles des mots pour en reconnoître les rapports.

2°. Ne pas confondre les lettres accessaires

52 HIST. NATUR. DE LA PAROLE.

d'un mot avec les lettres primitives & fondamentales.

3°. Ramener les mots à des radicaux composés ordinairement de deux consonnes séparées par une voyelle forte.

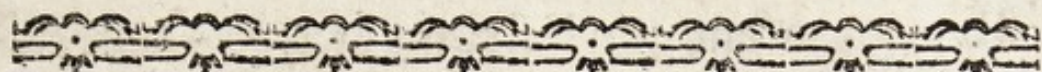
4°. Classer tous les mots par familles.

5°. Subordonner au sens physique d'un mot tous les sens moraux, spirituels ou figurés qu'il offre.

6°. Ne supposer aucune altération dans un mot qu'on ne puisse justifier par l'usage & par l'analogie.

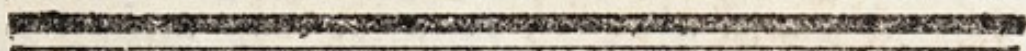
7°. Eviter toute Etymologie forcée, ou qui ne porte pas la conviction avec elle.





SECTION SECONDE.

DE L'ORIGINE DU LANGAGE.



CHAPITRE PREMIER.

INSTRUMENT VOCAL.

LA connoissance d'un Art dépend toujours des Elémens qui le composent : on ne faudroit donc se former une juste idée de l'origine du Langage & du rapport des Langues, sans connoître leurs premières causes, sur-tout la nature & les effets de l'Instrument vocal, duquel se tirent tous les élémens de la parole, ces sons sans lesquels il n'existeroit point de parole, point de peinture des idées.

L'Instrument vocal est l'assemblage des organes au moyen desquels l'Homme manifeste ses idées par la parole, & ses sensations par la voix & par le chant.

Ces organes sont en très-grand nombre ;

ils composent un instrument très - compliqué, qui réunit tous les avantages des instrumens à vent, tels que la flûte ; des instrumens à cordes, tels que le violon ; des instrumens à touches, tels que l'orgue, avec lequel il a le plus de rapport ; & qui est de tous les instrumens de musique inventés par l'homme, le plus sonore, le plus varié, le plus approchant de la voix humaine.

Comme l'orgue, l'Instrument vocal a des soufflets, une caisse, des tuyaux, des touches. Les soufflets sont les poumons ; les tuyaux, le gosier & les narines ; la bouche est la caisse ; & ses parois, les touches.

Cet instrument fournit à l'homme des sons simples, tels que la voix & le chant ; & des sons représentatifs, modifications de la voix, tels que les voyelles & les consonnes.

*Organes qui forment la voix, & I^o. des
Poumons.*

Le premier degré de la parole est la voix, ce son qui s'échappe de la gorge & de la

bouche , & que peuvent modifier les diverses parties dont l'Instrument vocal est composé ; ce son d'où naissent les cris , le chant , les voyelles & les consonnes , tandis qu'il est produit lui-même par l'air que chassent les poumons.

Les POUMONS qu'on peut comparer à des sonflets , remplissent toute la capacité de la poitrine ; on y remarque des *artères* qui y portent le sang , des *veines* qui l'en rapportent : & des *nerfs* , principe du sentiment & du mouvement : ils sont attachés à des *muscles* , qui , comme autant de cordes , meuvent les poumons , les mettent en jeu ; & sont mis eux-mêmes en mouvement par les *nerfs*.

Les MUSCLES sont des organes destinés au mouvement. Il consistent dans un mélange de fibres molles & rougeâtres , de vaisseaux , de nerfs & de membranes , entrelacés & formant un tissu : ils se terminent aux deux bouts par des fibres plus blanches , plus solides & plus ferrées qui constituent les attaches par lesquelles les muscles tiennent aux parties voisines qu'ils doivent mettre en jeu.

Les NERFS sont des cordons blanchâtres de différentes grosseurs , qui partent du cerveau & de la moëlle allongée , se répandent dans toutes les parties du corps , sont le siège du sentiment , & la cause de tous les mouvemens des muscles.

Toutes les fibres qui composent ces nerfs & ces muscles sont creuses & remplies de cellules , où nâge un fluide qui a la propriété de s'agiter & de se gonfler par un effet de la volonté : alors les vaisseaux qui le contiennent s'élargissent nécessairement : dès-lors, ils se raccourcissent, & en se raccourcissant , ils tendent & déplacent toutes les parties auxquelles ils tiennent , d'où résulte le mouvement des parties du corps.

Les poumons tiennent par leur extrémité inférieure à divers muscles , dont le principal est le DIAPHRAGME ; & par leur extrémité supérieure , à un canal qu'on appelle la TRACHÉE-ARTÈRE & par lequel ils communiquent à l'air extérieur.

Le DIAPHRAGME est un muscle très-large & très-mince , qui sépare la poitrine , du

bas-ventre : il est attaché à la dernière des vraies côtes & à toutes les fausses.

Ce muscle & tous ceux qui l'accompagnent s'élevent & s'abaissent continuellement par l'effet du battement du cœur qui se dilate & se contracte alternativement , & qui produit les mêmes effets sur toutes les parties molles qui l'entourent & dont les forces sont en équilibre avec les siennes.

Lorsque le diaphragme s'éleve ou se contracte , il soulève les côtes qui sont sur la poitrine : par ce moyen, le bas des poumons se rapproche du haut & s'élargit en s'étendant dans le vuide que laissent les côtes : alors l'air entre avec facilité par la Trachée-artère dans les poumons & en remplit les vuides.

Mais bientôt les CÔTES , qui ne se sont soulevées qu'avec effort , retombent par leur propre poids ; elles abaissent le diaphragme , & sont sur les poumons qui s'affaissent & chassent l'air dont ils s'étoient remplis.

Ce double mouvement produit *inspiration* & *expiration*. L'inspiration a lieu lorsque les poumons en s'élevant reçoivent l'air ex-

térieur. L'expiration se fait, lorsque les poumons s'abaissent & chassent l'air.

La volonté produit le même effet sur les poumons que le cœur, en agitant le liquide dont les nerfs sont remplis; les nerfs se gonflent, ils pressent sur le diaphragme, & celui-ci sur les poumons: c'est ce liquide qu'on appelle esprits animaux & qui réunissent la chaleur & la rapidité du feu, & de la matière électrique.

2°. *Trachée-Artère.*

A leur portion supérieure, chaque poumon communique à de petits tuyaux appelés *bronches* qui se réunissent en un seul canal, un pour chaque poumon: ceux-ci s'unissent bien-tôt eux-mêmes en un seul canal qu'on appelle TRACHÉE-ARTÈRE, & où l'air qui sort des poumons est réuni en une seule masse.

Du côté antérieur, ce canal est composé d'une vingtaine de cercles cartilagineux, tandis que par derrière il est composé d'une seule membrane. Au moyen de ces

cercles qui ont plus d'une ligne de largeur & qui tiennent les uns aux autres par des ligamens très-fléxibles , la trachée-artère fait tous les mouvemens des poumons ; elle se raccourcit ou s'allonge , s'élève ou s'abaisse avec eux.

A la suite de la trachée-artère , à son extrémité supérieure est un autre canal beaucoup plus court appelé LARYNX ; placé sur le devant du cou , il forme le nœud de la gorge , la pomme d'Adam. Son ouverture supérieure est placée derrière la base de la langue , en sorte qu'il reçoit l'air qui vient des narines , de même que celui qui entre par la bouche. Il est composé de cinq cartilages , unis par des muscles & par des membranes.

De ces cartilages , l'un est placé en avant ; c'est le plus grand de tous ; & ayant la forme d'un bouclier , il en porte le nom. Celui qui sert de base aux autres , est en forme d'anneau : deux en forme d'entonnoir composent la portion postérieure du larynx : le tout est surmonté du cinquième cartilage

fait en forme de languette & qui sert à empêcher les alimens d'entrer dans le larynx ; c'est ce qu'on appelle *l'Epiglote*, parce qu'il est situé sur la glotte dont nous allons parler. Tous ces cartilages se meuvent au moyen de douze muscles, qui en allongent ou élargissent l'ouverture, qui la raccourcissent ou la rétrécissent.

L'extrémité supérieure du larynx est appuyée sur l'os *hyoïde* placé à la base de la langue : il doit son nom à sa ressemblance avec la lettre U, qui se prononçoit *hy* en Grec. Trois pièces le composent : celle du milieu porte le nom de *base* ; les deux autres, celui de *cornes*. Des ligamens très-forts, attachés à la langue, au larynx, à la mâchoire, &c. le tiennent en place.

Au haut du larynx, entre son cartilage antérieur & les cartilages postérieurs, dans l'ouverture qu'ils laissent entr'eux, sont des ligamens demi-circulaires qui rétrécissent cette ouverture, & ne laissent à l'air qu'un très-petit espace ; cet espace s'appelle la *glotte*, & ces ligamens en font les *lèvres*.

Chacun de ces ligamens ou muscles, est lié en double sur lui-même & renferme un paquet de fibres ; ils deviennent plus longs & moins courbes à mesure qu'ils se tendent ; enforte qu'ils peuvent s'unir, au point de ne laisser aucun passage à l'air. Suivant que l'ouverture qu'ils laissent est plus ou moins grande, il en résulte des tons différens. Plus ces lèvres sont écartées, plus le ton est grave : il devient aigu, à mesure qu'elles se rapprochent.

On peut même regarder les fibres qui composent ces lèvres, comme autant de rubans ou de cordes, que l'air met alternativement en jeu, suivant qu'il sort avec plus ou moins de force, d'où résultent divers sons dans l'instrument vocal.

Ainsi se produit la *voix*, qui n'est autre chose que l'air qui s'échappe des poumons, & devenu sonore par les froissemens qu'il éprouve en sortant avec effort de la glotte : mais ce ne sont pas là les seuls effets qu'elle éprouve ; car il faut qu'elle devienne *parole*.

CHAPITRE II.

Organes qui forment la Parole.

QUELQU'admirable que soit la portion de l'Instrument vocal que nous venons de décrire, elle ne compose pas en entier cet Instrument; & celle qu'il nous reste à développer n'est ni moins admirable, ni moins intéressante: c'est celle qui est formée par la cavité entière de la bouche, caisse de l'Instrument vocal; cette caisse qui par sa fabrique & par les divers organes dont elle est composée, donne lieu à toutes ces modifications de la voix, qui la rendent propre à former les divers langages répandus sur la Terre & à peindre nos idées de la manière la plus exacte & avec les couleurs les plus agréables.

Le premier objet que rencontre l'air en sortant de la glotte, est la cloison ou le VOILE du palais. C'est une toile musculeuse

qui s'ouvre & se ferme pour le passage de l'air, de même que pour celui des alimens.

Cette cloison forme sur la racine de la langue une arcade du milieu de laquelle descend un cylindre qui ressemble par sa forme & par sa grosseur, au petit bout du doigt d'un enfant : on l'appelle la **LUETTE**. Cette partie tient au bord libre du voile, & suit tous ses mouvemens. Le voile lui-même se termine par quatre arcs qu'on appelle les **PILIER**s du voile : en sorte que la lchette peut être comparée à une cloche entre quatre colonnes. Elle sert à briser l'air, à le partager, afin qu'il se distribue plus également dans la capacité de la bouche & qu'il puisse mieux en être modifié.

Lorsque la voix a passé par-dessous les arcades du voile & qu'elle a laissé la lchette derrière elle, elle frappe contre la voûte de la bouche, voûte qu'on appelle le **PALAI**s, & qui est terminée par les dents supérieures. Sa forme concave le rend propre à rassembler l'air qui sort de la glotte & à le réfléchir, tandis que les dents, par leur dureté &

par leur élasticité naturelle , en augmentent les vibrations & la force.

La voix rencontre enfin les LÈVRES qu'on peut appeller la *porte extérieure de l'Instrument vocal*. Leur dextérité & leurs mouvemens divers contribuent beaucoup à varier les sons de la voix ; tandis que par leur forme agréable & leur beau coloris , elles ornent l'Instrument vocal , embellissent le visage , & sont le siège du sourire & de la persuasion.

Dans cette enceinte formée par les lèvres , par le palais , par son voile & par le dessous du visage , se promene en liberté un organe essentiel à la parole , & qui a donné son nom à tout ce qui est du ressort de celle-ci , la LANGUE , agent général du discours , qui par sa souplesse se prête à toute la rapidité de la pensée ; qui par sa flexibilité est susceptible d'une infinité de formes différentes d'où naissent autant de modifications de la voix , & qui tempère par son humidité la trop grande vitesse de l'air : d'ailleurs , par la propriété qu'elle a de s'éloigner ou de se rapprocher

procher du palais, elle augmente ou diminue à volonté le vuide que laissent entr'elles les parois de l'instrument vocal : par ce moyen, la voix se répand quelquefois majestueusement dans un vaste palais, quelquefois elle est resserrée entre deux fonds qui lui laissent à peine un passage : ainsi, tour à tour libre & gênée, elle est tantôt douce & lente, tantôt impétueuse & sifflante.

Arrivée enfin sur les bords des lèvres, elle s'échappe & s'enfuit, sans que celui qui l'a produite, puisse avoir aucun empire sur elle.

Tous ces mouvemens se produisent par une multitude de muscles, d'autant plus dignes d'admiration, qu'ils contribuent en grande partie à la beauté & aux avantages qui sont propres à la face humaine.



CHAPITRE III.

Comment l'Homme fut conduit à la Parole.

TEL est l'instrument merveilleux dont la Divinité fit présent à l'Homme quand elle le forma, & qui devoit lui servir à manifester ses sensations par des cris, ses plaisirs par le chant, ses idées par la parole. Mais comment l'Homme fut-il qu'il étoit doué de l'art de la parole? C'est qu'il en portoit le sentiment au-dedans de lui.

S'il végète comme la plante, s'il se meut comme l'animal, & s'il en a les sensations, il a en lui une troisième vie, qui n'est ni la vie végétale, ni la vie animale; la vie d'*Intelligence*, qui l'élève si fort au-dessus de tous les Animaux, qu'il est impossible de les mettre en comparaison avec lui.

Mais point d'existence sans les organes qui lui sont nécessaires. Il a donc fallu qu'il se trouvât dans l'homme, des organes relatifs à ces trois sortes d'existence. Si le cœur

avec les artères & les veines sert à la vie végétale, & si les nerfs, les muscles & cette portion du cerveau, qu'on appelle *corps calleux*, servent, au moyen des esprits animaux, à la vie animale, aux sensations & aux mouvemens de toute espèce, d'autres organes servent à la vie intellectuelle, & président à l'application de ces sensations & de ces mouvemens.

Il a donc fallu que l'instrument vocal servît également à manifester les effets de la vie animale ou nos *sensations*, & ceux de la vie intellectuelle ou nos *idées*; qu'il servît non-seulement au cri & au chant, mais sur-tout à la parole. Ne soyons donc étonnés, ni de ce que l'Homme parle, ni de ce que les Animaux ne parlent pas: c'est l'effet nécessaire de leur nature diverse.

La Providence auroit manqué son but, si elle n'eût pas mis dans l'homme un instinct aussi essentiel à notre être que la parole; si cet instinct n'en eût fait une partie essentielle; s'il n'eût pas constitué sa vie intellectuelle.

La manifestation de nos idées par la parole est si nécessaire , que nous recherchons avec soin tous les moyens propres à suppléer aux obstacles qui s'y opposent , & que nous perfectionnons le langage & par le geste & par l'écriture : effets de cette vie d'intelligence , qui nous rend industrieux à saisir toutes les ressources par lesquelles elle peut se manifester.

CHAPITRE IV.

Des Sons, effet de l'Instrument vocal considéré comme Instrument à vent.

L'AIR sorti de la poitrine , & qui a reçu une modification sonore en passant à travers la glotte , va recevoir de nouvelles modifications en s'échappant à travers les lèvres : il s'étoit étendu dans la cavité de la bouche , il se resserre de nouveau au passage des lèvres ; & comme celles - ci , par leur plus ou moins d'ouverture , ne le laissent sortir ni avec la même abondance , ni avec

la même force , sa qualité sonore se charge de diverses modifications , comme s'il passoit par des tuyaux organiques plus ou moins ouverts.

Ces modifications s'appellent sons ; c'est en effet la maniere dont l'air vocal *sonne* à nos oreilles : on les appelle aussi VOYELLES , comme étant l'effet de la voix ; mais nous réservons ce dernier mot pour les *sons écrits*.

Comme l'ouverture de la bouche est susceptible d'un très-grand nombre de gradations , il existera nécessairement un très-grand nombre de sons. On peut cependant les réduire à un petit nombre de sons fondamentaux qui formeront entr'eux une octave prise dans la nature , puisque l'instrument vocal est une vraie flûte , & que toute espèce d'harmonie est renfermée dans l'octave.

Le plus haut des sept sons qui composent cette octave , se prononce par la plus grande ouverture possible de la bouche ; & le plus bas , par la plus petite ouverture possible : le premier est A , l'autre est OU : tous les autres sons se trouvent entre ces deux ; tels

que *Æ* des Latins, ou notre *E* extrêmement ouvert ; notre *E* ordinaire, prononcé du milieu de la bouche ; *I*, *O* & *U*, qui ne peuvent se prononcer que par l'allongement de la bouche, qui se ferme de plus en plus.

Ces sept sons ou voyelles furent appelés chez les Anciens, *ESPRITS*, parce qu'ils font l'effet du souffle, qu'on appelloit *esprit*.

Telle est la propriété des sons, qu'ils peuvent durer aussi long-tems que dure l'expiration de la poitrine qui les forme, puisqu'ils ne sont autre chose que l'air fourni par cette expiration & modifié par les lèvres.

Ils ont encore la propriété de se prononcer de diverses manières.

1°. Avec beaucoup de douceur, du milieu de la bouche.

2°. Du fond du gosier, en aspirant avec force.

3°. En les terminant par un léger son nasal.

4°. Ils sont susceptibles d'une prononciation lente & d'une prononciation brève,

qui en fait deux séries différentes.

Ainsi chaque son peut former cinq mots différens.

Ces sons s'associent deux à deux pour former un son composé de celui des deux ; ce qui constitue une nouvelle suite de sons appelés DIPHTONGUES.

Tel est notre son *oi*, qu'il ne faut pas confondre avec les sons simples écrits par deux voyelles, tels que *au* & *ou*, mis très-mal à propos au rang des diphtongues.

CHAPITRE V.

Des Intonations, effets de l'Instrument vocal, considéré comme Instrument à touches.

COMME l'instrument vocal est en même tems un instrument à touches, il en résulte des modifications fort différentes de celles que nous venons d'examiner. Celles-ci naissent de la pression de deux parties de l'instrument vocal l'une contre l'autre, & de

l'explosion de l'air qu'on entend au moment où ces deux parties se séparent.

Nous appellerons **TOUCHES**, les parties de l'Instrument vocal qu'on presse pour en tirer de pareilles modifications de la voix : **INTONATIONS**, les modifications qui en résultent : & **CONSONNES**, les lettres qui les représentent.

Il y aura au moins deux fois autant d'Intonations que de Touches, parce qu'on peut appuyer fortement ou légèrement, d'où résultent des modifications différentes ; & comme l'Instrument vocal est composé de sept Touches, il y aura quatorze Intonations, qui jointes aux sept Voyelles ; forment une étendue de XXI modifications dans l'Instrument vocal.

Ces quatorze Intonations sont :

P & B, produites par les lèvres ; ou,
Touche **LABIALE**,

T & D, produites par les dents supérieures ; ou, Touche **DENTALE**,

N & M, produites par le nez ; ou,
Touche **NASALE**,

R & L, produites par la langue ; ou ,
Touche *LINGUALE*.

K & G, produites par la gorge ; ou ,
Touche *GUTTURALE*.

S & Z, produites par la langue qui se
rapproche du palais ; ou , Touche
SIFLANTE.

CH (1) & J, produites par la langue
qui s'éloigne du palais ; ou , Touche
CHUINTANTE. (2)

De ces Touches résultent par leur mé-
lange avec des voyelles ou avec l'aspiration,

(1) On voit ici deux caractères pour un seul son. C'est un défaut dans toute Langue, & il n'est que trop commun dans la nôtre. On pourroit éviter celui-ci, en employant pour le peindre un C couché *⸱*, comme nous l'avons déjà proposé dans notre Volume sur l'origine du Langage & de l'Écriture.

(2) Ce mot, inconnu jusqu'à nous, peint si parfaitement la prononciation de *ch*, que nous n'avons pu nous refuser à en enrichir notre Langue, & à en faire le nom de cette touche qui nous manquoit. Nous prendrons la même liberté toutes les fois que notre Langue ne nous fournira pas les mots indispensables pour exprimer des idées fondamentales. Ainsi nous allons employer au chapitre suivant les Verbes *chuintier* & *labialiser*.

des intonations composées. Telles dans la Langue Française ;

F & V , produites par le mélange de l'intonation labiale avec l'aspiration.

L mouillée ou *ill* } produites par le mélange des intonations L & N avec le son de l'*i*.
N mouillée ou *gn* }

Quelquefois deux intonations s'unissent entr'elles pour en former une troisième, tel est notre X composé de C & S.

De-là, des variétés très-nombreuses entre tous les Peuples à l'égard de leurs intonations ; chacun se livrant pour ces compositions à son génie, à ses besoins, au goût qu'il a pour certains sons, de préférence à d'autres.

CHAPITRE VI.

Des Modes de l'Instrument Vocal.

Nous venons de le dire ; tous les Peuples n'ont pas un même penchant à faire un usage pareil des sons & des intonations que fournit

l'instrument vocal ; les uns ont un goût de préférence pour les uns , & d'autres pour d'autres. Dès-lors on peut diviser les Peuples à cet égard en plusieurs classes ; les uns qui aspirent , d'autres qui sifflent , des troisièmes qui *chuintent* , des quatrièmes qui *labialisent* , &c. suivant qu'ils font dominer dans leur langue le son qu'ils adoptent de préférence.

Il résulte de-là , que les mots usités également par ces Peuples , prendront chez chacun la nuance particulière à ces Peuples ; & qu'ainsi un même mot revêtira plusieurs modifications différentes. C'est ce que nous appelons les *MODES* de l'Instrument vocal (1).
 H A L, par exemple , qui signifie *santé* &

(3) Par la même raison que nous avons recours à des mots nouveaux pour exprimer nos idées , quand la Langue ne nous en fournit pas , nous prenons dans un sens nouveau ceux qu'elle nous fournit lorsque ce sens est analogue à celui qu'offrent déjà ces mots. Ainsi en employant le terme de *Modes* pour les diverses manières de prononcer en usage chez chaque Peuple , nous en faisons une application particulière , mais parfaitement analogue au sens que ce terme offre dans le langage de la Musique , qui employe ce mot

salut, se prononce suivant les Peuples qui se servent de ce mot : HAL, SAL, MAL, WAL, FAL, FEL, WEL, &c. Les Latins en firent trois familles différentes : *FEL-ix*, heureux ; *SAL-us*, salut ; *VAL-ere*, être en bon état, en bonne santé.

Ces Modes proviennent de la facilité extrême qu'on a de prononcer également de l'extrémité extérieure de l'instrument vocal, de son extrémité intérieure, du milieu de la bouche, &c. en sorte que, suivant que la voix fait effort sur l'un ou sur l'autre de ces points, la prononciation est différente.

Ils proviennent encore de la diversité que le climat apporte à la prononciation. Dans les contrées où l'air est brûlant & où le sang coule avec impétuosité, les fibres de l'instrument vocal se dilatent davantage & ont plus de jeu : la bouche s'ouvre donc plus facilement, elle fait plus d'effort sur l'ex-

pour désigner les diverses manières de chanter ou de composer des pièces de Musique ; tels étoient le Mode *Dorien*, le *Lydien*, le *Phrygien*, &c.

trémité intérieure ; on *aspire* donc.

Dans les contrées où le froid est rigoureux, où tout mouvement est ralenti, où toutes les fibres sont resserrées, la bouche s'ouvre beaucoup moins, on prononce du devant de la bouche, on *sifle* plutôt qu'on ne parle.

Dans les montagnes où les poumons sont plus exercés que dans les plaines, la prononciation est beaucoup plus rapide.

Ceux qui vivent dans l'abondance & dont les mœurs sont douces & aisées, ont une prononciation douce & amollie ; ils fuient les sons âpres & fortement prononcés des Peuples plus grossiers.

Chez un même Peuple, la prononciation change avec les mœurs : nous ne pourrions soutenir celle de nos Peres du quinzieme siecle ; elle nous paroîtroit infiniment trop rude.

Le célèbre *Henri ETIENNE* fera notre caution. « Et du langage de nos prédécesseurs, dit-il dans son Apologie pour Herodote (T. 11. p. 28 & suiv.), qu'en di-

„ rons-nous ? Quelles pensons-nous qu'es-
 „ toient les oreilles d'alors qui portoyent
 „ patienment Mon frere Piarre ? Mon frere
 „ Robart ? La place Maubart ? Et toutesfois
 „ nostre Villon, un des plus éloquens de ce
 „ temps-là, parle ainsi. Voilà exemple du
 „ langage auquel on prenoit plaisir de faire
 „ la grand'bouche, à la façon de ceux d'en-
 „ tre les Grecs qui estoyent nommez Doriens
 „ & de ceux d'entre les François qui sont
 „ nommez Sauoyars. Or au contraire on a
 „ veu une secte de certains contrefaiseurs de
 „ petite bouche, qui faisans conscience de
 „ dire François, Anglois, disoyent Francès,
 „ Anglès. Et encore pour le iourd'hui se
 „ trouvent des Courtisans qui affectent ceste
 „ prononciation, s'accommodans en cela à
 „ quelques mignardes & non à la raison. Car
 „ il est certain que ceci est venu premiere-
 „ ment des femmes qui avoyent peur d'ou-
 „ urir trop la bouche en disant François &
 „ Anglois. Comment qu'il en soit, ie ne
 „ pense point que ni elles ni les hommes
 „ qui les ensuivent, puissent rendre au-

„ cune raison de ceste prononciation, non
 „ plus que la damoiselle Sauoytienne eust
 „ peu rendre raison de son Chanter magni-
 „ fiquet, qu'elle disoit pour Chanter Magni-
 „ ficat, pensant éuiter le vice de son lan-
 „ guage naturel, qui est de mettre A au lieu
 „ de E. Et ne peuvent ces mignars & mi-
 „ gnardes alléguer pour défense la Langue
 „ Italienne, entant qu'elle dit Francese &
 „ Francesi, sinon qu'ils vueillent faire ce
 „ tort à leur Nation, de dire qu'ell'ait ap-
 „ pris son nom des Italiens.

Il avoit déjà dit dans son Discours Préli-
 minaire (p. xxxix.) « Je ne fai où deormais
 „ on se pourra fournir de Language François
 „ qui soit mettable partout, veu que de iour
 „ en iour les bons mots sont descriez entre
 „ ceux qui s'escoutans pindarizer à la nou-
 „ uelle mode, barbarisent aux oreilles de
 „ ceux qui suiuent l'ancienne. »

On voit par-là que vers la fin du seizieme
 siecle, il se fit une grande révolution dans
 la Langue Françoisise, & que sa prononcia-
 tion s'adoucit singulièrement: que les mots

en *a* se changerent en *e*, & que la plûpart de ceux où *oi* se prononçoit aussi fortement que dans *Suédois*, se prononcèrent en *é*, enforte que le nom des *François* n'eut plus le même son que le nom du Roi *François*.

Cette prononciation adoucie fut due aux Italiens qui suivirent en France la Reine Catherine de Médicis, & qui y apporterent en même tems leurs mœurs. C'est alors, comme nous l'apprend le même Auteur dans son Discours Préliminaire (p. xxx. & suiv.) que les Dames commencerent à mettre du fard, à porter des robes à falbalas, & à avoir la gorge découverte.

C'est ainsi qu'une partie des Grecs changerent de prononciation à mesure qu'ils se civiliserent; & que les Ioniens & les Athéniens prononcèrent en *e*, les mots que les Doriens Montagnars & agrestes continuerent de prononcer en *a*.

Les Langues qui paroissent si diverses, ne doivent la plus grande partie de leurs différences qu'à cette diversité de prononciation; enforte qu'on est déjà fort avancé
dans

dans l'étude des Langues , lorsqu'on fait reconnoître leurs rapports à travers cette différence de prononciation.

Tels sont les principes ou loix générales d'après lesquelles on peut comparer ces diverses prononciations.

I. La voyelle d'un mot primitif change sans cesse, en s'affoiblissant & descendant des sons les plus forts aux sons les plus doux. A se changeant en E ; E , en I ; I , en U , &c. *Manus* , main. *Ebur* , yvoire.

Skim en Anglois , *écume* en François. Le mot *nom* se prononce *name* en Allemand , *noun* en Anglois , *nimi* en Finlandois.

II. La voyelle se place avant ou après la consonne qui forme avec elle le même mot ; ainsi lorsque les uns disent *Ab* , *Am* , pour Pere & Mere , d'autres prononcent *Pa* & *Ma*.

III. L'aspiration se change en simple voyelle , ou s'adoucit par une consonne. *HAB-ere* , *AV-oir*. *HORD-eum* , *ORG-e*.

Hardes , en langue d'Oc , *Fardes*.

Hodiernus , Moderne.

Huper des Grecs , en Latin *super*, sur.

IV. Quelques voyelles se changent également en consonnes, U & OU en V ; I en J & G ; U en L.

On a dit *Ouarus* & *Varus* ; *Ouirgile* & *Virgile* ; *Ioupiter* & *Joupiter* ou *Jupiter*.

Ce que les Anglois appellent *war*, *wage*, *ward*, nous le prononçons *guerre*, *gage*, *garde*.

De *vulpes*, renard, les Italiens ont fait *golpe*, & les François du quinzieme siècle l'appelloient *goupil*.

Nous disons *Haut* & *Altesse*, *sou* & *sol-der*. Une *Faux* & *defalquer* : *sel* & *saumache* ; mots où L & U sont mis sans cesse l'un pour l'autre.

V. Les intonations d'une même touche se substituent les unes aux autres.

Les labiales B, P, V, F, M, se mettent sans cesse les unes pour les autres : de même les Dentales, D, T, Dz, S, &c. Nous en avons déjà vu quelques exemples ci-dessus.

Il en est de même des Linguales.

Luscinia, Rossignol.

Peregrinus, Pelerin.

Ulmus, Orme.

Turban, du Turc *Dulbent*.

Il en est de même pour toutes les autres touches.

VI. Les intonations d'une touche se substituent souvent aux intonations d'une autre touche, lorsque ces touches ont quelque rapport entr'elles, ou qu'elles sont voisines l'une de l'autre.

Gaudere, jouir.

Gamba, Jambe; & ingambe.

Platea, Place.

Camera, Chambre.

Cabalus, Cheval.

Draco, Dragon.

Ces Principes ou Loix ont lieu dans toutes les Langues, quelles qu'elles soient, & en tout tems & en tout lieu : ils sont la base de toute recherche étymologique & de toute comparaison de Langues.

Ceux qui desireront les voir appliqués à un plus grand nombre d'exemples, & à des

exemples pris dans une multitude de Langues, trouveront de quoi se satisfaire dans le Volume du Monde Primitif, où nous traitons de l'Origine du Langage & de l'écriture, depuis la page 152, jusqu'à la page 260.

CHAPITRE VII.

Valeurs assignées aux Sons simples ou primitifs.

L'ORIGINE des mots n'est pas difficile à trouver ; ils naissent des sons & des intonations de l'Instrument vocal ; ce furent-là les Elémens du Langage ; on ne peut les chercher nulle autre part. Les sons furent destinés par leur nature à peindre ou à désigner les sensations ; & les intonations devinrent également, par leur nature absolument différente de celle des sons, la peinture des idées. Enforte que tous les mots se subdivisent en deux grandes Classes ; mots qui peignent les sensations, mots qui pei-

gnent les idées; & ces Classes se subdivisent en d'autres, relatives aux sensations & aux idées. Ainsi, on voit les mots sortir de la Nature & s'étendre avec les connoissances, tandis qu'ils se ramènent tous à ces premiers éléments sans lesquels il n'existeroit point de langage.

Le son A, le plus haut de tous, désigne l'état dont on est affecté, ce qui nous est propre, par conséquent ce qu'on possède, ce dont on jouit; de même que la domination & la priorité.

De-là ces expressions Françaises :

Il A une grosse fièvre, où A désigne l'état dont on est affecté.

Il A de grands biens, où A désigne ce qu'on possède.

Cet Equipage est A la Reine, où A désigne la propriété.

Il A écrit, où A désigne qu'on est parvenu à l'état auquel on aspireroit, relativement à l'écriture.

Il en est de même de la plupart des autres Langues.

Le son HÉ extrêmement ouvert, qui s'écrit aussi H, AI, Æ, & dont l'aspiration s'adoucit en *khé*, *ghé*, *qué*, &c. signifia la *vie*, & tout ce qui sert à l'entretien de la vie, comme les champs, la terre, les plantes, &c.

Le son E désigne tout ce qui est relatif à l'existence, à la qualité d'être. De-là, le verbe E, d'où le François, *il est*, *être*, &c.

Le son I, prononcé souvent EI, AI, signifie la main, le toucher; & toutes les idées qu'emporte celle de main, *puissance*, *protection*, *aide*, *poignée*, *aîle*, &c.

Le son O, cri de l'admiration, devint le nom de la lumière, une des sensations les plus flatteuses: il devint également le nom de tout ce qui cause cette sensation, du *feu*, du *soleil*, des *yeux*, & du sens de la *vue*.

Le son U, qui peint l'action d'attirer les liquides, de humer, sert à désigner l'eau, l'humidité, les humeurs, l'action même de humer. Ce son s'est changé tantôt en *hy*, tantôt en *o*; de-là *hydre* & *hydropisie*, dont l'un désigne un serpent des eaux, & l'autre une maladie causée par les eaux.

Le son ou, qui peint le bruit des vents, tout ce qui agite l'oreille, désigne l'oreille, le sens de l'ouïe, les vents, les vagues, &c. (1).

Ainsi les sons deviennent la base d'un Vocabulaire très-étendu qui renferme les premières connoissances de l'homme, ces connoissances physiques & naturelles qui tiennent à son bien-être & à sa conservation, & sans lesquelles il ne feroit rien, il ne pourroit acquérir aucune perfection.

On y voit en même tems de quelle manière l'homme embrasse, sous une même dénomination, des objets très-différens en eux-mêmes, mais rapprochés par leur usage; en sorte que l'homme dut mettre entr'eux dans la parole, cette union étroite par laquelle ils se présentent tout à la fois à lui, & par laquelle il les fait du même coup-d'œil. Qu'on ne soit donc pas étonné de

(1) Obligés de nous resserrer ici sur tous ces objets, on trouvera les plus grands détails à ce sujet dans notre volume sur l'Origine du Langage & de l'Écriture, pag. 288-297.

trouver dans le Tableau des sons , les ÉLÉMENTS, le feu , l'air , la terre & l'eau ; les SENS , le toucher , la vue , le goût , l'odorat & l'ouïe ; les PARTIES du corps qui sont le siège des sensations , l'œil , la main , l'oreille , le nez ou la bouche ; l'HOMME lui-même base de toute connoissance. Ces objets ne formant qu'un tout , liés entr'eux par les rapports les plus étroits & les plus sensibles ; se présentant toujours ensemble , devoient nécessairement se peindre tous par des traits communs , qui missent dans la parole les mêmes rapports qu'ils offroient dans la Nature.

Il est vrai que plusieurs des mots qui forment ce Tableau intéressant , ont éprouvé diverses altérations : que ces voyelles , d'abord aspirées , ont souvent perdu leurs aspirations , se sont souvent terminées par le son nasal , ou par le son guttural , ou même par la linguale R : que plus souvent encore leur aspiration s'est adoucie en K, ou G, &c. Mais ces altérations , dont aucune n'est arbitraire , toutes l'effet de l'instrument vocal , toutes

assujetties au calcul, ne changent rien aux rapports de ce Tableau & aux conséquences qui en résultent.

CHAPITRE VIII.

Valeurs assignées aux Intonations simples ou primitives.

LEs idées étant d'une nature absolument différente des sensations, ne purent être peintes par les mêmes signes; & comme les sons peignoient les sensations, les intonations peignirent les idées: il ne seroit pas même difficile de faire voir qu'il regne entre les sons & les intonations, les mêmes différences qu'entre les sensations & les idées: aussi la Nature qui doua les animaux de sensations & non d'idées, leur donna les sons & leur refusa les intonations.

Mais toute espèce d'idées ne pourra pas être peinte par quelque intonation que ce soit: cela supposeroit que les idées n'ont rien qui les distingue, & que les intonations réunif-

fent toutes, les mêmes propriétés & dans le même degré : deux suppositions également absurdes.

Que firent donc les hommes à l'égard du langage ? Ils l'assortirent à leurs idées.

Les idées agréables furent peintes par des intonations agréables ; les idées rapides , par des intonations rapides ; les lentes , par des lentes ; celles dont les qualités étoient contraires à celles-là , furent peintes par des intonations qui contraſtoient avec celles-là. Tel fut le premier mobile qui forma les Langues , d'où naquirent les premiers mots , qui se diversifierent ensuite à l'infini en se combinant les uns avec les autres.

La touche LABIALE , la plus aisée à mettre en jeu , la plus douce , la plus gracieuse , servit à désigner les premiers Etres que l'homme connoit , ceux qui l'entourent & auxquels il doit tout , ceux qu'il aime de préférence ; de-là tous ces mots enfantins , *papa , maman , fanfan , bonbon , baiser , poupée , beau , bon , bien.*

On s'en est servi également pour désigner

la *bouche* & tous les effets de la bouche, tels que le *boire*, le *manger*, le *parler*, le *respirer*, & cela dans toutes les Langues, parce que toutes ont été puisées dans la Nature.

Ainsi cette seule touche devint la source d'une prodigieuse quantité de mots, & en est la cause étymologique.

La touche DENTALE differe entièrement de celle-là. Comme les dents sont aussi fermes que les lèvres sont mobiles & flexibles, les intonations qui en proviennent sont aussi fortes, aussi sonores, aussi bruyantes que les intonations labiales sont douces & légères. La langue, qui d'abord appuie sur les dents & s'en éloigne ensuite brusquement & avec force, oblige la bouche à s'ouvrir le plus qu'il est possible, & à laisser un champ libre à l'explosion de l'air qui se fait ainsi avec la plus grande force.

Les intonations qui en résultent deviennent ainsi naturellement la peinture de tout ce qui est sonore & bruyant; de-là, une multitude de mots primitifs & puisés dans

la Nature. C'est par cette touche qu'on *tonne*, qu'on *retentit*, qu'on *étonne*, qu'on *donne le ton*; par elle on désigne les instrumens bruyans, les *tambours*, les *tymbales*, les *timpanons*, les *trompettes*; de-là, les mots *timpan*, *tintin*, *tacl*, *touche*, *intonation*, &c. Par elle, on anime les chiens à la chasse, la voix retentit au loin, elle perce l'immensité des forêts.

C'est ainsi que la Nature a pourvu à tous les besoins de l'homme, & que celui-ci éprouve son secours sans étude & sans soins; l'homme suit ses impressions, sans s'en douter; mais si lorsqu'il vient à réfléchir sur les avantages qu'il en retire, il ne reconnoît pas que c'est à elle qu'il en est redevable, ou s'il s'imagine que ces observations sont de pures chimères, c'est un ingrat qui ne mérite pas le nom d'Être sensible & observateur.

Il n'est pas étonnant que de cette propriété distinctive de la touche dentale, soient nés les noms des objets vastes & dominans, des masses amoncelées par *tas*, de *tout*, *tant*, *domi-*

ner, dôme, dune, toit, &c. De tout ce qui *pro-tège*.

Et qu'on en ait fait le nom même des *dents*.

L'intonation linguale *L* désigne les mouvemens doux, les objets dont la marche est continue & tranquille, tout ce qui est limpide & clair; tandis que la forte, l'intonation linguale *R*, désigne les mouvemens rudes & forts, les objets bruyans, ou dont la marche va par sauts, par secouffes, ceux qui sont escarpés; tels sont les mots *roue, roc, rocher, ravine, rapide, rude*.

La touche GUTTURALE consiste dans la gorge, canal long & étroit; & afin de faire entendre les intonations dont elle est susceptible, il faut que la voix creuse profondément, puisqu'elle doit fortir du fond du gosier, portion la plus reculée de l'instrument vocal.

On peint donc par ces intonations tous les objets en forme de canaux, tous les objets creux & excavés, tous les objets de long cours comme les canaux; de-là ces mots,

canal, canne, col, cours, cap, cave, cavité, &c. Les noms même de *gorge, gosier, &c.*

Ceux qui aimeront de plus grands détails sur ces objets, trouveront de quoi se satisfaire dans l'Ouvrage déjà cité pag. 328-349.

C H A P I T R E I X.

De quelques autres manieres de former des mots.

LE rapport des sons & des intonations avec la Nature, ne fut pas suffisant pour peindre l'ensemble des idées; il fallut donc recourir à d'autres sources de mots, aussi simples, aussi naturelles, & dans lesquelles l'homme fût toujours imitateur.

Le premier de ces moyens fut d'imposer des noms aux objets animés ou inanimés, en imitant les cris des uns & les bruits de tous. C'est ce qu'on appelle *onomatopée* ou *formation de mots*. Tels furent les noms du *bœuf*, du *corbeau*, du *coq*, de la *cigale*, &c. Tels les mots *tric-trac*, *taffetas*, *bouffée*.

Le second moyen fut d'associer deux ou

plusieurs intonations ensemble, afin d'exprimer par cette union des idées qu'elles ne suffisoient pas à exprimer seules. Ainsi L & R se font précéder de presque toutes les autres intonations; nous avons des mots en *bl*, *cl*, *gl*, *fl*, *pl*, en *br*, *cr*, *gr*, *fr*, *pr*, & qui tiennent plus ou moins de la nature de L & de R, tels que *glisser*, *fluide*, *fleur*, *pleur*, *effroi*, *grincement*, *cri*, &c.

La réunion de s & t ou *st*, dont la première est une sifflante, & la seconde une dentale; en sorte qu'une intonation extrêmement mobile & rapide se trouve unie à la plus fixe des intonations; cette réunion, dis-je, forme une multitude de mots qui désignent tous un Etre permanent ou *stable*.

Le troisième moyen fut de réunir deux ou plusieurs mots en un seul, afin d'exprimer des idées composées: tels sont nos mots *aujourd'hui*, qui est un composé de cinq autres, *maintenant*, *passé-droit*, *outrémer*, *rejetter*, *défaire*, *parfait*. On peut poser en principe que tout mot de deux syllabes, est un mot composé, & qui réunit deux idées

différentes pour n'en former qu'une seule.

Le quatrième & dernier moyen fut de désigner les Êtres non-matériels, par les mêmes mots qui indiquoient déjà les Êtres matériels. Ainsi, le mot esprit, qui signifioit la respiration, objet matériel ou sensible, désigna ensuite la faculté de penser, qui n'est pas un être ou une faculté matérielle ou sensible.

Et l'on attribua aux êtres non-matériels les mêmes qualités qu'aux êtres physiques. On dit un *ESPRIT vif, ardent, impétueux, bouché*, comme s'il étoit un feu, du vent, ou un canal. Le cœur fut *tendre, dur, volage*, comme s'il étoit une plante ou un papillon.

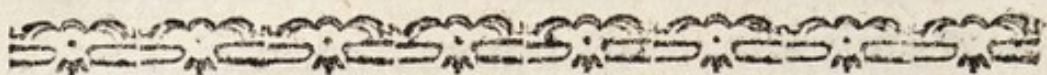
Il ne suffisoit pas d'avoir trouvé le moyen de peindre les idées des objets physiques & moraux ou intellectuels; il falloit encore trouver celui d'exprimer les idées négatives, de peindre des objets qui ne sont pas. Ici, l'homme ne se manqua point à lui-même. Il eut même deux méthodes au lieu d'une.

Tantôt, il peignit à contresens le même objet; tantôt, il se contenta de substituer une intonation foible à une intonation forte.

A, mis à la fin d'un nom, marquoit l'existence ou la possession d'un objet. *A*, mis à la tête de ce même nom, en marqua la non-existence, la privation. Ce fut sur-tout la méthode des Grecs.

IN, à la fin d'un nom, marquoit l'existence, l'étendue, la réalité; à la tête, il désigna la non-existence, la privation; comme dans *in-utile*, *in-juste*, *im-matériel*, *informe*.

L'intonation & la voyelle fortes étant consacrées à l'objet positif, l'intonation & la voyelle foibles le furent à l'objet négatif, à la privation. Ainsi le Latin *gel-idus*, qui désigne la qualité d'être froid, gelé, n'est que la foible de *cal-idus* ou *cal-dus* qui signifie l'opposé. Nos mots François, *gelée* & *chaleur*, viennent également de la même racine, & par opposition. Il falloit qu'il y en eût entre les mots, puisqu'il y en avoit entre les idées. Cette méthode par conséquent étoit très-conforme à la nature, & faisoit servir les radicaux à toutes les idées sans les multiplier.



PARTIE II.

DU LANGAGE PEINT AUX YEUX,

ou de l'Écriture.

 CHAPITRE PREMIER.
Avantages de l'Écriture.

RIEN de moins durable que la parole ; elle frappe l'air & n'y laisse aucune trace ; & si elle fait quelque impression sur ceux qui l'entendent, cette impression est nulle pour ceux qui ne sont pas renfermés dans le petit cercle qu'elle parcourt. Les fruits qu'on en retire ne sont donc que les fruits du moment : cependant, plus elle étoit essentielle au bonheur des hommes, & plus il importoit qu'on trouvât les moyens nécessaires pour en étendre les heureux effets. Comment se souvenir d'une multitude d'inventions utiles & nécessaires, si l'on ne pouvoit fixer ses idées hors de soi, & les tracer d'une manière qui

les rappellât toujours ? A quoi bon inventer les Sciences & les Arts, composer les leçons les plus instructives, décrire en vers harmonieux les vérités les plus consolantes, dresser des Loix sages, gage & lien de la félicité publique ; si, pour conserver ces fruits du génie de l'homme, on est réduit au seul secours de la mémoire & de la tradition ; si ces travaux merveilleux de l'esprit humain ne peuvent servir qu'à la génération présente, & même à celle-là seule qui est rassemblée en un lieu ?

Mais telle est l'industrie & l'habileté de l'homme, que ce moyen il le trouva, quelque difficile qu'il nous paroisse, & quoique nous n'appercevions pas comment il put en venir à bout ; que nous sachions encore moins dans quels tems & en quels lieux il l'inventa.

Ce moyen admirable d'éterniser ses pensées & de les faire passer à tous les tems & à tous les lieux, c'est l'ÉCRITURE ; cet Art qui parle aux yeux, qui peint à la vue ce que les sons peignent à l'esprit par l'entre-

mise de l'ouïe , qui est aussi fixe que la voix est fugitive , qui subsiste tandis que ceux dont elle est l'ouvrage , sont descendus depuis plusieurs siècles dans la nuit du tombeau ; cet Art qui perpétue les Sciences , qui en facilite l'acquisition , qui fait que les connoissances des tems passés servent à perfectionner celles du tems présent , & qu'elles serviront toutes ensemble de base à l'édifice immense qu'en formeront les tems futurs.

C H A P I T R E I I.

Ténèbres répandues sur son origine.

CEPENDANT, tout ce qui regarde l'origine de cet Art , est une suite de problêmes plus obscurs , ou plus difficiles à résoudre les uns que les autres : on ignore jusqu'au tems & aux lieux qui le virent naître : tout sembloit même empêcher qu'on pût jamais éclaircir ces objets.

L'Écriture n'est connue que de quelques Nations ; elle varie prodigieusement chez ceux même qui possèdent cet Art ; elle se

subdivise en deux espèces, l'alphabétique & l'hiéroglyphique, qui semblent anéantir toute espèce d'unité, & détruire tout ce qu'on pourroit dire sur l'origine de l'Écriture. Il paroîtroit naturel, si elle est prise dans la Nature, qu'il n'y en eût qu'une seule espèce & qu'elle fût connue de tous les Peuples.

Mais l'idée qu'il n'y avoit nul rapport entre ces deux fortes d'écritures, n'étoit qu'une erreur de plus, & cette erreur étoit un obstacle invincible pour découvrir l'origine de l'écriture.

CHAPITRE III.

L'Écriture n'a pu être inventée & se maintenir que dans les Etats Agricoles.

MAIS pourquoi conclure de ce que l'Écriture n'est pas en usage chez tous les Peuples, qu'elle n'est pas ancienne & qu'elle n'est pas prise dans la Nature? Cela suppose que tous les Peuples auroient reçu & conservé l'Écriture, dès qu'elle leur auroit été

connue ; mais l'on n'adopte & l'on ne conserve que ce qui est utile. Que feroient-ils de l'Écriture , ces Peuples qui sont privés de tous les Arts ; qui habitent des Contrées où ils ne peuvent les exercer ; où tout se refuse au génie & à l'industrie humaine ; où , obligé de courir après sa proie , l'homme chasseur & vagabond ne peut ni s'occuper du lendemain , ni se fixer dans une place pour se livrer à une industrie funeste qui le feroit mourir de faim ?

Ce n'est point eux qui peuvent nous répondre sur des objets qui ne sauroient les intéresser : les Nations agricoles sont les seules qui puissent nous instruire sur ces questions importantes ; ce n'est que chez elles que le génie peut se déployer , & qu'il peut répandre sur les hommes ses heureuses influences. Ce n'est que là , où l'homme assuré de sa subsistance , peut rester en place & penser à perfectionner ses connoissances ; ce n'est que là , où le Possesseur d'un immense terrain , couvert de ses troupeaux , de ses récoltes , de sa famille , de tous ceux qui

travaillent sous lui & pour lui, & soudoyant une multitude de personnes, obligé d'être en regle avec tous, & en société avec ses voisins, & d'avoir avec eux une correspondance étroite par des échanges continuels; est forcé de mettre à contribution tous les Arts, afin de tirer le plus grand parti de sa situation & des avantages dont il jouit. Obligé sur-tout de suivre de près toutes ses opérations, de se souvenir de leurs commencemens, de les lier avec tous leurs effets, afin d'être toujours d'accord avec lui-même, sa situation exige des moyens plus sûrs & plus durables que sa seule mémoire; qu'il fixe ses idées d'une manière inébranlable; & que la mauvaise foi ou l'infidélité de cette faculté de l'ame ne puissent jamais les ébranler, ou les rendre douteuses.

Lui seul, en effet, a besoin d'une Ecriture pour survenir à tout ce qu'exige son état; pour tenir registre de ses gens, de ses troupeaux, de ses champs, de sa recette, de sa dépense, de ceux auxquels il doit &

de ceux qui lui doivent ; pour apprendre à tous ceux qui dépendent de lui ce qu'ils doivent faire ; pour prescrire un ordre , des loix , un culte , des cérémonies à tout ce qui forme son empire , & dont les membres augmentent chaque jour ; pour conserver ses observations sur les astres , sur les saisons , sur les meilleures méthodes de faire valoir son terrain ; pour tenir note de ses traités avec tous ses voisins. Telle est la première origine de l'Écriture , telle fut sa première & sainte destination.

Ne soyons donc étonnés ni de ce que nous trouvons l'Écriture chez les Chinois , chez les Phéniciens , chez les Égyptiens , les Grecs , les Chaldéens , les Etrusques , les Hébreux de la plus haute antiquité , ni de ce que nous ne la trouvons que là. Ces Peuples étoient Agriculteurs , ils eurent donc une Écriture ; ils étoient seuls Agriculteurs , ils eurent donc seuls l'Écriture en partage ; & elle ne passa chez d'autres Peuples qu'à mesure que ceux-ci devinrent Agriculteurs. A quoi serviroit-elle

en effet chez les Peuples sauvages & coureurs, qui n'ont nul compte à tenir de quoi que ce soit, qui ne labourent ni ne sement, qui n'ont rien à maintenir, qui disputent aux Animaux des forêts les fruits de la Nature ?

Long-tems encore, l'Écriture fut concentrée dans les Chefs de Familles & de l'Empire. Quel usage en eussent fait tous les autres, voués aux travaux des champs & dénués de toute administration ? L'Écriture ne devint donc commune parmi ceux qui n'avoient point de terres, parmi ceux qu'on appelloit *Peuple* & non *Maîtres*, que lorsque ce Peuple eût acquis de la consistance, qu'il eût fait par sa multitude, par ses richesses, par sa force, un Etat dans l'Etat, & qu'il sentit tout l'odieux d'un avantage qu'on vouloit continuer de posséder exclusivement, quoique les circonstances changées & de nouveaux droits exigeassent des usages nouveaux.

C'est par cette même raison que les Serfs n'écrivent nulle part, ni en Amérique,

ni en Pologne, ni dans les Montagnes de la Franche-Comté; qu'ils n'écrivoient ni à Rome, ni dans les anciennes Républiques: de quelle utilité seroit l'écriture à ceux qui n'ont aucune propriété? Jamais, dans aucun cas ne s'est si bien vérifiée la question, *à quoi cela sert-il?*

Ajoutons que puisque les propriétés, territoriale & personnelle, amènent à leur suite l'écriture, l'écriture à son tour prouve qu'il exista par-tout où on en rencontre des traces, une Agriculture, des Etats, une Propriété: elle devient ainsi d'une utilité première pour se former de justes idées des Peuples anciens.

A peine l'homme sauvage peut-il être regardé comme l'Enfant de la Nature; elle n'est pour lui qu'une marâtre: l'Enfant de la Nature, celui pour lequel elle déploie tous ses charmes, toute sa bienfaisance, c'est l'homme agricole; il est le premier à qui elle ait confié le germe des Arts; ils se développerent, dès qu'il commença à défricher un coin de terre, à en faire écouler les eaux, à en extirper les ronces.

C'est donc avec raison que les Egyptiens firent marcher d'un pas égal l'invention de l'Agriculture , de l'Astronomie & de l'écriture. Ils regarderent ces trois Arts comme également divins, comme les dons de Mercure.

CHAPITRE IV.

L'écriture n'est qu'une imitation.

L'HOMME n'invente rien ; mais il imite & il perfectionne : c'est de ces facultés que naquit l'écriture. On vouloit transmettre une idée, mais cette idée peignoit un objet ; on n'eut donc qu'à peindre cet objet , qu'à en tracer la figure , & l'idée fut transmise ; ainsi on écrivoit par le même moyen qu'on parloit. L'écriture , comme le Langage , fut fondée sur l'imitation : la Nature en fit tous les frais. Tel un Voyageur parvenu dans des Contrées , dont il ignore le Langage , est réduit à peindre aux yeux , ce qu'il voudroit vainement faire connoître par des sons.

Ainsi , un *cercle rayonnant* peignoit le Soleil ; un *croissant* , la Lune ; un *quarré à compartimens* , un enclos ou un jardin ; des *traits ondoyans* , les eaux ; une *aîle* , la vitesse & les vents ; un *œil* , la vue ; une *main* , la force & la puissance.

L'écriture formoit ainsi une tapisserie à laquelle on ne pouvoit se méprendre , & tels furent les premiers monumens qu'éleva dans ce genre l'industrie humaine. Mais ces tapisseries , ces monumens n'étoient élevés que pour l'instruction & pour la félicité publique ; ils présentoient les leçons les plus respectables , les Ouvrages des Législateurs & des Sages , dépôts précieux de tout ce qui étoit relatif à la Religion , à la Morale , à l'Agriculture , au Gouvernement.

De-là , le nom d'HIÉROGLYPHES ou *Mystères sacrés* , donné à ces caractères ; & le nom d'*écriture hiéroglyphique* que porte cette écriture , à cause de l'excellence des choses qu'elle peignoit.

On voit encore de pareils caractères sur ces Obélisques fameux de l'Égypte , qui

ornoient les Places publiques & l'entrée des Temples; sur les Statues Egyptiennes, sur leurs Canopes ou Vases sacrés, Symboles d'Isis & de la Nature; sur les enveloppes des Momies, ces Corps embaumés qui subsistent depuis plus de quatre mille ans; sur les murs des Temples même.

Cette Ecriture parfaitement semblable au Langage, réunissoit un sens intellectuel au sens physique. Ainsi la figure d'un LION, qui peignoit 1°. au sens propre & physique ce Roi des Animaux, désignoit 2°. au sens métaphorique ou figuré le *courage*, la *grandeur d'ame*; la *fierté*, appanage du Lion; 3°. au sens de métonymie ou de rapport, il désignoit le *Soleil* comme l'ame de l'Agriculture; enfin, il désignoit la *Terre* qui résiste aux travaux de l'Agriculture ou d'Hercule; de-là, le Lion qui accompagne *Horus*; & cette dépouille du Lion vaincu, qu'Hercule porte toujours.

De même, la figure d'un cœur ne peignoit pas seulement cette portion du corps, mais elle peignoit encore au sens figuré l'union, l'a-

mour, les affections du cœur : au sens de *synecdoque* ou d'une partie pour le tout, une personne chérie, l'objet de notre affection : au sens de *métonymie* ou de rapport, de comparaison, la portion qui est au centre, dans le milieu, comme nous disons le cœur d'un fruit, d'un arbre, d'un pays, &c. & dans un autre sens de *métonymie*, la demeure fixe & stable d'une Nation agricole ; parce que ces Etats forment un corps réuni par une correspondance intime, de la même manière que les parties du corps sont rassemblées autour du cœur, ne forment avec lui qu'un tout, & ne subsistent que par leur correspondance mutuelle.

De-là, l'usage des anciens Peuples agricoles d'appeller leur pays le *nombril* de la Terre, le *milieu* de l'Univers, l'*Empire du milieu*, usage que conservent encore les Chinois.

Ces divers sens d'une même figure se comprenoient par l'ensemble, aussi parfaitement que nous comprenons par cet ensemble le sens que nous devons assigner aux mots

qui composent une phrase ; & que nous ne nous y méprenons jamais , quelque nombreux que soient les sens de chacun de ces mots.

C'est que dans le choix de ces figures , on se dirigeoit nécessairement & constamment d'après le Langage , puisque c'étoit lui qu'on vouloit peindre ; tout comme notre Ecriture est toujours calquée sur le Langage ; & que nous donnons à nos mots écrits , la même valeur qu'à ces mots parlés.

Il en fut de même dans l'Ecriture hiéroglyphique. Si la figure du Lion désigna le *courage* , c'est parce que le nom du Lion (*Leb*) en Oriental , signifie également un *Lion* & le *cœur* , le *courage* , l'*ardeur*. C'est par la même raison que les déserts & les terres , qui résistent aux vues du Laboureur , furent appelés du même nom *Lab* , dans les Langues Orientales & hiéroglyphiques.

Ces hiéroglyphes , d'abord conformes aux objets dont ils étoient la représentation , n'en présenterent ensuite que le simple contour , & se réduisirent insensiblement

à quelques traits, enforte qu'on finit par n'en pouvoir reconnoître presqu'aucune figure. C'est ainsi que dans les Calendriers, on a réduit les caractères qui peignoient les sept Planettes & les douze Signes du Zodiaque, à des figures qui ne représentent presque plus l'objet qu'elles peignoient dans l'origine. Si deux lignes perpendiculaires, par exemple, unies par deux lignes transversales, représentent le Signe des Gemeaux, c'est par une réduction singulière du caractère primitif qui représentoit deux Jeunes Gens debout se donnant les bras : ici, chaque ligne perpendiculaire tient lieu d'un Personnage ; & chaque ligne transversale, de deux bras qui se tiennent.

Telle a été également l'origine de l'Écriture Chinoise, qui paroît si singulière & ne ressembler à aucune autre : d'abord hiéroglyphique, ou simple imitation des objets, ses traits se sont peu à peu si fort resserrés & dénaturés, qu'ils ne paroissent plus que l'effet du caprice, & qu'on a peine à se persuader qu'ils fussent imitatifs dans leur origine.

CHAPITRE V.

De l'Écriture Alphabétique.

ON a toujours regardé l'Écriture Alphabétique comme ayant pris naissance en Égypte, & comme ayant été inventée pour être mise à la place de l'Écriture hiéroglyphique : mais ces deux suppositions n'empêchoient pas que l'invention de l'Écriture Alphabétique ne fût toujours un problème inexplicable.

Puisque toute Écriture est peinture, ou hiéroglyphique, il en résulte nécessairement que l'Écriture Alphabétique est elle-même un assemblage de caractères hiéroglyphiques. On n'aura pas de peine à s'en convaincre, lorsqu'on examinera les figures qu'offroit l'Alphabet à sa naissance, & les rapports de leurs objets avec l'organe qui produit le son noté par chacune de ces figures, & avec la valeur des mots qu'elles forment. La parfaite correspondance qui regne entre toutes

ces choses est une nouvelle preuve, que tout ce qui est relatif à la parole fut donné par la Nature ; que l'homme n'a fait que s'y conformer ; & que plus il s'en est rapproché ; plus il a opéré de grandes choses & avec moins de peine.

C'est pour démontrer cette correspondance que nous mettons sous les yeux de nos Lecteurs la Planche II. Elle est divisée en cinq colonnes. On voit à la première le nom des lettres *A, E, I, &c.* A la seconde, la valeur de ces lettres ou les objets qu'elles peignoient à l'oreille, parfaitement semblables à ce que nous en avons dit ci-dessus (*Part. I. Sect. II. Ch. VII & VIII.*) ; qu'*A*, par exemple, signifie la *puissance* du Maître. La troisième colonne fait voir cet objet peint aux yeux ; dans la quatrième, cet objet est réduit au simple trait, à la forme d'une lettre : & dans la cinquième, sont les hiéroglyphes Chinois qui désignent les mêmes objets & qui ont la même valeur que nous attribuons ici aux lettres ; l'hiéroglyphe, par exemple, qui désigne l'Homme, le Maître, & dont la figure correspond à celle de l'*A*.

CHAPITRE VI.

Des objets peints par l'Alphabet primitif.

LES Figures de cette Planche II qui correspondent aux voyelles, sont un homme & une tête de bœuf, les compartimens d'un terrain cultivé, une face humaine, une main, un œil & une oreille. Ce sont autant d'objets pris dans la Nature & employés par l'écriture Alphabétique.

Ces hiéroglyphes eurent donc une valeur nécessaire, & qui ne dépendit jamais du hasard ou du caprice.

Le premier désigne l'HOMME, le Maître, le Propriétaire de la Terre.

Le second, le BŒUF, ce Compagnon de l'Homme dans les travaux par lesquels il rend la Terre féconde.

Le troisième, cette TERRE même fécondée par les soins de son Propriétaire, les champs sources de la vie.

Le quatrième, la TÊTE de l'Homme,

siège de l'intelligence avec laquelle il dirige son Empire, symbole de la *vie* & de l'*existence*.

Le cinquième, la MAIN de l'Homme, instrument dont il se sert pour toutes ses opérations, siège de sa *puissance* & de sa *force*.

Le sixième, l'ŒIL, par lequel l'Homme voit tout ce qui existe, & contemple en particulier ses travaux, afin de pourvoir à tout & que rien n'échappe à sa vigilance.

Le septième enfin, l'OREILLE de l'Homme, cet organe par lequel il connoît les besoins de tout ce qui l'environne, pour y apporter du secours; & par lequel il profite du secours de ses semblables, pour sa propre perfection & pour celle de ses travaux.

En comparant ces caractères hiéroglyphiques avec les valeurs qu'offrent les voyelles & que nous avons spécifiées ci-dessus, on voit que l'Écriture procéda exactement de la même manière que la parole; que chaque caractère n'étoit pas moins propre à peindre le sens figuré que le sens physique; qu'on pouvoit tracer une suite de caractères, qui

sous une valeur propre très-bien liée & très-claire, renfermassent un sens allégorique, non moins satisfaisant.

On voit encore par-là que comme un mot primitif devenoit toujours le chef d'une famille immense, chacun des caractères que nous venons de parcourir, pouvoit également devenir la source d'une multitude de caractères plus composés, qui participassent tous à sa valeur primitive, & fussent suffisans pour peindre aux yeux toutes les idées relatives aux mêmes objets, enforte qu'on auroit deux suites parfaitement correspondantes, l'une de mots prononcés, l'autre de caractères écrits.

Observons encore que cet assemblage de caractères qui peignent les mêmes choses que les voyelles, est presque en entier tiré de l'Homme lui-même, puisqu'il est peint par le premier, sa tête par le quatrième, ses mains, ses yeux & ses oreilles, par les trois suivans : & que le second & le troisième sont tirés de choses qui appartiennent essentiellement à cet Homme que nous avons

vu avoir le plus grand besoin de l'Écriture ; l'Homme pourvu de bœufs & de champs , ou l'Homme Agriculteur. Pouvoit-il en être autrement ?

Ce qui achève de démontrer l'origine que nous assignons ici aux caractères dont nous parlons, c'est la parfaite conformité des noms que leur donnoient les Hébreux avec les Figures Chinoises qui y correspondent. Ainsi les Hébreux appellent l'*A*, *ALPHA* ou le *bœuf*, & en même tems le *savant*, l'*inventeur*. Ils appellent le troisiéme caractère *Heth*, la *vie* ; le cinquiéme, *Iod*, la *main* ; le sixiéme, *Oen*, ou *Ain*, l'*œil* ; le septiéme, *Ouau*, un *crochet*, une *agraffe*, & ils lui donnent la figure de l'*oreille* réduite au simple trait ; dans l'antiquité on disoit *oreille* pour *anse*, ces mots ayant toujours été fynonymes.



CHAPITRE VII.

Objets que représentoient les Caractères correspondans aux Consonnes.

SI nous retrouvons dans l'Écriture hiéroglyphique, les caractères qui peignent les sons, on y trouve également les caractères correspondans aux intonations. L'Écriture des tems les plus reculés offre nos consonnes avec la même valeur qu'elles ont dans nos Langues parlées, & avec la même figure que dans nos alphabets. C'est ce dont il est aisé de s'assurer en considérant la suite de notre Planche II.

On y voit que *P* représentoit dans l'origine la figure de la bouche ouverte & vue de profil; on ne peut y méconnoître les deux lèvres & les dents supérieures: cette figure est à peine changée dans l'alphabet Hébreu. On la reconnoît très-bien dans l'alphabet Grec & dans l'Etrusque, avec cette seule différence qu'elle y a pris la figure per-

pendiculaire ; & de-là , notre *P* , en retournant avec les Grecs cette lettre de droite à gauche , & en arrondissant le trait qui correspond aux dents d'en-haut. Mais cette lettre est un vrai hiéroglyphe , puisqu'elle peint la bouche & qu'elle signifie , 1°. la bouche même , dans toutes ces anciennes Langues ; 2°. *parler* , ce qui est le propre de cet organe , soit qu'on prononce cette lettre en *P* , soit qu'on l'aspire en *Ph* , ou *F*. En effet , *PHÉ* ou *PE* signifie la bouche en Hébreu ; *FA* , parler , en Grec & en Latin , de même qu'*E-PO* dans la Langue Grecque.

B , étant également une intonation des lèvres , servit à désigner la bouche sous un autre point de vue , comme ayant la propriété de contenir , de renfermer ; de-là sa figure , celle d'une boîte ; & sa valeur , *b* ou *beth* signifiant une *boîte* , une *maison* , un *enclos* , tout ce qui renferme.

Viennent ensuite les deux labio-nazales *M* & *N*. Intonations d'un même organe , on les employa nécessairement à désigner deux idées correspondantes soit par leur signification , soit par leur figure.

M désigne dans toutes les Langues, l'idée de *Mere*, de *maternité*, d'Être productif & fructifiant. *N* désigne l'idée de *Fils*, d'Être produit ou *né*, l'idée de fruit, de tout ce qui est tendre & nouveau.

On a donc représenté *M* en caractère hiéroglyphique sous la figure d'un arbre, d'une plante, d'une personne qui élève les bras pour porter son nourrisson, ou pour cueillir du fruit : & par le même motif, on a représenté *N* sous la figure d'un fruit encore attaché à l'Être auquel il doit la naissance.

De même que le Pere, Chef de Famille ; Maître, étoit peint à la tête des figures hiéroglyphiques, ainsi sa Compagne, & leur Fils, leur héritier, le gage de leur amour, le fruit de leurs soins, de leurs travaux, le continuateur de leurs projets, faisoient également portion de ces figures. Et n'entroient-ils pas nécessairement dans l'Écriture, comme dans le Langage ? Quels objets plus intéressans pouvoit-on y présenter, sous quelque point de vue qu'on les envisageât, comme membres d'une même famille, comme Cul-

tivateurs d'une Terre qui leur devoit tout, comme favoris de la Nature? Dans un sens figuré & allégorique, ils désignoient Osiris, Isis & Orus, la Nature fécondante, la Nature fécondée & les Etres nés de cette fécondité: en d'autres termes, l'Intelligence, la Matière & l'Univers, effet du pouvoir de l'Intelligence sur la Matière.

Les Dames de l'Orient se servent du *Chameau* pour monture, & cet animal se distingue par son long cou & par l'avantage de faire de longues courses en peu de tems. Sa tête & son long cou devinrent donc l'emblème de tout canal, de toute gorge, de tout ce qui a la forme du cou, de tout ce qui court & qui passe. Et de-là, la figure du G.

Le C qui a la même figure & la même valeur que le K primitif, mais tourné de droite à gauche, peint le *creux* de la main; il est ainsi le hiéroglyphe parlant de tout ce qui est creux.

La gutturale Q conserve encore sa forme

ancienne, sur-tout dans l'Écriture minuscule, q. C'est un *couperet*, une petite hache, tout ce qui sert à couper. Et les Langues sont remplies de mots écrits par q, ou dans lesquels C a pris sa place, qui désignent un partage quelconque.

L'intonation sifflante S se peint par une *scie*, dont le nom est une vraie onomatopée, un nom emprunté du son même de la scie. Cette intonation se peint aussi par la mâchoire d'en-bas, parce qu'elle désigne tout ce qui sert à broyer, à mâcher, tout ce qui fait l'office des dents, du moins chez les Peuples qui substituent le S à D.

Un Toit fut la peinture du T, qui désigne *abri*, *couvert*, *untoit*; d'où vinrent le Latin *tego*, couvrir, défendre; & les mots François *pro-téger*, *pro-tection*, *Archi-tecte*.

La *Croix*, autre espèce de T primitif, fut la peinture de la *perfection*, de *dix*, nombre parfait; de tout ce qui est grand & élevé, comme peinture des deux mains en croix qui valent dix, ou comme peinture de l'Homme à bras étendus pour embrasser tout.

Le *D* a la figure d'un triangle avec une porte dans le milieu. C'est l'entrée d'une tente, le dehors de la maison. C'est ce que signifie cette lettre dans l'Alphabet Hébreu & dans l'écriture Chinoise.

Pour peindre les angles, les objets aigus, pointus, escarpés, saillans, le nez, les roches, &c. on n'eut qu'à peindre le nez; & ce fut la lettre *R*, figure de tous les objets physiques désignés par les mots en *R*.

Enfin la lettre *L* eut dans l'origine la figure d'une aîle, ou d'un bras repley & servant d'ailes pour mieux courir: c'est ce que désigne cette intonation elle-même, comme nous l'avons déjà vu. De-là les noms d'aîle, de *flanc*, de *fluide*, &c. en Latin *ala*, *latus*, *fluo*, &c.

Ainsi naissoit l'écriture, ainsi se peignoient toutes les idées: ainsi l'œil appercevoit tout ce que l'oreille pouvoit entendre; & l'on transmettoit aux lieux les plus éloignés & aux générations les plus reculées, ce que la parole ne pouvoit leur faire connoître.

ALPHABET PRIMITIF.

Fig. 1.

Les mêmes Caracteres CHINOIS au Simple trait Correspondans

Sens qu'il- Objets les designent qu'elles peignent

Lettres	Sens qu'il- Objets les designent qu'elles peignent	Objets qu'elles peignent	Simple trait	Caracteres CHINOIS au Simple trait Correspondans
A 1. ^o	MAITRE Celu qui A			Lui Homme
2. ^o	BOEUF			Boeuf
H	CHAMP 2. ^o Source de la Vie			Champ
E	EXISTENCE VIE			Etre Vie
I	MAIN en Oriental ID d'ou AIDE			Main
O	OEIL			Oeil
OU	OUÏE Oreille			Oreille un Clou
P	LE PALAIS			Bouche
B	BOËTE Maison			Boete. tout ce qui contient
M	ARBRE Etre productif			Plante Montagne

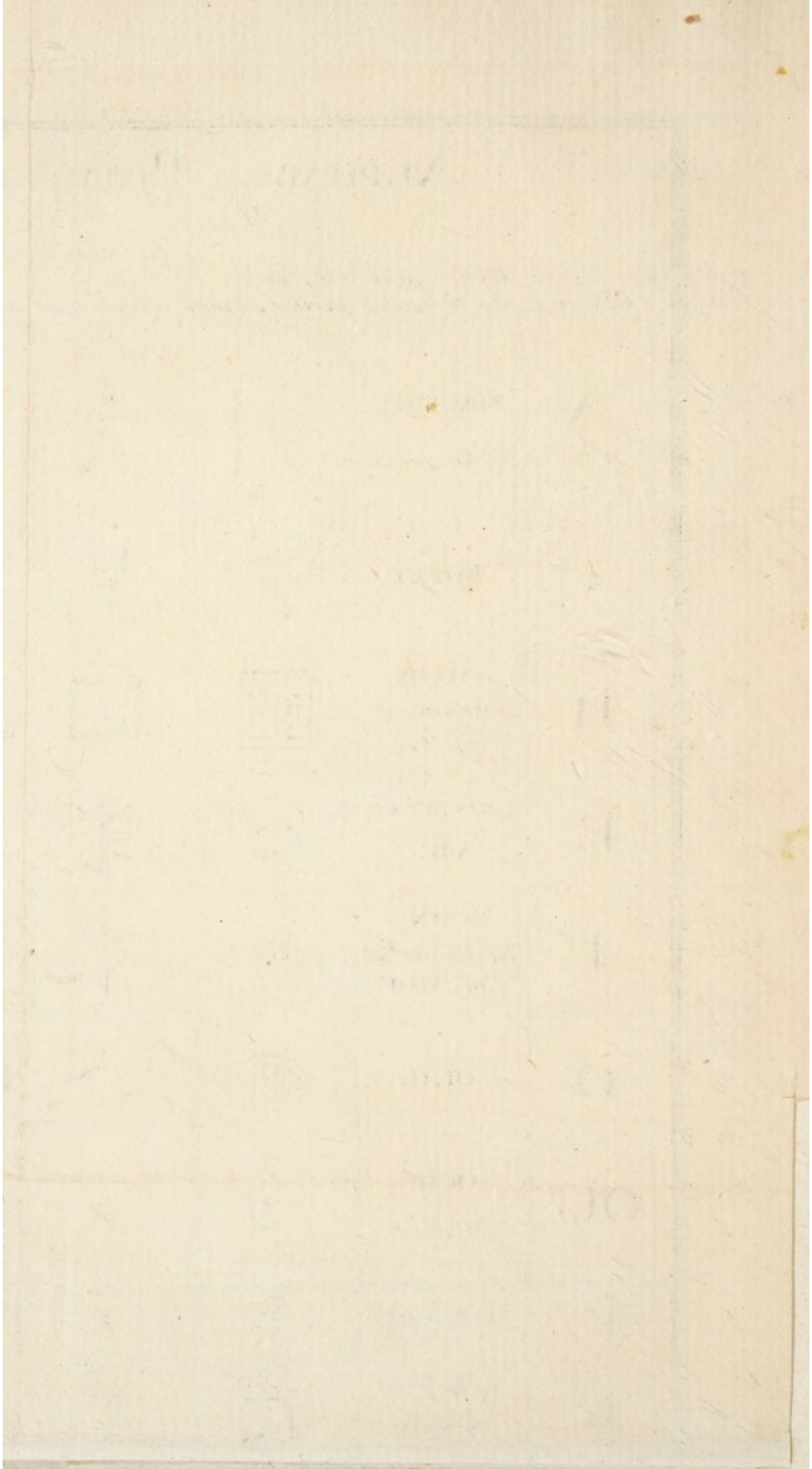
ALPHABET PRIMITIF.

Fig. 11.

Les mêmes Caracteres CHINOIS au Simple trait correspondans

Sens qu'elles Objets qu'elles designent

Lettres	Sens qu'elles Objets qu'elles designent	Objets qu'elles peignent	Simple trait	Caracteres CHINOIS au Simple trait correspondans
N	Etre Productif Fruit			Attache' lin à l'autre Naud &c
G	Gorge Cou Canal			Passage
C	Creux de la Main Cave. K			
Q	Couperet Tout ce qui Coupe			Tout ce qui sert à Couper
S	Scie Dente			Mortier à broier à broier
T ₁ ^o	Toit, Abri			Toit Couvert
T ₂ ^o	Parfait Grand			Perfection Dieu
D	Entrée Porte			Porte Maison
R	Nex Pointe			Aigu Aigu
L	1. ^o Aile 2. ^o Bras			Aile



CHAPITRE VIII.

*Nombre des Caractères simples qui entrent dans
l'Écriture Alphabétique.*

DANS l'Écriture, le nombre des Caractères simples est toujours très-borné, parce que le nombre des idées simples est lui-même très-borné. Les Chinois, qui ont porté le plus loin le nombre des Caractères simples, n'en comptent que 214; & l'on peut même les réduire presqu'au tiers, parce que dans ce nombre, il y en a plusieurs qui sont composés, & plusieurs qui ne sont que des subdivisions. Nous n'avons que 23 Caractères dans notre Alphabet: les Grecs n'en avoient pas davantage; car leur Alphabet en réunit plusieurs qui ne sont que des composés; quelques-uns même sont particuliers à leur prononciation.

L'analyse de la parole réduit donc les Caractères primitifs alphabétiques fort au dessous de 23; & l'Histoire avec les Monu-

mens anciens s'accordent avec cette analyse ; en nous apprenant que l'Alphabet primitif n'étoit composé que de XVI Caractères.

Il est certain que l'Alphabet Grec primitif n'avoit que XVI Lettres ; les Latins & les Etrusques n'en avoient pas davantage originairement. L'Alphabet Bastule en Espagne , celui des Peuples du Nord ou Runique , l'Irlandois , &c. n'en offrent pas un plus grand nombre.

Les Hébreux le portèrent à 22 ; & les Arabes à 28 , afin de pouvoir compter jusqu'à mille : car les lettres & les chiffres se marquoient avec les mêmes Caractères chez la plûpart des Peuples anciens.

Il paroît que le nombre de XXII chez les Hébreux désignoit les XXII Patriarches dont ils descendoient , & qui se terminent à Jacob , Pere de leurs XII Chefs de Tribus.

Le nombre de XVI représenteroit donc les XVI Générations Patriarchales , qui venoient de s'accomplir au moment de la dispersion des Peuples.

Le chef-d'œuvre de l'Ecriture Alphabé-

tique fut de donner à chacun de ses Elémens le nom du son ou de l'intonation qu'il représentoit ; d'appeller *A*, la figure qui peignoit un *A* ; *B*, la figure qui peignoit un *B*, &c. Dès-lors l'Ecriture marcha de front avec la parole, & lui fut parfaitement correspondante. On put prononcer l'Ecriture & peindre toutes les portions de chaque mot ; calquer l'Ecriture sur la parole avec la plus grande précision.

Cet avantage manque aux Chinois ; il leur seroit cependant aisé de l'acquérir : aussi nos Langues parlées & écrites l'emportent de beaucoup sur les leurs pour la briéveté & pour la simplicité ; & elles sont par-là même infiniment plus aisées à apprendre.



C H A P I T R E I X.

Des lieux où naquit l'Écriture Alphabétique.

ON a cru que l'Écriture Alphabétique avoit été inventée par les Égyptiens dégoûtés de leurs hiéroglyphes : mais ce qu'on a dit là-dessus n'est qu'un Roman, contraire à toute tradition historique & à toute expérience ; aucun Peuple n'ayant renoncé à ce point à ses usages, & abandonné un Alphabet pour un autre : les Chinois n'ont pû se résoudre à sacrifier leur écriture à l'alphabétique en usage chez leurs Conquérens : nous-mêmes pouvons-nous nous résoudre à sacrifier une seule de nos lettres, bien-loin de changer ou de réformer notre Alphabet ?

L'Écriture hiéroglyphique étoit en usage dans l'Orient, à la Chine & en Egypte, lorsque les Chaldéens, associant la parole à l'Écriture, eurent un Alphabet qu'on pouvoit prononcer : telle fut l'origine de l'Écriture Alphabétique, née de l'hiéroglyphique, dès
qu'on

qu'on voulut prononcer celle-ci. Elle se communiqua bientôt aux Phéniciens, qui la porterent dans toute l'Europe avec leurs Arts, enforte qu'ils en furent regardés comme les Inventeurs. C'est ainsi que LUCAIN leur en fait tout l'honneur dans sa Pharfale.

« Les Phéniciens, dit-il, si l'on en croit
 » la renommée, oferent les premiers fixer
 » la parole par des figures matérielles. Mem-
 » phis ne favoit pas encore composer des
 » livres avec les plantes qui croissent sur les
 » bords de son fleuve; ses Langues magiques
 » n'étoient conservées sur le marbre que par
 » des figures d'oiseaux ou d'animaux ».

Pline avoit mieux vu, lorsqu'il nous assura que l'écriture avoit été de tout tems en usage chez les Assyriens.

Les Egyptiens firent usage aussi de l'Écriture Alphabétique; mais ce fut comme imitateurs, & non comme inventeurs.

Observons que lorsque les Orientaux porterent l'Alphabet de 16 lettres à 22, ils eurent également recours à des caractères hiéroglyphiques.

Ainsi leur *Teth* ou *Theta* des Grecs représenta le sein salutaire qui fournit à l'enfance sa première nourriture, & qui en porte encore le nom dans diverses Langues. Leur *Tsade* ou *Ts* signifie une *plante*, & en a la forme. Le *Samech* qu'on prend pour un S, & qui répond à notre X, désigne un *serpent*, une *ceinture*, & il en eut la figure.

CHAPITRE X.

Sort de l'Alphabet primitif dans une partie de l'Europe.

L'Alphabet de XVI lettres passa de bonne-heure en Europe; il fut connu dans la Grèce sous le nom de lettres *pélasgiques*, du nom des premiers habitans de la Grèce: il fit place ensuite à l'Alphabet de XXII lettres, qui fut porté en Europe, dit-on, par Cadmus qui cherchoit sa sœur Europe; ce qui n'est qu'un trait allégorique sur lequel on ne peut élever aucune certitude historique. L'Écri-

ture fut connue aussi de très-bonne-heure des Etrusques, & long-tems avant que les Romains cultivassent les lettres.

Des Grecs & des Romains, les lettres passerent aux autres Peuples de l'Europe, qui la plûpart augmentèrent le nombre des lettres de l'Alphabet. Les Peuples du Nord s'en tinrent cependant à l'Alphabet de XVI lettres, & les Irlandois n'en ont encore que XVII.

Les lettres de l'Alphabet alloient d'abord de droite à gauche, parce qu'on commença à écrire dans ce sens. Les Grecs trouverent bientôt qu'il étoit plus agréable, au lieu d'écrire toujours de droite à gauche, d'écrire alternativement de droite à gauche, & de gauche à droite, précisément comme les bœufs labourent; cette maniere d'écrire en fut appelée *boustrophedon*; il existe encore des inscriptions grecques gravées dans ce genre: on croit même qu'il n'a pas été inconnu aux Hébreux: il se trouve du moins sur une de leurs médailles, qui avoit été inexplicable jusqu'à ce qu'on l'ait lue de cette maniere,

comme on peut le voir dans notre Volume sur l'Origine du Langage & de l'écriture, où l'on trouvera aussi plusieurs de ces inscriptions en boustrophedon.

La plûpart des Nations trouverent ensuite qu'il étoit plus aisé & plus avantageux d'écrire de gauche à droite, que de droite à gauche, sur-tout lorsqu'on fut accoutumé à l'écriture courante : tels furent les peuples d'Europe, & plusieurs peuples d'Asie & d'Afrique ; les Hébreux & les Arabes sont presque les seuls qui ayent conservé l'ancienne manière.

Mais dans ce changement, plusieurs anciens caractères changerent de figure ; presque tous furent retournés de droite à gauche ; leurs traits devoient nécessairement suivre la main : c'est ce qui distingue sur-tout les Alphabets Latin, François & Grec ordinaire, de l'Alphabet Grec primitif & de l'Alphabet Hébreu, semblables d'ailleurs presque en tout, comme nous allons le voir.

A est la première lettre de l'Alphabet en Latin, en Grec, en Hébreu, &c. & la forme en est peu changée.

B est la seconde dans tous; il a pris peu à peu la figure qu'il a, beaucoup plus simple dans l'origine & quarrée.

C tient la place du G des Grecs & des Hébreux; il ne differe même du G que par une prononciation plus forte: & les premiers Latins le prononçoient comme nous dans le mot *Ga*.

Le D & l'E sont les mêmes dans tous ces Alphabets.

F des Latins est le F de l'ancienne Grece & des anciens Hébreux. Il est vrai que ces derniers le prononçoient V: de-là, notre V, que nous avons rejetté à la fin de l'Alphabet.

G, qui étoit la troisième lettre des Grecs & des Hébreux, fut la septième chez les Latins, lorsqu'ils eurent mis le C à la troisième place. Cette lettre G, chassée de sa place, alla déplacer à son tour le Z qui est encore à la septième place en Hébreu & en Grec: & Z fut rejetté à la fin de l'Alphabet.

H est dans tous ces Alphabets à la huitième place.

Vient ensuite dans l'Alphabet Grec & dans

l'Alphabet Hébreu une lettre que les premiers rendent par *Th*, & les seconds par *T*, & qui se prononce comme une espèce de *Z* aspirée : nous la remplaçons par *J*.

I, K, L, M, N font les mêmes dans les trois Alphabets.

Paroît ensuite dans l'Alphabet Grec notre lettre *X*, qui tient lieu de la lettre hébraïque Samech ; mais dans l'Alphabet Latin, elle est la dernière de toutes, parce qu'elle a la figure d'une lettre qui est à la fin de l'Alphabet Grec.

O & P font les mêmes dans tous, hormis que les Hébreux prononcent ce dernier *F* ou *Ph*, lorsqu'il n'est pas accompagné d'un point.

L'Hébreu & le Grec numéral ont ici une lettre qui manque au Grec ordinaire & au Latin, & qu'on prononce *Tf*.

Q est le même dans le Latin, l'Hébreu & le Grec ancien.

R, S, T font les mêmes par-tout, hormis que les Hébreux prononcent cette dernière *Th*, comme les Grecs prononcent leur neuvième lettre.

Telles font les XXII lettres Hébraïques finissant à T.

Viennent ensuite dans l'Alphabet Latin & François:

U, qui est un dédoublement du *Vau* & du *Ain* Hébreu.

X, dont nous avons déjà parlé.

Y, qui est un dédoublement de l'*u* Grec & du *F* ou *Vau* Hébreu.

Z, dont nous avons déjà parlé, & qui fut dépossédé par la lettre *G*, de son ancienne place.

Il ne nous reste qu'à indiquer les raisons qui peuvent avoir déterminé à assigner, à ces lettres, l'ordre dans lequel elles sont arrangées.

A fut placé à la tête, & comme le plus haut des sons, & comme désignant l'homme chef de tout.

T désignant la perfection, la fin, dut fermer la marche.

Cette dernière lettre étant une intonation forte, attira sans peine de son côté les autres intonations fortes : aussi *n*, *p*, *q*, *r*, *s*, into-

nations fortes, sont placées vers la fin de l'Alphabet ; tandis que les intonations foibles *b, c, d, g, &c.* sont à la tête & à la suite de l'*a.*

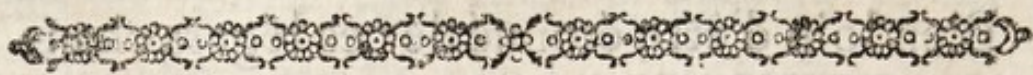
Ajoutons que les intonations foibles désignoient de grands objets ; *b*, la maison ; *g* ou *c*, le chameau ; *d*, la porte de la maison, &c. : enforte qu'on dut les placer ensemble.

On dut également placer ensemble les intonations fortes, parce qu'elles désignoient des parties de l'homme ; *o*, l'œil ; *p*, la bouche ; *r*, le nez ; *s*, les dents, &c.

Il n'est point étonnant non plus que quelques lettres aient souvent changé entr'elles de prononciation & de valeur ; que *T* & *Th* aient changé mutuellement de place ; que *D* & *S* aient changé de valeur entr'elles ; qu'il en soit de même de *F* & de *P* ; que *X* François ait pris la place du *X* Grec, quoiqu'il se prononce autrement, cette lettre grecque étant un *K* aspiré ; parce que ces lettres n'ont jamais différencié entr'elles que par de légères nuances dans la prononciation.

Bien loin d'être étonné de ces légers changemens, on doit l'être plutôt de ce qu'après tant de siècles & tant de révolutions, l'Alphabet ancien ait si peu changé, & qu'il subsiste parmi nous avec si peu de différence. C'est que l'homme est imitatif, & qu'il se rapproche toujours le plus qu'il peut de son modèle.





PARTIE III.
GRAMMAIRE UNIVERSELLE
ET COMPARATIVE.

CHAPITRE PREMIER.

*Définition & Etymologie de la Grammaire ;
& sa division en universelle & en particulière.*

§. I.

Pour énoncer nos idées, il ne suffit pas de connoître les mots qui peignent les objets de ces idées, & d'être en état de peindre ces mots aux yeux par l'écriture ; il faut de plus que les mots dont nous nous servons pour peindre les objets de nos idées, soient liés entr'eux & présentent un seul tout, de même que l'idée que nous en avons, ne fait elle-même qu'un tout.

Il faut donc, outre l'Etymologie & l'Écriture, un troisième Art qui nous apprenne à arranger nos mots, de manière qu'ils pei-

gnent, par leur ensemble, nos idées à ceux dont nous voulons qu'elles soient connues.

Cet Art existe; c'est la GRAMMAIRE.

§. 2.

Ce mot nous paroît barbare: c'est qu'il est étranger à notre langue. Il nous vient des Grecs qui le formerent sur le mot *Gamma*, dont ils se servoient pour désigner la Peinture, l'Art de tracer des traits. *Grammaire* n'est donc autre chose que l'Art de peindre.

De ce même mot, les Grecs firent *grapho*, qui signifie *peindre & écrire*. C'est de ces mots que nous avons fait tous ceux-ci, *graver*, *ortho-graphe*, *mono-gramme*, *pro-gramme*, *para-graphe*, *olo-graphe*, *greffe*, *greffier*, &c.

Les Latins firent précéder le mot *grapho* de la sifflante S; ils adoucirent *aph* en *eip* & *eib*: de-là se forma le mot *screibo* & *screipsi*, qu'ils écrivirent ensuite *scribo* & *scripsi*, & qui signifia écrire. Ils en firent aussi *scriba*, un Scribe, un Ecrivain: *scriptura*, écriture.

Du mot Latin nous fimes à notre tour *escripre* & *escripture*, que nous avons changé

en *écrire* & en *écriture* ; tandis que les Allemands disent encore *schreiben*, comme les anciens Latins.

Tous ces mots viennent eux-mêmes du primitif CRA qui signifie *incision*, & qui est l'imitation du bruit qu'on fait en gravant des caractères ou en écrivant sur des matieres qui font de la résistance.

La Grammaire est donc le développement des règles que l'on est obligé de suivre pour peindre ses idées par le langage, soit en parlant, soit en écrivant.

Ces règles seront les mêmes pour tous les Peuples, pour toutes les Langues, puisqu'en tout lieu la copie doit être conforme à l'original.

Mais l'application de ces règles pourra se diversifier suivant le génie particulier de chaque Peuple ou de chaque langue.

Il existera donc deux sortes de Grammaires, l'une UNIVERSELLE, commune à tous les Peuples : l'autre PARTICULIERE, bornée à chaque Peuple.

Celle-là qui fait connoître tout ce qui doit

entrer dans la peinture que nous faisons de nos idées, afin qu'elle soit conforme à son original : celle-ci, qui nous indique la manière dont il faut s'exprimer, afin de se mettre à la portée de ceux dont nous voulons être entendus. L'une qui s'occupe du FOND du tableau ou des objets qui doivent y entrer : l'autre qui traite des FORMES qu'on doit donner à ces objets. L'une immuable comme la Nature dont elle est la copie ; l'autre variable à l'infini, & se prêtant au génie inconstant de chaque Peuple, de chaque siècle ; parce que la Nature, qui oblige les Peuples à se conformer à elle lorsqu'ils veulent l'imiter, les abandonne à leur propre génie dans la manière de rendre cette imitation.

CHAPITRE II.

Sources de la Grammaire Universelle.

LES Grammaires de chaque langue ont un fond commun par lequel elles se ressemblent ; en sorte que lorsqu'on en fait une, on

a beaucoup moins de peine à apprendre les autres.

C'est de ce fond commun qu'est formée la Grammaire Universelle : antérieure à toute Grammaire particulière, elle est le fondement de toutes, elle les anime toutes.

Elle exista dès que l'homme se fut rendu attentif à ce qui étoit nécessaire, pour qu'il peignît ses idées ; & elle exista invariablement pour tous les peuples. Quoiqu'elle ne fût point écrite, on observoit ses règles sans les oublier, sans les violer, parce que la Nature toujours la même, les faisoit toujours connoître avec promptitude & avec cette sûreté qu'elle met dans toutes ses opérations ; & parce qu'on ne pouvoit s'écarter de ces règles, sans être en contradiction avec soi-même & avec la société entière.

Mais comment peut-on imiter par la Grammaire, les idées qui n'ont point de corps, qui ne tombent point sous les sens, qui n'ont point de traits visibles ? Comment peut-on les faire passer dans l'esprit des autres ? par quel en chantement, de simples mots

peuvent-ils produire ce merveilleux effet?

C'est en parlant aux autres comme on s'est parlé à soi-même : c'est en leur présentant les mêmes objets qui nous occupent, & en exprimant la maniere dont ces objets nous affectent, l'impression qu'ils excitent dans notre ame, les qualités que nous y appercevons & qui nous les font paroître utiles ou dangereux, bons ou mauvais, agréables ou désagréables.

Car tout ce que notre esprit considère, tout ce qui lui est présent, s'y présente & l'affecte toujours d'une certaine maniere; c'est par-là qu'il y trouve de l'attrait, qu'il distingue cet être de tous les autres. Les qualités qu'il y apperçoit, décident de l'idée qu'il s'en forme, & du rapport qu'il découvre entre cet objet & les autres êtres.

Le SOLEIL, par exemple, nous affecte par son éclat, par sa chaleur, par sa forme, par sa place, &c. Nous en aurons donc l'idée, lorsque nous nous le représenterons comme un globe élevé & brillant, qui éclaire & chauffe l'Univers : & nous peindrons cette

idée aux autres hommes, en leur nommant le Soleil & en leur désignant les qualités que nous y appercevons.

Nous aurons l'idée de l'EAU, lorsque nous nous la représenterons comme un être limpide, fluide, qui a la propriété de désaltérer, de rafraîchir, de nettoyer, &c. & nous peindrons cette idée en nommant l'Eau & en spécifiant les qualités que nous y appercevons & par lesquelles elle nous affecte.

Nous avons l'idée de la GRAMMAIRE, dès que nous savons qu'elle est l'assemblage des règles par lesquelles nous rendons nos idées sensibles à nos semblables.

Il en est de même soit que nos idées tiennent à des objets extérieurs, soit que nous en foyons nous-mêmes l'objet, ou qu'elles se portent sur nos besoins, nos desirs, nos affections, notre volonté, &c. enfin lorsqu'elles s'étendent à des êtres qui ne tomberent jamais sous les sens. Ainsi deux Mondes s'ouvrent à notre imitation. Le Monde extérieur ou PHYSIQUE qui nous donne l'idée de tout ce qui tombe sous les sens extérieurs. Le
 Monde

Monde intérieur ou INTELLECTUEL qui développe l'Esprit & ses facultés, & tous les effets de ses combinaisons. Et telles sont les sources fécondes des modèles divers que la Grammaire nous apprend à imiter.

CHAPITRE III.

*Des qualités que doit avoir la peinture des Idées ;
& qui deviennent la base de la Grammaire.*

AFIN que la peinture de nos idées produise les effets auxquels elle est destinée, il faut qu'elle se rapproche le plus qu'il est possible de l'idée elle-même, qu'elle revête ses qualités essentielles.

L'idée en elle-même est toujours claire, vive ; c'est l'éclat & la rapidité de l'éclair. La peinture qu'on en fait doit donc avoir les mêmes qualités ; elle doit être lumineuse, énergique, prompte. La Grammaire aura donc les mêmes qualités, puisque cet Art doit peindre les idées de la manière la plus exacte.

Ainsi nos phrases , peinture de nos idées , doivent offrir la plus grande clarté , n'avoir rien d'équivoque ; chaque portion doit en être bien dessinée , tranchante & distincte.

Ce n'est pas tout. L'idée d'un objet se peint dans notre esprit tout à la fois , & d'un clin d'œil : il seroit donc à désirer qu'elle pût être rendue avec la même rapidité : cela seroit d'autant plus nécessaire , que les Hommes réunis en société & liés les uns avec les autres , ont une multitude d'idées à se communiquer ; & qu'on a autant d'impatience à savoir promptement ce qu'on nous veut dire , qu'à s'énoncer soi-même.

L'on fera donc succéder les paroles avec rapidité ; mais comme cela n'est pas encore suffisant , on économisera sur le nombre des paroles ; on supprimera toutes celles qui ne sont pas absolument nécessaires pour la clarté du Discours , toutes celles qui pourront se suppléer par l'ensemble ; souvent même on mettra deux ou trois mots en un seul , pour aller plus vite.

De-là, naîtront des manières de parler siq.

gulières ; & dont il semblera qu'on ne peut pas rendre raison , qu'elles ne font que l'effet de l'usage ; tandis qu'elles feront autant d'ELLIPSES ou de Phrases abrégées ; & dont une partie n'a disparu , que parce qu'en allongeant la phrase , elle n'auroit rien ajouté à sa clarté. Ce qui donne lieu aux phrases & aux formules elliptiques qui reviennent continuellement dans le Discours.

On peut donc dire que la Grammaire contient les règles nécessaires pour peindre les idées DE LA MANIÈRE LA PLUS CLAIRE , LA PLUS ÉNERGIQUE ET LA PLUS RAPIDE.

CHAPITRE IV.

Utilités de son étude.

L'ÉTUDE de la Grammaire nous procure la satisfaction, si sensible pour un Etre pensant , de pouvoir nous rendre raison de la manière dont s'opère cette peinture merveilleuse des idées , à laquelle nous devons tant d'avantages , tant de plaisir ; soit par l'agrément

d'exprimer nos propres idées de la manière la plus énergique & la plus capable de plaire, soit par le spectacle brillant & les ressources infinies que nous trouvons dans les idées des autres, si variées, si instructives, si consolantes.

Ce n'est qu'en connoissant de quelle manière se peignent les idées, qu'on sera en état d'en perfectionner les procédés, d'en rendre l'exercice plus aisé, de profiter des observations des autres sur cet objet.

Cette étude est très-propre à donner une grande étendue à notre entendement, en le formant à analyser les Tableaux de la Parole, & à les comparer; en nous donnant l'habitude d'observer, en nous préparant aux recherches les plus profondes & aux raisonnemens les plus abstraits; en nous servant de base pour toutes les connoissances dans lesquelles il faut procéder par l'analyse & par la considération des principes sur lesquels elles s'élevent.

C'est sur-tout dans l'étude des Langues étrangères, que la Grammaire nous procure

de très-grands avantages. Ici tout étonne, tout embarrasse, tout arrête; on voit tout à la fois une multitude d'objets nouveaux; ils s'offrent à nous de la manière la plus triste, la plus fastidieuse, la plus pénible; il faut alors réunir toutes ses forces; suppléer par l'imagination, aux charmes que le discours ne peut offrir à nos yeux obscurcis; secourir la mémoire par le jugement; compenser le tems par la vivacité de l'observation, & par la vaste étendue de ses effets; réunir, en un mot, tous les secours de la Grammaire. C'est la seule marche digne d'un Etre raisonnable, qui doit toujours être en état de se rendre raison de tout.

CHAPITRE V.

Division de la Grammaire Universelle.

TELLE embrasse les Objets suivans.

1^o. Les ÉLÉMENTS qui entrent dans la peinture des idées, ou les diverses espèces de mots qui constituent le discours.

2°. Les diverses FORMES que ces mots devront revêtir, afin de pouvoir s'unir les uns aux autres.

3°. L'ARRANGEMENT qu'on doit donner à ces mots ou aux divers traits qui entrent dans un Tableau, afin qu'on en apperçoive à l'instant le but, l'objet principal, les accessoires, l'ordonnance entière.

Ce qui formera autant de LIVRES, qui offriront :

1°. Les PARTIES du Discours, ou les diverses espèces de mots.

2°. La DÉCLINAISON & la CONJUGAISON, ou les diverses formes dont se revêtent quelques-unes de ces parties.

3°. La SYNTAXE, ou les règles relatives à leur arrangement, à leur assemblage.





LIVRE PREMIER.

 PARTIE PREMIERE.
 DES PARTIES DU DISCOURS
 EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE PREMIER.

Que les Tableaux des idées par la Parole sont composés de diverses Parties.

L'IDÉE est une ; son genre d'unité est celui d'un Tableau composé d'une multitude de traits qui ne présentent qu'un Tout. Ces traits , liés entr'eux par les rapports les plus étroits , sont tous nécessaires les uns aux autres ; ainsi le Tableau n'est complet , son but n'est rempli , que lorsque tous les objets en rapport sont réunis , que l'ensemble ne laisse rien à désirer.

Il en est de même de nos idées : elles roulent sur des rapports ; rapports d'objets entr'eux ; rapports des objets avec les qualités qu'ils réunissent ; rapports avec nous , &c. On peut même dire que toutes nos connoissances ne sont composées que de rapports ; nous ne faisons en toutes choses que comparer les objets entr'eux ; nous apprenons par-là à les distinguer les uns des autres ; & nous élevant sans cesse de comparaisons en comparaisons , de rapports en rapports , rien ne se dérobe à nos recherches. De-là , cet esprit de curiosité , sans lequel nous ne saurions rien , & qui n'est qu'un esprit de comparaison ; mais funeste ou avantageux , suivant les objets auxquels nous l'appliquons.

Tout rapport suppose divers objets qui concourent à le former , en sorte que la peinture de ce rapport n'est complète que lorsque tous les traits qui le constituent , sont énoncés. Ainsi , puisque nos idées n'expriment que des rapports , elles seront composées de diverses parties successives , ame-

nées les unes par les autres, qui se suivront & s'uniront jusqu'à ce que le rapport soit complet, que le Tableau soit achevé, que l'idée soit peinte en son entier.

Il existera ainsi dans la parole deux sortes de mots très-distincts; les uns qui désigneront les objets dont on fait la comparaison; les autres qui feront voir qu'on les compare entr'eux; ceux-là qui forment les masses du Tableau, ceux-ci qui servent à les lier.

L'on sent parfaitement que ces Tableaux seront composés de plus ou de moins de parties, suivant le plus ou moins de complication des rapports qui entrent dans l'idée qu'ils sont destinés à représenter: ces diverses parties seront cependant en petit nombre, puisque les idées se réduisent à des rapports qui sont à peu près toujours de la même nature.



 CHAPITRE II.
Caractères distinctifs des Parties du Discours:

U
 N n'est pas plus difficile de distinguer les diverses Parties d'une idée, que de distinguer celles d'un Corps. On fait qu'une Partie d'un Corps n'est pas la même que telle autre, parce qu'on ne peut pas affirmer de l'une ce qu'on affirme de l'autre; parce qu'elles ont des fonctions & des places différentes; parce qu'elles produisent des effets divers; parce que sans elles ce corps n'existeroit pas, ou qu'il seroit défectueux. Il en est de même des diverses espèces de mots qui entrent dans la peinture des idées.

1°. Relatifs à des Parties différentes de l'idée, destinés à remplir chacun une fonction qui leur est propre, on ne pourra pas dire de l'un, ce qu'on dit de l'autre.

2°. Ils auront des fonctions différentes.

3°. Ils produiront des effets divers.

4°. Ils seront indispensables.

Dans cette phrase, CICERON FUT ÉLOQUENT, on voit trois mots, dont chacun appartient à une Partie différente du Discours, parce qu'ils réunissent, chacun de leur côté, les caractères distinctifs des Parties du Discours.

1°. On ne peut pas dire de l'un ce qu'on affirme de l'autre : l'un est un Nom ; les deux autres constituent des Parties toutes différentes.

2°. Ils remplissent des fonctions différentes ; car l'un désigne le sujet du Tableau ; l'autre, une qualité de ce sujet ; le troisième, les lie.

3°. Ils produisent des effets différens, puisque l'un réveille l'idée d'un tel homme ; l'autre, celle d'un homme peint sous tel caractère.

4°. Ils sont indispensables ; car si l'on en supprime un, il n'y aura plus de Tableau.

On n'aura plus qu'à donner un nom à chacune de ces Parties du Discours. Ce nom fera même toujours dérivé de ce qui les constitue essentiellement, des fonctions qu'ils remplissent.

Tout mot qui réunira ces quatre propriétés, & qui n'entrera dans aucune des Parties du Discours déjà reconnues & déterminées, formera une nouvelle Partie du Discours; ou en d'autres termes, il en faudra admettre autant de différentes, qu'il y aura d'espèces de mots qui seront distingués par ces quatre Caractères.

CHAPITRE III.

Enumération des Parties du Discours.

AFIN de reconnoître les diverses espèces de mots dont est composé le Discours, nous commencerons par ceux qui sont si nécessaires pour compléter le rapport renfermé dans une idée, que leur forme change nécessairement avec ce rapport. Nous verrons ensuite ceux qui ne faisant point partie de ce rapport principal & constitutif d'une idée, servent à le lier avec d'autres subordonnés à celui-là; ou à lier une idée avec une autre; & ajoutent ainsi de nouveaux

rappports à d'autres , fans appartenir exclusivement à aucun d'eux.

PREMIERE CLASSE.

Parties du Discours qui changent de formes , afin de concourir à présenter le même raport : & 1°. des trois premières.

Afin que le Tableau d'une idée soit complet , il faut nécessairement trois mots : il peut y en avoir beaucoup plus ; il ne sauroit y en avoir moins.

Ces trois mots serviront à désigner :

L'un , l'objet , ou le SUJET de l'idée.

L'autre , la QUALITÉ qu'on y remarque , & par laquelle ce sujet devient intéressant.

Le troisième , la LIAISON qu'on apperçoit entre ces deux mots.

Ces trois espèces de mots se trouvent dans le Tableau que nous avons présenté à la fin du Chapitre précédent , *Cicéron fut éloquent.*

1°. *Cicéron* , indique le sujet du Tableau.

2°. *Eloquent* , présente une qualité , une manière d'être d'un homme quelconque qui excelle dans l'art de la parole.

3^o. *Fut* , montre le rapport que nous appercevons entre Ciceron & cette qualité : il complete le Tableau , en liant les diverses Parties qui le composent.

De ces trois Parties , la premiere s'appelle un NOM , parce quelle sert à nommer , à désigner les objets , les divers Etres qui existent dans la Nature.

Celle qui est placée la troisième , s'appelle ADJECTIF : mot formé du Latin *adjectus* , qui signifie *ajouté* , parce que les mots de cette espèce s'ajoutent à la suite du Nom , pour énoncer la qualité qu'on apperçoit dans l'objet que ce Nom désigne ; ou pour mieux dire , parce qu'il ajoute au Nom de l'objet , la connoissance de ses qualités.

Celle qui est placée entre ces deux , & qui est ici le mot *Fut* , s'appelle VERBE , du mot Latin *VERB-um* , qui signifie *Parole par excellence* , mot sur lequel roule toute la force & l'énergie du Tableau , son harmonie entiere , sa vie en quelque sorte , puisque c'est lui seul qui en fait l'ame , qui en unit toutes les parties , qui fait qu'elles forment un Tout.

C'est à ces trois Parties , véritablement constitutives du Langage , que doivent être ramenés tous les discours & toutes les connoissances. Les Ouvrages les plus vastes & les plus compliqués , peuvent toujours être réduits à un Tableau aussi simple ; & ce n'est même qu'autant qu'on sera en état de les réduire à une peinture aussi serrée & aussi nette , qu'on pourra être assuré d'en avoir une connoissance exacte.

Quatrième Partie du Discours.

Il existe des noms qui conviennent à tous les objets de la même espèce : tels sont les mots *Homme, Femme, Roi, Reine, Assemblée, Ville, &c.* Ces mots conviennent à tous les Etres qui sont *Hommes, Femmes, Rois, &c.*

Toutes les fois donc qu'on voudra les appliquer à un seul objet, à un seul homme, à une seule femme, à un Roi, &c. & les prendre ainsi dans un sens individuel, il faudra nécessairement les accompagner d'un mot qui les tire de cette généralité, qui fasse connoître entre tous les objets que ce nom

désigne, celui-là précisément qu'on a en vue. Ces mots existent ; tels sont, LE, CE.

Par eux, les noms des objets changent de nature ; ils deviennent aussi déterminés qu'ils étoient auparavant vagues & indécis. De-là ces tableaux, composés de quatre parties distinctes :

L'Assemblée étoit brillante.

LE Roi est généreux.

CETTE Femme est belle.

qui sont aussi précis, que ces mêmes tableaux seroient indéterminés sans eux : ces mots, en effet, *Assemblée étoit brillante, Roi est généreux, Femme est belle*, ne présentent aucun objet déterminé, n'offrent aucun sens fixe.

Ces mots LE, CE, & tout mot semblable, sont donc une nouvelle Partie du Discours ; car ils n'ont rien de commun avec celles dont nous venons de parler.

On les appelle ARTICLES, du Latin *Articulus*, mot qui désigne ces *articulations*, ces *jointures*, au moyen desquelles on meut les divers membres du corps. Ces mots sont en effet

effet comme autant de jointures, au moyen desquelles les noms se lient aux autres de la maniere la plus déterminée.

Cinquième Partie du Discours.

Les Hommes sont souvent Acteurs dans la Parole ; il faut donc des mots qui les désignent dans ces occasions sans le secours de leur Nom : ce sont ces mots qu'on appelle PRONOMS, parce qu'ils tiennent lieu des Noms.

De ces Pronoms, l'un désigne la personne qui parle ; un autre, la personne à qui on parle ; la troisième, la personne de qui on parle, comme dans cette phrase : *JE sais que VOUS êtes sage & qu'IL est généreux.*

Sixième Partie du Discours.

Les qualités d'un objet peuvent être inhérentes dans cet objet, & s'y trouver par un effet de sa nature même ; c'est ainsi que le Soleil est *brillant* ; une Montagne, *élevée* ; un Cercle, *rond*.

Il en est d'autres qui sont passageres, parce

qu'elles sont l'effet de la volonté, & qu'elles s'anéantissent avec cette volonté. Ces dernières qualités étant d'une nature différente des Adjectifs, on en forme une classe séparée; & on les appelle PARTICIPES, parce que l'Etre qui les éprouve, est peint comme prenant part lui-même à cet Etat, comme y contribuant, ou comme en étant affecté. Tels sont *aimant & aimé.*

Ce sont des Participes, parce que l'un peint une qualité qui est l'effet de celui à qui on l'attribue, & que l'autre peint cette même qualité, comme affectant celui qui en est l'objet.

SECONDE CLASSE.

Parties du Discours dont les mots ne changent jamais de formes.

Jusqu'à présent le sujet du Tableau n'a été considéré que relativement à lui-même, & dans ses divers états. Cependant les Etres ne sont pas isolés: ils tiennent tous les uns aux autres; & telle est la manière dont l'Univers est formé, que chacun des Etres qui le

composent, a une infinité de rapports avec les autres ; & que nous ne saurions nous former de justes idées de ces Etres sans y joindre celle de leurs rapports. Quelle n'est pas, par exemple, la multitude de ceux qu'offre l'idée d'une jeune Personne ? Elle tient à celle d'un Pere, d'une Mere, de jeunesse, de grace, d'étourderie, d'éducation, &c. L'idée d'un Etre en général tient à celles du tems, de situation, de mouvement ou de repos, de forme, de matiere, &c. L'idée d'action se lie avec celle des objets sur lesquels on agit, avec lesquels on agit, en faveur desquels on agit, &c.

Ainsi le sujet du Tableau est sans cesse lié avec les sujets d'autres Tableaux : il faut donc des mots qui servent à lier ces divers Tableaux & tous ces rapports, d'une maniere qui n'en fasse qu'un seul tout. Ce sont ces mots qui constituent cette seconde Classe des Parties du Discours, dont le caractère distinctif est de ne jamais changer de forme, parce qu'étant destinés à lier plusieurs objets, ils ne peuvent appartenir à aucun en particulier.

Premiere Partie du Discours, de la seconde Classe.

La même action, le même état, la même qualité sont susceptibles d'une infinité de nuances : car deux Personnes ne posséderont pas la même qualité dans le même degré : elles ne s'acquitteront pas de la même action également ; les unes feront paroître plus d'adresse, d'autres plus de vivacité, ou plus d'intelligence, &c.

Les mots nécessaires pour exprimer ces diverses nuances existent ; tels sont, *bien, supérieurement, beaucoup, peu, mal, &c.*

On les appelle ADVERBES, parce qu'ils sont faits pour modifier les qualités exprimées par les Verbes qu'ils accompagnent.

SECONDE PARTIE. Les objets sont liés entr'eux par divers rapports : de-là, la nécessité d'avoir des mots qui lient ces objets avec leurs rapports : comme dans cette phrase, *César perdit la vie, DE la main même de ses amis* ; où, DE montre le rapport qu'il y eut entre la mort de César & la main de ses amis.

Ce sont ces mots qu'on appelle *PRÉPOSITIONS*.

TROISIÈME PARTIE. Une idée en amène souvent d'autres à sa suite pour l'appuyer, pour l'embellir, pour la développer : il faut donc encore de nouveaux mots qui servent à lier ces diverses idées; mais par la simple idée de liaison, sans y ajouter aucune idée particulière. On les appelle *CONJONCTIONS*; tels sont ces mots; &, *que*, *mais*, &c.

QUATRIÈME PARTIE. Notre ame, vivement émue par l'impression des objets extérieurs, ou par le sentiment de ses plaisirs; de ses besoins, de ses maux, les manifeste par des cris & des exclamations qui en portent l'empreinte. Tels sont ceux-ci, *AH!* *HÉLAS!* *OH!*

On les appelle *INTERJECTIONS*, du Latin *inter*, entre, & *jactus*, jetté, parce que ces mots sont jettés ou prononcés par intervalle suivant l'effet des sensations; & semés ça & là entre les diverses Parties du Discours qu'ils semblent interrompre & suspendre.

 CHAPITRE IV.

*TABLEAUX qui résultent des diverses Parties
du Discours.*

DE ces différentes Parties du Discours résultent différens Tableaux, relativement à leur composition, à la nature des qualités qu'ils exposent, & à l'ensemble des mots.

I. *Tableaux des idées, considérés relativement à leur composition.*

A cet égard, les Tableaux de nos idées sont simples, composés & complexes.

1°. Ils sont SIMPLES, lorsqu'ils ne renferment qu'un seul objet & qu'une simple qualité: *Le Soleil est brûlant; le tems est orageux.*

2°. Ils sont COMPOSÉS, lorsqu'ils offrent plusieurs objets ou plusieurs qualités: *Alexandre, César, Attila, Gengiskan furent les fleaux du Genre humain.*

3°. Ils sont COMPLEXES, lorsque quelques-uns de leurs membres sont exprimés par

plusieurs mots : *L'Univers est l'ouvrage d'un Etre tout-puissant qui réunit toutes les perfections.*

II. *Tableaux des idées relativement à la nature des qualités qu'ils exposent.*

Les qualités d'un Etre , sur-tout de celui qui fait le sujet principal du Tableau , peuvent désigner ou sa maniere d'exister , ou ses actions , ou ce qu'il éprouve de la part des autres êtres. De-là trois sortes de Tableaux : les ÉNONCIATIFS, les ACTIFS, les PASSIFS.

Les premiers énoncent la simple existence réunie à quelque qualité. *La terre est ronde : l'homme est raisonnable.*

Les seconds présentent les êtres comme agissans : *Colomb découvrit le nouveau Monde.*

Les troisièmes présentent les êtres comme étant l'objet d'une action, comme éprouvant son effet : *Le nouveau Monde fut découvert par Colomb.*

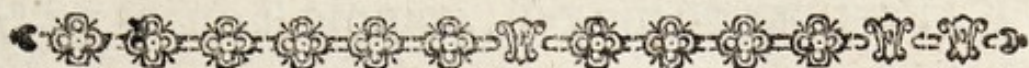
Les premiers de ces Tableaux sont formés par des Adjectifs ; les seconds par les Participes Actifs, & les troisièmes par les Participes passifs.

III. Tableaux des idées relativement à l'ensemble des mots.

Dans la vue de se rapprocher le plus qu'il se peut de la rapidité des idées, on ne se contente pas d'employer des mots très-courts ou d'une seule syllabe, comme *je*, *il*, *œil*, *nez*, &c. mais on réunit plusieurs mots en une syllabe; nous disons, par exemple, *c'est mon livre*, au lieu de dire, *ce livre est le livre de moi*.

On supprime 2°. tout mot qui n'est pas nécessaire pour l'intelligence du Tableau, & qui peut se suppléer par l'ensemble: ainsi l'on dit *les riches*, au lieu de dire *les gens riches*, &c.

De-là résultent des mots & des phrases qu'on appelle *elliptiques*, c'est-à-dire, qui contiennent des *ellipses* ou des omissions. *Mon* est un mot elliptique, tenant lieu des trois mots *le... de moi*. *Les riches*, &c. forment une phrase elliptique, puisqu'elle désigne *les gens riches*.



PARTIE II.
DES PARTIES DU DISCOURS
qui changent de Forme.

CHAPITRE PREMIER.

Du Nom.

Tous nos Discours roulent sur quelque objet, sur quelqu'un de ces objets que renferme l'Univers dans sa vaste enceinte. Le NOM, cette Partie du Discours qui désigne les êtres existans, ou qu'on suppose exister, marchera donc à la tête des Parties du Discours: car ce n'est point le caprice qui décide de leur rang & de leur prééminence; elles tiennent ces avantages de la Nature elle-même, quand elle en fixa le nombre.

§. 1. *Utilité des Noms.*

C'est par les noms que l'on désigne tous les êtres qui existent: on les fait connoître à

l'instant par ce moyen, comme si on les mettoit sous les yeux. Ainsi dans la retraite la plus isolée, dans la nuit la plus profonde, nous pouvons passer en revue l'universalité des êtres; nous représenter nos parens, nos amis, tout ce que nous avons de plus cher, tout ce qui nous a frappé, tout ce qui peut nous instruire ou nous récréer; & en prononçant leur nom, nous pouvons en raisonner avec nos pareils.

Nous tenons ainsi registre par les Noms de tout ce qui est, & de tout ce que nous connoissons; même de ce que nous n'avons jamais vu, mais qu'on nous a nommé, & qu'on nous a fait connoître par leurs rapports avec les objets qui nous sont déjà connus.

Ne soyons donc pas étonnés que l'homme, qui parle de tout, qui étudie tout, qui tient note de tout, ait donné des Noms à tout ce qui existe, à son corps & à ses diverses parties, à son ame, à ses facultés, à cette multitude prodigieuse d'êtres qui couvrent la terre, ou qui sont cachés dans son sein;

qui remplissent les eaux ou qui se promé-
nent dans les airs : qu'il donne des noms aux mon-
tagnes , aux fleuves , aux rochers , aux fo-
rêts , aux astres , à ses habitations , à ses
champs , aux fruits dont il se nourrit , à ces
instrumens de toute espèce avec lesquels il
exécute les plus grandes choses ; à tous les
êtres qui composent sa société ; & que le
souvenir de ces Personnages illustres , qui
méritèrent du genre humain par leurs bien-
faits ou par leurs lumières , se perpétue par
leur nom d'âge en âge.

L'homme fait plus ; il donne des Noms à
des objets qui ne sont pas existans : tantôt il
en donne à une multitude d'êtres , comme
s'ils n'étoient qu'un ; souvent même il donne
des Noms aux qualités des objets , afin d'en
pouvoir parler de la même manière qu'il
parle des objets.

Ainsi les êtres se multiplient en quelque
sorte pour lui , à l'infini ; puisqu'il élève à
ce rang ce qui n'est pas , & les simples ma-
nières d'être des objets existans : de-là , dif-
férentes espèces de Noms.

§. 2. *Des différentes espèces de Noms.*

Comme nous disons, *Soleil, Lune, Ciel; Terre*, mots par lesquels nous désignons des objets existans; nous disons également *Homme, Plante, Fleuve*, mots qui ne sont le nom d'aucun être en particulier, mais qui nous présentent tous ceux qui sont de la même nature. Nous disons de même *blancheur, hauteur, rondeur, bonté, amitié*, désignant par-là, non des êtres, mais les qualités du corps ou de l'ame, considérées comme objet de nos idées, comme l'être ou la chose dont nous nous occupons. Nous considérons également les *actions* comme des objets de nos idées: de-là ces mots *action, offre, marche*: invention admirable qui donne une facilité extrême pour rendre le discours plus rapide, plus énergique, plus utile.

Dans cette phrase, *la France est un Royaume d'une vaste étendue*, nous voyons les trois premières sortes de noms.

FRANCE, est le nom d'un objet individuel, d'un Pays.

ROYAUME est le nom de tous les Pays qui sont gouvernés , comme la France , par un seul Chef.

ETENDUE, est le nom d'une qualité considérée comme si elle avoit une existence à part, séparée de celle des êtres dans lesquelles elle se trouve.

De ces trois espèces de Noms, le premier s'appelle Nom PROPRE ou INDIVIDUEL, parce qu'il appartient en propre à celui qui le porte.

Le second, APPELLATIF, parce qu'il sert à donner une *appellation* commune à tous les êtres de la même espèce.

Le troisième, ABSTRAIT, parce qu'on le donne à un des états sous lesquels un objet quelconque peut être envisagé, comme si cet état étoit un être réel, en mettant à l'écart l'objet lui-même & ses autres qualités, dont on fait *abstraction*, ou qu'on met de côté, pour ne s'occuper que de cette seule qualité (1).

(1) On peut appeler ceux de la quatrième espèce, *Actifs*, parce qu'ils se rapportent aux actions; ou *Verbaux*, parce qu'ils désignent les actions comme les Verbes.

Le premier de ces Noms peint un individu, dans ce qui le constitue & qui ne se trouve qu'en lui.

Le second de ces Noms le peint, au contraire, sous les qualités qui lui sont communes avec tous les êtres de son espèce.

Le troisième le peint, comme s'il n'étoit composé que d'un seul trait, d'une seule qualité.

Le quatrième peint son état actif.

§. 3. *Etymologie du mot NOM.*

Ce mot est commun à un grand nombre de Langues : au Latin, qui le prononce *NOM-en*; au Grec, qui en fit le mot *o-NOM-a*; aux Langues du Nord & au Persan, qui le prononcent *Nam* & *Name*; aux Indiens qui en font *Naom*. Il vient de la racine primitive *NO*, qui signifie *connoissance, science*, & qui a donné des mots à toutes les Langues.

§. 4. *Noms considérés comme le SUJET des Tableaux des idées.*

Les Noms sont constamment le seul point de réunion de tous les traits qui composent

les Tableaux de la parole, l'objet pour lequel ceux-ci sont amenés, celui qui devient la base de tous les autres, & dont ceux-ci tirent leur beauté & leur énergie.

Le nom est donc au discours, ce que l'objet principal est à un Tableau, ce que le Héros est à une pièce de Théâtre, ce qu'un être est à ses effets. Tout se rapporte à lui : l'habileté de celui qui parle, est de ne laisser voir que lui, & de fondre le reste du Tableau avec un si grand art, qu'on apperçoive sans peine que tout se rapporte à cet objet.

Dans ces Vers :

Petit poisson deviendra grand
 Pourvû que Dieu lui donne vie :
 Mais le lâcher en attendant ,
 Je tiens pour moi que c'est folie.

Le nom PETIT-POISSON est le sujet du Tableau qui en résulte.

La connoissance du sujet nous fait saisir à l'instant tout ce qu'on nous en dit : & la vue du développement du Tableau suffiroit pour nous en faire deviner le sujet.

C'est cet art qui donne une si grande facilité pour entendre les Ouvrages écrits en Langues étrangères : car la seule connois-

fance du sujet nous offre déjà l'idée de tout ce qu'on en va dire ; ce qui rend aisée l'intelligence du Tableau , sur-tout si l'Auteur a rendu son sujet avec l'exactitude & la netteté dont il étoit susceptible.

Ce sont les Auteurs de ce genre qui rendent une Langue célèbre , comme les grands Peintres illustrent les Ecoles dont ils sont sortis ; c'est par de pareils Ecrivains , que la Langue Grecque est devenue celle de tous les gens de goût ; & que l'étude de quelques Langues modernes , devient indispensable pour ceux qui veulent connoître tout ce qu'on a écrit de plus parfait.

§. 5. *Noms distingués en sujet & en objets dans le même Tableau.*

De même que dans un Tableau le principal personnage est accompagné d'un grand nombre d'autres avec lesquels il est en rapport , de même dans le Discours , l'Etre qui en fait le sujet se trouve presque toujours en rapport avec d'autres Etres : il se trouvera donc dans le Discours , outre le

Nom

Nom qui désigne le sujet , d'autres Noms avec lesquels il est en rapport , & qui constituent sa dignité, son énergie. Ce sont ceux-ci qu'on appelle *Objets* ; car ils sont les objets auxquels se rapporte tout ce qu'on dit du sujet : mais les uns & les autres sont placés & groupés de manière qu'on reconnoît à l'instant le rôle que joue chacun d'eux, enforte que le Tableau qui en résulte offre la plus grande unité, malgré la *mul* titude d'objets dont il est composé.

ARTICLE II.

1°. *Des Genres.*

Les Genres sont les terminaisons différentes que prend un même mot, suivant qu'il se rapporte à l'Homme ou à la Femme. Celui qui se rapporte à l'Homme s'appelle *MASCULIN*, & on appelle *FÉMININ* celui qui se rapporte aux personnes du sexe féminin. Ainsi le mot *le* est Masculin, & le mot *la* est du Genre Féminin. Quelques Langues ont même un troisième Genre, qu'on

appelle *NEUTRE*, pour désigner les objets qui ne sont ni Masculins, ni Féminins, comme un *Palais*, un *Temple*, &c.

Cette diversité de terminaisons répand dans les Tableaux de la parole infiniment plus de vérité, de graces & d'harmonie : elle en bannit l'uniformité & la monotonie ; car ces terminaisons étant les unes fortes, les autres douces, il en résulte dans le langage un mélange de sons doux & de sons pleins de force qui lui donne beaucoup plus d'agrément.

2°. *Des Nombres.*

Les Noms reçoivent encore une autre sorte de terminaison, suivant qu'ils désignent un seul objet du même genre, & suivant qu'ils en désignent plusieurs. Ainsi on dit *Maison* lorsqu'il ne s'agit que d'une seule, & *Maisons* lorsqu'il s'agit de plusieurs. C'est cette propriété des Noms qu'on appelle *NOMBRES*. On distingue deux sortes de Nombres dans la plupart des Langues.

Le *SINGULIER*, qui ne désigne qu'un seul

Etre : & le PLURIEL , qui désigne plusieurs individus de la même espèce.

Quelques Langues offrent un troisième nombre , appelé DUEL , qui désigne deux Etres , & qui est placé entre le singulier & le pluriel.

Une simple lettre fait souvent l'unique différence qui regne entre les Nombres ; & à cet égard ainsi qu'à bien d'autres , on ne peut trop admirer l'art avec lequel se forment les Langues , & avec lequel elles parviennent à cette brièveté & à cette concision qu'exige la parole : une lettre ou un son de plus ou de moins , & le Tableau change totalement ; il n'offre qu'un individu , ou il les présente tous : c'est un miroir magique qui change en un clin d'œil pour faire voir tout ce qu'on désire , & qui se prête à toute l'impatience , à toute la vivacité de la pensée & de l'imagination.

3°. *Noms , source des Mots.*

Une prérogative des Noms qui les distingue de toutes les autres Parties du Discours ,

c'est qu'ils sont la source ou la racine de tous les mots dont elles sont composées ; & si l'on considère les mots dont toutes les Langues sont formées, comme des Familles ou comme des Arbres Généalogiques, elles auront constamment un Nom à leur tête, en sorte qu'on ne peut indiquer aucun mot de quelque espèce que ce soit, adjectif, verbe, adverbe, &c. qui ne descende d'un Nom & qui n'en tire toute son énergie.

Tout le prouve, & la nature du langage & le fait.

La nature du langage, qui étant une peinture, n'a pu peindre que les objets existans ; c'est-à-dire que des Noms ; en sorte qu'il a fallu nécessairement que tous les autres mots vinssent des Noms.

Le fait ; car il n'est aucun mot, de quelque espèce que ce soit, & dans quelque Langue que ce soit, qui ne descende d'un nom. On en voit des exemples sans nombre dans notre propre Langue, quoiqu'elle soit dépourvue d'une multitude de Noms primitifs qu'elle a laissé perdre.

Ainsi, de *marche*, nous avons fait *marcheur*, *marcher*.

De *port*, signifiant démarche & action de porter, nous avons fait *porteur*, *portant*, *portatif*, *porter*, *comporter*, *déportemens*, &c.

De *vin*, nous avons fait *vigne*, *vignoble*, *vigneron*, *vendangeur*, *vendanges*, *vendanger*, *vinée*, *provigner*.

Lorsque nous avons des familles de mots qui n'ont point de *nom* à leur tête, telles que *grand*, *couper*, *marchandise*, ou *commerce*, &c. ce n'est pas qu'elles ne soient en effet provenues d'un nom; mais c'est que ce nom n'est pas passé avec ses dérivés dans les Langues postérieures à celles où il se trouve. Ainsi *marchandise* & *commerce* viennent du Celte *marc*, qui fit le Latin *merx*, & qui désigne tout objet de trafic; de-là non-seulement *Marchand* & *commerce*, mais aussi *Marché*, *Marchander*, *Mercier*, *merceries*, *marque*, *commercer*.

Couper & *coupe* viennent du primitif *Cop*, une hache, tout instrument taillant propre à couper.

Grand, en Latin *grandis*, est un adjectif formé du primitif *Ram*, qui signifie hauteur, élévation, & qui se fit précéder de *g*, à la maniere des mots qui commencent par *r* & par *l*. C'est de la même racine que vint *Ramus*, une branche, un rameau, & par synecdoque une *rame* à ramer, parce qu'elle consiste dans une branche d'arbre : *gram* se prononça insensiblement *grand*, & en y ajoutant la terminaison adjectivie des Latins, on eut *grandis* : de-là encore *grandeur*, *grandir*, *grandement*, *aggrandissement* ; en sorte que de dérivés en dérivés, *ram* a formé des mots de quinze lettres.

Il n'est ainsi aucun mot quelconque qui ne tienne à un nom primitif, peignant toujours un objet physique.

Les Noms deviennent par ce moyen la base & la clef des Langues : ils sont comme autant de cases entre lesquelles on doit distribuer tous les mots. En effet, la parole peignant nos idées, & celle-ci les objets peints par les Noms, ces noms feront les seuls mots existans nécessairement & puisés

dans la Nature ; tous les autres n'en feront que des dérivés, tout comme les idées qu'ils peignent sont subordonnées aux objets.

Les mots dérivés reveilleront ainsi l'idée du Nom dont ils dérivent, avec la même promptitude, la même justesse & la même netteté que l'idée d'une qualité réveille l'idée de l'objet auquel elle appartient. C'est cette harmonie simple & noble qui constitue la beauté du langage, & qui seule peut en faciliter l'étude.

4°. *Des Mots dérivés & composés.*

Les Noms primitifs ne servant qu'à désigner les objets, & ne pouvant suffire pour exprimer toutes nos idées, on y supplée par le moyen des Mots dérivés & composés.

Au moyen de la dérivation, un Nom change légèrement de forme & devient propre à peindre toutes les idées relatives à un même objet : ainsi du mot Latin *sal*, dont nous avons fait le mot *sel*, dérivent tous ceux-ci, *salé, saler, saliere, salure, &c.*

Un mot composé, est un mot formé par

la réunion de deux autres, dans la vue de présenter une idée qu'aucun d'eux ne pouvoit peindre séparément. Ainsi *transporter* est composé de deux mots, dont l'un signifie *porter*, & l'autre *au-delà*. *Mi-di* est composé de deux mots, dont l'un signifie *jour*, & l'autre *milieu*, ou *moitié*. *Dessaler* est un composé de *sal* & d'une préposition.

5°. *Des Mots figurés.*

Enfin, sans multiplier le nombre des mots, on les double & on les triple, en leur donnant successivement plusieurs sens figurés, outre le sens physique qu'ils offrent primitivement. Ces mots figurés se forment d'un grand nombre de manières qu'on peut réduire à ces quatre.

1°. *L'Extension*, figure qu'on appelle d'un mot Grec *CATACHRESE*. Ici les mots se détournent de leur première signification pour en prendre une autre qui a quelque rapport avec celle-là. C'est par *catachrese* qu'on dit une *RAME* de papier, du mot *ramus* qui signifie *branche*, une *feuille* de papier, une *main* de papier.

2°. Le *changement de Nom*, ou *METONYMIE*. Cette figure a lieu dans diverses occasions, lorsqu'on substitue le nom de la cause à celui de l'effet, ou le nom de l'effet au nom de la cause. *Vivre de son travail*, pour dire *vivre de ce que l'on gagne par son travail*. *Une côte sans ombre*, pour dire *sans arbres*.

Le nom du contenant pour celui de la chose contenue. Un *nid* au lieu des oiseaux qui sont au nid.

Le nom du lieu où une chose se fait, substitué au nom de cette chose même. Une *Perse*, au lieu d'une *Toile* fabriquée en Perse. Un *Damas*, pour un *fabre fait à Damas*.

Le signe pour la chose signifiée, La *Robe* pour la *Magistrature*.

3°. La *Compréhension* ou *SYNECDOQUE* : par cette figure, on fait concevoir à l'esprit plus ou moins que le mot dont on se sert ne signifie dans le sens propre. Ainsi on dit cent mille *ames*, cent *feux*, pour cent mille personnes, cent familles.

La *synecdoque* a lieu sur-tout lorsqu'on

prend la partie pour le tout. J'ai déjà vu vingt *hivers*, pour dire vingt *ans*.

Et lorsqu'on emploie le nom de la *matière* pour marquer la *chose* qui en est faite. Un *castor*, c'est-à-dire un *chapeau* fait de poil de *castor*. Les Grecs disoient *lin* au lieu de *ficelle*, parce qu'elle en étoit faite ; des hommes armés de *frêne*, pour dire armés de *lances*, dont le bois étoit de frêne. Les Hébreux, pour dire des *lances* resplendissantes, disoient dans le même sens des *sapins* resplendissans.

4°. La Comparaison ou METAPHORE. Cette Figure consiste à transporter la signification propre d'un mot, à une signification qui ne lui convient que par comparaison.

La Grammaire est la *clef* des Sciences ; s'*enivrer* de plaisirs ; mettre un *frein* à ses passions.



CHAPITRE II.

DES ARTICLES.

LES Noms propres, nous l'avons vu, présentent toujours un sens déterminé, au lieu que les Noms appellatifs convenant à plusieurs objets de la même nature, n'en désignent aucun en particulier. Toutes les fois donc que nous aurons occasion de désigner quelqu'un de ceux-ci, nous ferons obligés d'accompagner leurs noms de quelques mots qui les tirent de ce sens indéterminé qu'ils offrent, & qui en fassent le nom de l'Objet même que nous voulons peindre, en sorte qu'on le reconnoisse à l'instant, aussi sûrement que si nous le montrions de la main. Tel est l'usage des Articles. Ces mots déterminent comme par le geste, entre plusieurs objets auxquels convient le même nom, celui que nous avons en vue.

Comme les Adjectifs, ils accompagnent les Noms & ils changent de forme avec eux;

mais ils diffèrent essentiellement des Adjectifs, en ce que ceux-ci font connoître les qualités des objets dont on parle ; au lieu que l'Article ne fait que montrer l'objet même : il n'y ajoute qu'une idée de présence plus ou moins éloignée.

Il existe en François trois sortes d'Articles, CE, LE & UN : ils diffèrent tous les trois par la maniere dont ils déterminent le nom qu'ils accompagnent.

En effet, un mot appellatif peut être appliqué à un seul des objets auxquels il convient, par l'une ou l'autre de ces trois manieres.

Ou en montrant cet objet, parce qu'il est déjà sous les yeux.

Ou en le déterminant d'une maniere qui empêche de le confondre avec aucun autre objet désigné par le même nom.

Ou en l'énonçant purement & simplement comme un objet existant.

Ainsi, en disant *CE PALAIS est très-beau* ; on montre un Palais sur lequel on n'a qu'à jeter les yeux.

En disant, *LE PALAIS que nous avons vu est de la plus grande beauté*, on restreint l'idée de Palais à celui qu'on a déjà vu :

& en disant, *LE PALAIS des anciens Rois de France sert de siège au Parlement*, on restreint l'idée de Palais à celui des anciens Rois de France.

En disant enfin, *on parle d'UN PALAIS qui a été embelli*, on ne le désigne que par la simple existence individuelle sans le déterminer par aucune propriété qui le fasse connoître d'une manière précise.

Le premier de ces Palais est sous les yeux, on le *montre*.

Ceux de la seconde espèce ne sont pas sous les yeux ; mais on les détermine d'une manière qui empêche de les confondre avec aucun autre.

Le dernier n'est ni sous les yeux, ni déterminé d'aucune manière particulière : il est simplement énoncé.

Ce, est donc un article démonstratif.

Le, un article indicatif.

Un, un article énonciatif.

Les voici réunis dans la même phrase avec le même nom.

« CE jour, où vous parûtes au milieu des
» applaudissemens du Public, fut LE jour
» le plus brillant de votre vie: il fera pour
» vous UN jour à jamais mémorable ».

UN, énonce ici l'idée de jour: CE, place cet individu sous les yeux: LE, nous le fait distinguer de tout autre.

L'idée présentée par UN, est la plus simple des trois: celles qu'offrent LE & CE, sont plus composées.

Caractères des Articles.

Les Articles sont des mots extrêmement courts, de simples monosyllabes: ils ne consistent qu'en un seul son, en un seul éclat de voix; & il falloit qu'ils fussent ainsi; plus longs, ils n'auroient pas été plus utiles, ils auroient fatigué l'attention, ils se feroient trop éloignés du geste.

1°. Ils ne marchent jamais sans un Nom, n'ayant aucune signification sans eux.

2°. Ils prennent le caractère, & suivent la

marche du nom qu'ils accompagnent, étant masculins & féminins comme lui; au singulier ou au pluriel avec lui; ainsi on dit *UN Homme, UNE Femme, LA Religion, LES Royaumes, CETTE vertu.*

De cette manière, les Articles annoncent en quelque sorte les Noms; ils préparent à ce qu'on va dire, & ne permettent pas de se tromper sur l'application de ce qui les suivra.

Observations particulières.

L'un d'eux, l'article *LE*, se réunit sans peine avec d'autres mots, au point de n'être plus reconnoissable: ainsi *DU* est la réunion de ces deux mots, *de LE*: & *MON*, celle de ces deux mots *LE mien*. 2°. Il perd aussi sa voyelle lorsqu'il précède un mot qui commence par une voyelle; ainsi on dit *l'Oiseau, l'Eglise, &c.* & non *le Oiseau, la Eglise.*

Observons encore qu'on ne le met pas à la tête des Noms propres, ceux-ci n'en ayant pas besoin, puisqu'ils sont suffisamment déterminés par eux-mêmes.

De ces trois Articles, celui que nous ap-

pellons INDICATIF peut se suppléer le plus facilement, parce que l'application du mot qu'il accompagne, est toujours déterminée ou indiquée par la phrase même dans laquelle il se trouve; il se supplée sur-tout par la terminaison, dans les Langues à terminaisons, comme la Langue Latine. C'est ce qui avoit fait croire mal-à-propos que les Latins n'avoient aucun article, & qui avoit fait conclure plus mal-à-propos encore que l'ARTICLE n'étoit pas une Partie du Discours.

Utilités des Articles.

C'est par les Articles que les Tableaux de la Parole parviennent à réunir la clarté, la concision & la beauté de l'expression, avec la force & la vivacité du sentiment; puisque ce sont eux qui donnent aux Noms ce sens déterminé & individuel qui en met l'objet sous les yeux, de manière à ne pouvoir le méconnoître.

1^o. Ils répandent dans le Discours la plus grande clarté, parce qu'ils annoncent les Noms sous les caractères les plus propres à
les

les reconnoître comme masculins ou féminins, comme singuliers ou pluriels, comme présens ou absens, &c.

2°. Ces Noms eux-mêmes en deviennent plus variés, plus agréables; ils en acquierent plus d'élégance. 3°. Ils occasionnent des Tableaux aussi vifs que variés: ainsi du seul nom de Cigale, on forme ceux-ci:

LA CIGALE, celle qu'on connoît.

CETTE CIGALE, celle qu'on a sous les yeux.

UNE CIGALE, celle qu'on n'a pas sous les yeux, & qui n'a rien de déterminé, certaine Cigale.

Tandis que sans articles, ces Tableaux feroient réduits à un seul, au seul mot CIGALE. La Fontaine n'auroit pu dire:

La Cigale ayant chanté
Tout l'été.

Au moyen des Articles, on peut faire au moins douze Tableaux de ces deux mots, *Fils & Roi.*

Fils de Roi.

Fils du Roi.

Fils d'un Roi.

Le Fils du Roi.

Le Fils d'un Roi.

Le Fils de ce Roi.

Ce Fils de Roi.	Un Fils de Roi.
Ce Fils du Roi.	Un Fils du Roi.
Ce Fils d'un Roi.	Un Fils de ce Roi.

Ainsi les Articles, détachant les objets de la grande masse universelle, & les mettant sous les yeux de la maniere la plus sensible, deviennent d'une ressource inexprimable pour former des Tableaux, au moyen desquels ces objets excitent sur nous les sentimens les plus touchans & les plus vifs par leur présence nette, précise, circonstanciée. Aussi en fait-on un usage continuel, surtout dans la Poésie.

Articles pluriels.

N'omettons pas que *le* & *la* font au pluriel LES; *ce* & *cette*, CES. Les Hommes, ces Femmes. Quant au pluriel d'*un*, c'est le mot elliptique DES : en effet, comme on dit au singulier, *un savant a écrit que*, &c. on devrait dire au pluriel *quelques-uns d'entre les savans*, ou *quelques-uns des savans ont écrit que*. Mais comme *quelques-uns* peut se supprimer, on dit simplement *des savans*

ont, &c. enforte que *des* sert de pluriel à l'article *un*.

Articles réunis à d'autres Parties du Discours.

Nous avons vu que pour rendre le Discours plus vif & plus concis, on réunissoit souvent deux ou plusieurs Parties du Discours en un seul mot, d'où se formoient des mots elliptiques qu'on ne peut rapporter à aucune Partie du Discours. Ceci a lieu surtout à l'égard des Articles.

Ainsi, *MON* est au lieu de ces mots, *le mien*. *TON*, tient lieu de ceux-ci, *le tien*.

QUI, de ces deux mots, & *ce*, ou *cette personne*.

TOUT, remplace ces mots, *l'ensemble des êtres*.

Il n'est donc pas étonnant qu'on s'en serve à la tête des noms, comme des articles, quoiqu'ils n'en soient pas, puisque l'article y est caché.

Ajoutons que souvent les Articles s'unifient à des Noms, au point d'en faire une partie essentielle.

Ainsi nous disons *un almanach, un alem-
bic*, au lieu qu'on devroit dire *un manac,
un embic*; mais, comme ces mots sont Ara-
bes, & qu'on les a entendus prononcer avec
la syllabe *al*, qui est chez les Arabes l'ar-
ticle *le*, on a cru que cette syllabe *al*, fai-
soit partie de ces mots. Ainsi, en disant *un
almanach*, nous mettons deux articles de
suite : comme un étranger qui diroit *un le
livre, une la pomme*.

C H A P I T R E III.

D E S A D J E C T I F S.

§. 1. *Nécessité d'avoir des mots qui désignent
les qualités des objets.*

C E qui existe, existe toujours d'une cer-
taine maniere, sous telle ou telle forme,
avec telle ou telle qualité; & c'est par ces
qualités que les objets nous affectent, qu'ils
nous intéressent. Ainsi les vives couleurs de
la lumiere, la splendeur du Soleil, la ma-

gnificence d'un beau couchant, charment la vue, &c. tandis que les qualités d'un pere, d'un ami, d'un parent, d'un protecteur, &c. ont des droits inaltérables sur notre cœur. Otez à un objet ces qualités, il ne fera plus rien pour nous. L'Homme lui-même ne peut devenir parfait & aimable, qu'en augmentant sans cesse ses bonnes qualités.

Il a donc fallu des mots qui exprimassent non-seulement les qualités, ce qui est la destination des noms abstraits; mais des mots qui fissent connoître ces qualités, comme se trouvant dans les objets dont on parle; & ce sont ces mots qu'on appelle *Adjectifs*.

Ainsi, *éclat* est un nom abstrait, parce qu'il peint une qualité considérée en elle-même; mais *éclatant* est un adjectif, parce qu'il peint cette qualité comme se trouvant dans un objet.

C'est par cette raison, que les Adjectifs sont constamment à côté du Nom qui peint l'objet dans lequel se trouvent les qualités exprimées par ces mots: ainsi le langage se rapproche de la Nature le plus qu'il est pos-

fible : car le nom est accompagné de mots qualificatifs, comme l'objet est accompagné de ses qualités.

Ces mots s'appellent ADJECTIFS, c'est-à-dire, *ajoutés*, parce qu'ils s'ajoutent aux Noms; & qu'ils ajoutent à l'idée des Noms, celles des qualités que possèdent les objets désignés par ces Noms.

Dans cette phrase, *ce Temple est vaste, superbe & magnifique*, les mots *vaste, superbe, magnifique*, sont des Adjectifs, puisqu'ils expriment les qualités qu'on apperçoit dans l'objet dont il s'agit.

Grand, agréable, sage, joli, honnête, vertueux, &c. sont des Adjectifs.

Rien de si aisé à distinguer que le Nom & l'Adjectif : l'un désigne toujours un objet, l'autre ne désigne jamais que des qualités : l'un marche seul, l'autre a toujours besoin d'un soutien, d'un Nom auquel il se rapporte.

On voit encore entr'eux cette différence, que le Nom ne convient qu'aux objets de la même espèce, au lieu que l'adjectif peut

s'associer avec une multitude de noms ou d'objets différens : ainsi on dit ,

Un homme *élevé*, un lieu *élevé*, un nuage *élevé*, une voix *élevée*, &c.

On pourroit regarder les Adjectifs comme des ellipses, car ils peignent moins la qualité elle-même, que l'état d'un objet accompagné de telle ou telle qualité. Ainsi un homme *élevé*, un lieu *élevé*, signifient un *homme*, un *lieu qui a la qualité que nous appellons élévation*. On gagne donc par-là de la briéveté, ce qui est un grand point ; & des tournures très-variées & sans monotonie, ce qui en est un autre fort important.

De-là, résultent les Tableaux que nous avons appellés *énonciatifs*.

Cette Tour est prodigieuse.

Ce Dôme est magnifique.

Le Tems est dérangé.

Telle est encore la différence qui regne entre les articles & les adjectifs, que ceux-ci peuvent être exprimés comme nous venons de le voir par des formules différentes, quoique plus longues, tandis que rien ne peut tenir lieu de l'article.

Les Adjectifs naquirent donc des Noms ; ils furent dans l'origine ces Noms même , mis à la suite d'autres Noms pour les qualifier. Lorsque le Langage étoit au berceau , un *Homme-Mont* signifioit un homme de grande stature , un homme grand comme un Mont ; un *homme-ours* étoit un homme grossier. Le nom du Soleil , ou *Bel* , fut emprunté pour désigner la beauté , & lui est resté , tandis qu'il a été perdu pour le Soleil. Ainsi on réunissoit la simplicité d'une Langue naissante peu chargée de mots ; la richesse du Langage Poétique rempli de figures & de comparaisons ; l'exactitude du Langage Philosophique , qui doit toujours s'efforcer à la nature des choses , & qui ne doit pas procéder par comparaison.

On s'apperçut bientôt cependant , qu'il étoit incommode de faire marcher deux Noms à la suite l'un de l'autre , & qu'il étoit fâcheux que le même mot désignât tantôt un objet , tantôt une qualité. Pour remédier à ces inconvéniens , on eut recours à un moyen de la plus grande simplicité ; ce fut

d'ajouter à la fin des Noms une lettre , une syllabe qui fît connoître que ces Noms ne désignoient qu'une qualité : ainsi , de *glace* , on fit *glacé* : de mont , *montueux* : de Roi , *royal* : de fils , *filial*.

Il n'existe donc aucun Adjectif qui ne se lie immédiatement à un Nom , qui n'en dérive , qui n'en tire toute son énergie : ce qui facilite & simplifie singulièrement l'étude des Langues , puisqu'avec la connoissance des Noms , on a celle de tous les Adjectifs qui en furent formés.

§. 2. *Noms provenus des Adjectifs.*

Telle est la souplesse du Langage , qu'après avoir formé des Adjectifs par les Noms , il forme encore des Noms avec les Adjectifs : 1°. en supprimant simplement le Nom ; ainsi on dit les *Grands* , les *Riches* , les *Savans* , les *biens* , comme si c'étoit des Noms , tandis que ce sont réellement des Adjectifs ; mais dont on a supprimé les Noms ; en disant les *Grands* , au lieu de dire les *hommes grands* ; &c. les *Riches* , au lieu de dire les

hommes riches, &c. parce que cette ellipse rend le discours plus ferré & plus vif sans rien ôter à sa clarté. Tous nos Noms qui se terminent en *ée*, se font formés également par des ellipses : ainsi une *Armée* est pour *Troupe armée* : une *pensée* est pour *chose pensée*, en Latin *pensata*.

2°. On forme, par le même moyen, des Noms qui désignent les qualités en elles-mêmes, comme si elles étoient des objets existans dans la Nature, & indépendans des Etres dans lesquels elles se trouvent. Tels sont *blancheur*, ou cette propriété qu'a un objet d'être blanc : *rondeur*, ou cette propriété qu'a un objet d'être rond : *étendue*, *grosseur*, *largeur*, &c. D'où résulte la facilité d'énoncer les qualités des objets, d'en discourir, d'en examiner les rapports, comme on le fait relativement aux objets.

§. 3. *Les Adjectifs revêtent les mêmes formes que les Noms.*

Puisque les Adjectifs furent destinés à accompagner & à déterminer les Noms, à

faire un seul tableau avec eux, ils durent nécessairement revêtir les mêmes formes. Lorsque le Nom fut au singulier ou au pluriel, au masculin ou au féminin, l'Adjectif dut être au singulier ou au pluriel, masculin ou féminin. Ainsi on dit un lieu *éminent* & une personne *éminente*. Des lieux *éminens* & des personnes *éminentes*. Par ce moyen, on voit le rapport de l'Adjectif avec son Nom; & il regne dans le Discours autant de clarté que d'harmonie: il est pour le Langage ce que les accords sont à la Musique.

De-là, naissent les diverses terminaisons des Adjectifs, comme on le voit dans l'exemple précédent, où *éminent* se termine en *te* pour le féminin singulier, en *tes* pour le féminin pluriel, & en *s* pour le masculin pluriel.

§. 4. *Dégrés de Comparaison.*

On s'apperçut bientôt que la même qualité n'avoit pas le même degré de perfection dans tous les objets: que tous les fruits

n'étoient pas également bons & agréables ; que les jours chauds ou froids , ne le font pas dans la même proportion ; que tous les hommes ne font pas spirituels , aimables , généreux , &c. dans le même point. Il fallut donc un moyen d'exprimer les diverses nuances d'une même qualité , de peindre sa supériorité dans un objet sur les autres.

Le geste fut le premier expédient auquel on eut recours. Les Sauvages , pour dire *peu* , prennent une touffe de leurs cheveux : pour exprimer *infiniment* , *tout* , ils prennent leur chevelure entière. Les enfans , pour marquer les mêmes idées , se servent de leurs mains : ils les rapprochent pour *peu* , & les éloignent le plus qu'ils peuvent pour *beaucoup*.

En effet , on n'a pu que comparer aux diverses hauteurs , aux diverses distances , les divers degrés d'une qualité : les hauteurs intellectuelles n'ont pû se peindre que par les hauteurs physiques. De-là , ce qu'on appelle **DÉGRÉ** de *Comparaison* relativement aux adjectifs , & qui font au nombre de trois au

moins dans toutes les Langues, & de quatre en François.

1°. Le POSITIF. Il exprime la qualité en elle-même, purement & simplement, *grand, sage, doux, &c.*

2°. Le COMPARATIF. Il énonce que de deux objets, l'un possède une qualité dans un plus grand degré que l'autre. *Plus grand, plus sage, plus doux, &c.* sont des Comparatifs.

3°. Le SUPERLATIF RELATIF ; il élève un objet au-dessus de tous, relativement aux qualités qui leur sont communes. *Le plus grand, le plus sage, le plus doux, &c.*

4°. Le SUPERLATIF ABSOLU ; il élève au plus haut degré où une qualité puisse atteindre, & il ne fait aucune comparaison entre deux objets, n'examinant l'objet dont il s'agit qu'en lui-même. *Très-grand, très-sage, très-doux, &c.* sont des superlatifs absolus.

Il est des Langues dans lesquelles au lieu d'énoncer les degrés de Comparaison par des mots séparés, on les désigne par une simple

différence dans la terminaison. De *sapiens* sage, les Latins font *sapientior* plus sage, *sapientissimus* très-sage. C'est d'eux que nous viennent,

Meilleur, pour plus bon.

Majeur, pour plus grand.

Mineur, pour plus petit.

Dans quelques Provinces, *Minime* tient lieu de *très-petit*.

§. 5. Liaisons comparatives.

Lorsqu'on se sert de Comparatifs, c'est pour exprimer le rapport qui regne entre deux Objets ou deux Noms & une même qualité: il faut donc, afin qu'il en résulte un Tableau clair & précis, que ces divers Noms soient liés de façon qu'on apperçoive à l'instant qu'ils sont en contraste. C'est ce qu'on fait dans notre Langue par la conjonction QUE, lorsqu'il s'agit d'un Comparatif; & par la préposition DE, lorsqu'il s'agit d'un Superlatif.

Cette récolte est *plus* abondante QUE les autres.

Virgile est *le plus* grand DES Poètes Latins.

Autrefois, nous nous servions également de ce DE après les comparatifs, & les Italiens en ont conservé l'usage.

Les Latins, d'après le génie de leur Langue, marquent ce rapport par un simple changement de terminaison, pour le comparatif; & ils l'accompagnent d'une préposition, pour le superlatif.

Ajoutons que les Adjectifs répandent un plus grand intérêt dans le Discours; qu'ils en font paroître les objets plus ou moins agréables, grands ou médiocres, dignes de gloire ou de blâme, suivant les qualités qu'ils expriment: ainsi, ils animent les Tableaux de la parole, ils en font le coloris, ils n'y laissent rien de froid & de languissant. Aussi les Orateurs & les Poètes en font-ils grand usage; les Adjectifs deviennent entre leurs mains des EPITHETES, mot Grec qui signifie *mis par-dessus*, parce qu'ils sont comme une parure mise par-dessus le Nom pour l'orner, pour lui donner une

nouvelle vie. On en peut juger par ces vers :

O rives du Jourdain ! ô champs *aimés* des Cieux !

Sacrés monts , *fertiles* vallées

Par cent miracles *signalées* ,

Du *doux* Pays de nos Ayeux

Serons-nous toujours exilées ?

Otez de ces vers qui sont si harmonieux & si touchans , tous ces adjectifs , *aimés* , *sacrés* , *fertiles* , &c. & ils seront sans chaleur , sans coloris , sans ame. Ces épithètes sont toujours riches & heureuses , lorsqu'elles sont dirigées comme ici par une imagination brillante & fleurie.

CHAPITRE IV.

Des Pronoms.

LES Discours qui ne sont composés que de Noms , d'Articles & d'Adjectifs , sont tous étrangers aux personnes qui tiennent ces discours & à ceux auxquels on les tient : mais si la parole se bornoit à cela , elle seroit très-imparfaite. Lorsqu'on parle , ce n'est pas

pas toujours d'objets étrangers qu'on s'entretient. On a sans cesse occasion de parler & de soi & de ceux auxquels on s'adresse. Ici, un pere & une mere s'adresseront à leurs enfans ; là, un ami parlera à un ami ; par-tout des hommes s'entretiennent avec des hommes : il faut donc des mots , au moyen desquels celui qui parle se désigne lui-même & puisse désigner & ceux auxquels il parle & ceux dont il parle , & qu'on voye à l'instant à quelles de toutes ces personnes se rapporte le reste du Tableau.

Ces mots indispensables existent dans toutes les Langues ; ainsi on dit en François ,

JE , pour la personne qui parle.

TU & *VOUS* , pour la personne à qui on parle.

IL ou *ELLE* , pour la personne de qui l'on parle.

JE suis sage , *TU* es sage , *IL* est sage.

C'est ce que l'on appelle PRONOMS , c'est-à-dire , *mots qui désignent les personnes sans le secours des Noms* ; & dans des occasions où il seroit impossible d'employer ceux-ci.

Les Pronoms ont un pluriel ; NOUS , VOUS ,
EUX OU ELLES.

On se sert des Pronoms que nous venons d'énoncer , toutes les fois que les personnes qu'ils désignent sont représentées comme actives , dans un état d'action : ainsi on dit , *je fais , tu fais , il fait.*

Pronoms passifs.

Mais si l'on veut représenter ces mêmes personnes dans un état passif , comme objets de l'action d'autrui , alors on substitue à ces Pronoms ceux-ci , *me , te , le , ou la.*

Il *me* conduit , il *te* conduit , il *le* conduit.

Tableaux où IL , est actif , peignant le sujet ; & où ME , TE , LE , sont passifs , peignant l'objet ; où *il* , peint la personne qui conduit , & où *me , te , le* , peignent les personnes qui sont conduites.

Pronoms réciproques.

Souvent la même personne est sujet & objet , active & passive tout à la fois , parce

qu'elle est elle-même l'objet de son action : il a donc fallu des pronoms pour peindre cet état : c'est encore *me* & *te* pour la première & la seconde Personne , & *se* pour la troisième. Je ME conduis bien , il SE conduit bien.

Ce dernier est le même au pluriel comme au singulier : on dit, *ils se conduisent bien* , au lieu qu'on dit *nous nous conduisons* & *vous vous conduisez*.

Pronoms terminatifs.

Très-souvent encore nos actions se rapportent à une autre Personne , qui est ainsi le *terme* de notre action : cette nouvelle espèce de *personnalité* se désigne par MOI , TOI & LUI.

Envoyez-MOI ce livre , je LUI ai fait présent de ce livre.

C'est à TOI que ce discours s'adresse.

Au pluriel , on dit NOUS , VOUS , LEUR.

NOUS LEUR avons envoyé des rafraîchissemens.

C'est ce qu'on appelle *Pronoms TERMINATIFS*.

*Emploi des Pronoms dans les Tableaux
énonciatifs & passifs.*

Nous venons de dire qu'il y avoit des Pronoms actifs , *je, tu, il* ; & des Pronoms passifs , *me, te, le*. Et ceci est constamment vrai dans les Tableaux actifs ; mais il existe encore des Tableaux énonciatifs & des Tableaux passifs dans lesquels on retrouve *je* : *je suis habile*, Tableau énonciatif : *je suis estimé*, Tableau passif ; mais dans ces occasions , *je* est considéré comme le sujet de la phrase , tandis que *me* en est considéré comme l'objet. Ceci ne contredit point ce que nous avons avancé sur *je* considéré comme pronom actif : les circonstances seules sont changées.

Dans quelques Langues , *tu* étoit le seul pronom dont on se servît au singulier , lorsqu'on parloit à une seule personne ; insensiblement *vous* , qu'on employoit par respect envers les Princes , a dépossédé *tu* , qui n'a pu se conserver qu'aux extrémités opposées , dans l'usage familier , & dans le sublime de la Poésie.

Quant à l'origine de ces mots, *Je* vient du verbe *E*, & désigne ainsi avec énergie la personne qui s'annonce : *TU* vient du primitif *T*, qui signifie *grandeur*, & désigne fort bien les égards qu'on a pour la personne à qui l'on s'adresse. *LE* & *IL* viennent du primitif *L*, qui signifie *aîle*, *côté*, & désignent très-bien par-là même qu'il s'agit d'une troisième personne, qui n'est pas devant nous, mais plus loin, à côté, dans le voisinage.

Nous avons vu plus haut que l'article *le* se confondoit avec le pronom : de-là ces mots *mon*, *ton* & *son*, dont les pluriels sont *notre*, *votre* & *leur*, qu'on a long-tems regardé comme des pronoms, & qui ne sont autre chose que des mots elliptiques.

Mon, au lieu de *le.... de moi* : mon livre *pour* le livre de moi.

Ton, au lieu de *le.... de toi* : ton livre *pour* le livre de toi, &c.

Comme les mots elliptiques ne sont pas dans la nature, mais qu'ils ne sont que l'effet de l'imagination de chaque Peuple, il

n'est pas étonnant que ceux dont il s'agit ici soient inconnus à plusieurs Peuples anciens & modernes ; & qu'ils disent *le.... de moi*, ou *le mien*, tandis que nous disons *mon*.

CHAPITRE V.

DU VERBE.

LES Noms & les Adjectifs étant destinés à se lier entr'eux, comme les qualités sont liées dans les objets, il a fallu un mot propre à former cette réunion ; & ce mot mettra la chaleur & la vie entre ceux - là ; c'est lui qui les présentera par groupes, par tableaux, par grandes masses. Ce mot par excellence, c'est celui qui désigne l'existence, le mot *EST* ; c'est lui qui sans être nom, article, adjectif, pronom, unit tous ces mots & leur donne une existence, une force, qu'ils ne peuvent avoir sans lui. Aussi est-il de l'usage le plus fréquent. On le voit par ces exemples tirés de la belle Scène de Joas & d'Athalie.

- ATHALIE. Epouse de Joas , EST-ce là votre Fils ?
 JOSABET. Qui ? lui, Madame ? ATHALIE , Lui. JOSABET :
 Jene suis point sa Mere.
 Voilà mon Fils. ATHALIE. Et vous , quel EST
 donc votre Pere ?
 Cet âge EST innocent
 Ne fait-on pas au moins quel pays EST le vôtre ?
 JOAS. Ce Temple EST mon pays : je n'en connois point
 d'autre.
 ATHALIE. Quel EST tous les jours votre emploi ?
 JOAS. J'adore le Seigneur
 ATHALIE. Dieu veut-il qu'à toute heure on prie , on le
 contemple ?
 JOAS. Tout profane exercice EST banni de son
 Temple
 Lui seul EST Dieu , Madame , & le vôtre n'EST
 rien.

Supprimez les EST dont ces vers sont remplis , le sens est suspendu , la pensée incorrecte , le Tableau informe.

Par-tout, EST y lie un adjectif avec le nom auquel il se rapporte , une qualité & un objet. Ces phrases sont autant de Tableaux composés , 1°. d'un nom ; 2°. d'un adjectif ; 3°. du mot unitif EST.

- 1°. Un NOM. 2°. le mot 3°. une QUALITÉ.
- | | | |
|------------------|-----|-----------|
| Age | EST | innocent. |
| Temple | — | mon pays. |
| Profane exercice | — | banni. |

On auroit également l'idée de tous ces noms , de toutes ces qualités ; mais sans *est* ; ils n'auroient aucun rapport , ils ne formeroient point de Tableau.

Origine du Nom qu'il porte.

Ce mot servant à former tous les Tableaux de la Parole , à mettre entr'eux une vie dont ils seroient privés sans lui , faisant que la Parole remplit enfin par-là son but , qui est de peindre les idées , mérita un nom distingué de tous les autres , & qui en donnât une idée intéressante : c'est le mot *VERBE* : emprunté des Latins , il signifie *PAROLE* en général ; & ici , *PAROLE* par excellence. Il ne pouvoit être mieux nommé , puisqu'il donne à la Parole toute la force dont elle est capable.

Ce mot vient lui-même de la racine primitive *var* , *bar* , ou *par* , qui signifie *parole* , *émanation* , *passage*. Et telle est la Parole , une émanation , un véhicule qui fait voyager les idées , qui les fait passer d'un esprit dans un autre.

Le Verbe est donc le mot qui unit les qualités à leurs objets, qui fait voir que les objets dont on parle existent avec telle ou telle qualité qu'on leur attribue.

C'est ce qui fait qu'en terme de Logique, la qualité est appelée ATTRIBUT, & l'objet SUJET; car il est le sujet auquel on rapporte l'attribut, l'être auquel on attribue la qualité: lorsqu'on dit le *soleil est brillant*, *brillant* est l'attribut; *soleil*, le sujet: *est*, le verbe ou le *lien* qui unit l'un & l'autre.

Le tout ensemble forme un tableau qu'on appelle PHRASE, en terme de Grammaire; & PROPOSITION, en terme de Logique, ou JUGEMENT ÉNONCÉ; *énoncé*, pour le distinguer d'un jugement intérieur dont il est la peinture; & *jugement*, parce qu'on a jugé, décidé que telle qualité est en effet dans tel sujet; sans cela, on parleroit *sans jugement*; car on attribueroit à des sujets, des qualités qu'ils n'ont pas, tout seroit en confusion, & l'on ne peindroit qu'un cahos d'idées; tandis que le *jugement sain & exquis* consiste à voir

dans les Etres les qualités qu'ils possèdent ; & à ne leur en attribuer pas d'autres ; ce qui n'est pas un mérite aisé à acquérir.

Ce mot EST ne pouvoit être mieux choisi pour l'usage auquel il fut destiné ; il fut pris dans la Nature même ; c'est l'imitation de la respiration elle-même , de cette respiration , effet & signe de la vie. L'employer pour unir les qualités & les objets , c'étoit les animer , les peindre de la maniere la plus énergique & la plus efficace.

Aussi ce mot est connu dans presque toutes les Langues , & est le chef d'une multitude prodigieuse de mots relatifs à l'existence.

N'omettons pas que par sa simplicité & par son énergique concision , il remplissoit le vœu de la parole qui est de se rapprocher du geste , & de se hâter avec la rapidité du tems : qu'il n'embarassoit nullement la marche du discours & les tableaux de nos idées ; ce qu'il eût fait pour peu qu'il eût été plus long , puisqu'il revient sans cesse dans le discours.

Le Verbe s'associe aux Pronoms.

E, désignant l'existence & devenu Verbe en unissant les noms avec leurs adjectifs, se trouva sans cesse à la suite des pronoms; en effet, la personne qui parle a sans cesse occasion de se représenter, elle, celle à laquelle elle parle, & celle dont elle parle, avec telle ou telle qualité; de se représenter dans tel ou tel état. S'agit-il du caractère *bon*, on fera sans cesse dans le cas de dire :

Je *EST* bon, tu *EST* bon, il *EST* bon.

C'est ainsi qu'on s'exprimoit dans les premières Langues, & que s'expriment encore les Indiens.

Dans d'autres Langues, telles que la Grecque & la Latine, on plaça le pronom à la suite du verbe, & on n'en fit qu'un mot: ainsi les Grecs dirent *ei-mi*, au lieu de *moi est*. Les Latins qui prononçoient d'abord *heimi*, puis *heim*, adoucirent l'aspiration de ce verbe en *s* pour la première personne du singulier & du pluriel; & ils firent de

heim deux tems différens, difant au fubjonctif *seim*, & puis *sim*, que je fois, & à l'indicatif *sum*, je fuis; *sumus*, nous fommes; tandis qu'ils continuerent de dire à la feconde perfonne, *es tu es*, & à la troifième *est*, il est.

Nous avons confervé les mêmes formes, à l'exception du changement de *sum* en *fuis*, qui fe fit très-naturellement, parce qu'infenfiblement on ne prononça plus la finale *m*, & qu'on la fupprima dans l'écriture.

Le verbe s'affocia également avec les perfonnes du pluriel: ainfi nous difons, nous *fommes*, vous *êtes*, ils *sont*: mots purement Latins, *sumus*, *estis*, *sunt*; & bien plus rapprochés du primitif chez les Grecs, qui dirent *ES-men*, *ES-te*, *enti*.

Accompagner le verbe de chaque perfonne fucceffivement, c'est ce que, par une figure très-ingénieufe, on appelle FLÉCHIR.

EST peignoit l'exiftence aétuelle, l'union aétuelle d'une qualité avec un objet: mais voulut-on peindre une union qui n'étoit plus? on eut recours à un fon fugitif, au mot *FUT*; & pour peindre une union ou une

existence qui n'étoit pas encore , mais qui alloit être , on choisit chez les Grecs le son siffant *S* , & chez les Latins le son roulant *R* ; *eso* chez ceux-là , *ero* chez ceux-ci : dont nous avons fait *je serai* , *tu seras* , &c.

CHAPITRE VI.

Des Participes.

LES Participes expriment les divers Etats dans lesquels les Etres se rencontrent par un effet de leurs actions sur eux-mêmes ou sur les autres.

Lorsqu'ils peignent un Etre agissant , on les appelle Participes ACTIFS. Et lorsqu'ils peignent un Etre qui éprouve les effets de l'action d'un autre , on les appelle Participes PASSIFS.

Aimant , faisant , louant , sont des Participes actifs.

Aimé , fait , loué , sont des Participes passifs.

Les Participes jouent un très-grand rôle

dans le Discours , parce qu'ils peignent les actions des hommes , ces actions qui remplissent elles-mêmes un si grand rôle sur la scène du Monde. C'est par ses qualités actives que l'Homme se distingue entre tous les Etres : c'est par elles qu'il manifeste ses facultés les plus excellentes , qu'il pourvoit à tout , qu'il se perfectionne sans cesse , qu'il est vertueux ou vicieux , digne de louange ou de blâme : c'est par leurs actions que les Familles & les Peuples eux-mêmes s'élèvent au-dessus de leur état actuel , améliorent leur sort , & mettent la Terre en état de recevoir & de rendre heureux un plus grand nombre d'habitans.

Ces mots sont formés par la réunion de deux autres , d'un nom & d'une terminaison : de la terminaison *en* ou *an* pour les participes actifs , & qui désigne un Etre , l'*Ens* des Latins : & de la terminaison *é* pour les participes passifs , & qui désigne l'existence.

Aimant est donc pour *aim-ant* , mot à mot l'*Etre qui est dans l'état actif* qu'on appelle *amour*.

Aim-é est mot à mot l'*Etre qui éprouve* de la part d'un autre les effets de l'action appelée *amour*.

Ces terminaisons étoient déjà employées par les anciens Grecs & par les anciens Latins. On dut sentir en effet de très-bonne-heure combien elles abrégeoient le discours, & combien elles lui donnoient en même tems de force & de clarté.

Puisque les Participes désignent des qualités, ils subiront donc les mêmes loix que les Adjectifs : ils revêtiront des formes analogues à celles des objets auxquels ils se rapportent ; ils auront des genres & des nombres. Ainsi on dit au singulier *loué* & *louée* ; au pluriel *loués* & *louées*.

Il en est de même du participe actif en Latin, en Grec, & dans le vieux François de nos Peres ; ils disoient *louant*, *louante*, *louans*, *louantes*.

La raison de la différence qu'on observe à cet égard entr'eux & nous, chez qui le participe actif ne change jamais de forme ou est indéclinable, vient de ce que nous n'em-

ployons plus les participes actifs comme participes , mais uniquement comme désignant une circonstance ; & dès-lors , ils ne peuvent plus s'accorder avec un objet , ils ne peuvent plus avoir de genre & de nombre , comme on le voit par ces vers de la Tragédie d'Esther :

Mais lui , VOYANT en moi la fille de son frere ,
 Me tint lieu , chere Elise , & de pere & de mere.....
 Qui pourroit cependant exprimer les cabales
 Que formoit en ce lieu ce peuple de Rivaies
 Qui toutes DISCUTANT un si grand intérêt ,
 Des yeux d'Assuerus attendoient leur arrêt ?

Ce *voyant* & ce *discutant* sont autant de circonstances ; c'est comme si l'on avoit dit , parce qu'il voyoit , & en se disputant.

Participe passif employé dans les Verbes actifs.

En disant qu'*aimé* , *loué* , &c. sont des participes passifs , nous avons une difficulté à résoudre ; c'est que ces participes s'associent avec le verbe *être* ou avec le verbe *avoir* ; pour former des verbes actifs ; lorsqu'on dit , par exemple , j'ai écrit , j'ai loué : ce qui semble contradictoire,

Mais

Mais c'est une des ellipses ordinaires dans le discours : ainsi *j'ai écrit*, signifie je viens de faire que telle chose existe *écrite* par moi. *J'ai aimé*, signifiera j'ai été dans l'état qu'on appelle *aimer*.

Si l'on ajoute l'objet de ces actions, que ce soit une lettre qu'on a *écrit*, des Savans qu'on ait *loué*, ces mots *écrit* & *loué* ne changeront cependant ni de genre ni de nombre ; on dira *j'ai écrit* une lettre, *j'ai loué* des Savans ; & non, *j'ai écrite* une lettre, *j'ai loués* des Savans ; car il sembleroit alors qu'on diroit *j'ai*, c'est-à-dire *je possède une lettre écrite*, &c. & ce n'est cependant pas ce qu'on voudroit dire.

Ce même participe passif désigne aussi les circonstances, mais passées ; ainsi lorsqu'on dit, *ce considéré*, *tout mûrement pesé*, c'est comme si l'on disoit *après avoir considéré ces choses*, *après avoir tout pesé avec soin*, &c.



 CHAPITRE VII.

Des Participes elliptiques , ou Verbes actifs.

LE Verbe *EST* se trouvoit dans tous les Tableaux de la parole , & celle-ci en devenoit trop monotone ; on chercha un remède à cette monotonie ; on l'eut bientôt trouvé ; ce fut de faire disparoître le Verbe *ÊTRE* dans les Tableaux actifs , & d'exprimer simplement le pronom & l'action , comme lorsque nous disons *il loge , il marche , il offre* , où il n'y a que deux mots qui signifient la même chose que ceux-ci , *il est logeant , il est marchant , il est offrant*.

Cette ellipse étoit très-belle & ne donnoit point de peine à saisir ; on voyoit sans effort que la personne désignée n'étoit pas l'action exprimée à sa suite ; qu'on vouloit simplement la représenter dans l'état désigné par cette action.

Telle fut l'origine des Verbes actifs , de ces Verbes qui existent dans toutes les Lan-

gues, qui y sont très-communs, qui occupent par-là même un rang très-distingué dans les Tableaux de la parole, si distingué qu'on croyoit qu'ils avoient par eux-mêmes toute l'énergie dont ils sont doués, quoiqu'on n'en pût rendre raison: & qui sembloient nés par hasard, parce qu'on a presque toujours perdu le fil qui les lie aux Noms.

Par leur moyen, le Discours purgé de ses *EST* trop fréquens, & des participes actifs qui y répandoient une langueur insipide, acquiert un éclat des plus vifs. Ainsi au lieu de dire,

» O mon fils! de ce nom je *suis* encore
 » *osant* être vous *nommant*, *soyez souffrant*
 » cette tendresse & *soyez pardonnant* aux
 » larmes que *sont m'arrachant* pour vous
 » des allarmes qui *sont* trop justes; » on dit
 au contraire avec une concision admirable:

O mon fils! de ce nom j'*ose* encore vous nommer,
 Souffrez cette tendresse; & *pardonnez* aux larmes
 Que *m'arrachent* pour vous de trop justes allarmes.

D'autres Langues se trouvant bien de cette

méthode, suivirent le même usage pour les Tableaux passifs; & ils eurent des Verbes passifs formés par l'ellipse du Verbe *est*, tout comme nous en avons d'actifs. Il est même digne de remarque que dans ces Langues, telles que le Latin & le Grec, on ne fit que joindre le verbe *est* à la suite des noms; & qu'ainsi se formerent leurs verbes actifs & passifs. *Do-ces*, qui en Latin signifie *tu es enseignant* ou *tu enseignes*, est la réunion du verbe *es*, avec le nom *doc*, qui signifie *enseignement*: & en Grec *phil-eis*, *tu es aimant* ou *tu aimes*, est le verbe *eis* joint au nom *phil*, qui signifie *affection*.

Aussi est-ce un principe incontestable qu'il n'est dans aucune Langue aucun de ces Verbes actifs & passifs qui ne remontent primitivement à un Nom, dont ils tirent toute leur force. Ce qui est de la plus grande ressource lorsqu'on veut connoître l'étymologie des mots usités dans les Langues, puisque les Verbes qui sont très-nombreux dans toutes les Langues, ne donnent point de peine à apprendre dès qu'on connoît les

noms dont ils dérivent : c'est ainsi que *luire* vient de *lux*, lumière ; *manier*, de *man* la main ; *enseigner*, de *signe*.

ARTICLE II.

Des Tems.

JUSQU'ICI nous n'avons considéré l'existence que dans un point, dans le moment actuel. C'est le seul tems qui existeroit pour nous, si nous étions bornés à de simples sensations ; n'éprouvant que la sensation actuelle, nous n'aurions de connoissance que celle du moment ; mais telle est la perfection de l'homme, que non-seulement il a le sentiment du présent, mais qu'en se rappelant ses actions passées, il conserve encore le souvenir du tems qui n'est plus ; & que portant ses vues au-delà du présent, il découvre des tems qui ne sont pas encore : ainsi notre existence s'accroît, & de l'existence passée que nous nous rappelons, & de l'existence future que nous prévoyons.

Cette diversité de Tems se peint continuellement dans nos idées ; toutes portent son empreinte , puisque nous ne pouvons nous représenter aucun être , aucune action , sans les voir dans le tems présent , dans le passé ou dans l'avenir.

De-là, la division des verbes en trois Tems, PRÉSENT, PASSÉ & FUTUR. Il *est* , il *fut* , il *sera*. Il *fait* , il *fit* , il *fera*.

Mais quoiqu'il ne puisse exister , absolument parlant , que ces trois Tems , en sorte qu'on peut les appeller *Tems ABSOLUS* , il en peut cependant exister un grand nombre de relatifs , & pour le passé & pour le futur ; car toutes les portions du passé ne sont pas également éloignées ; & de ces portions , les unes précèdent , les autres suivent. Ainsi le jour d'hier est moins éloigné que celui d'avant-hier ; & de ces deux jours , l'un a été antérieur à l'autre. Il en est de même du futur.

On a senti la nécessité de distinguer ces nuances ; de-là un grand nombre de Tems relatifs , nombre de passés & nombre de fu-

turs antérieurs & postérieurs ; mais beaucoup plus de tems passés que de tems futurs, parce qu'il y a bien plus de choses à dire sur le passé que sur le futur.

Ces divers tems s'expriment de diverses manières : par un seul mot , comme les tems absolus , *je faisois*. Par un participe joint aux tems absolus du verbe avoir , *j'ai fait , j'eus fait , j'avois fait , j'aurai fait*. Par les verbes *venir , aller , devoir* , joints à un infinitif , comme *je dois faire , je vais faire , &c.*

D'autres enfin se rapportent , suivant les circonstances , à plusieurs époques différentes ; c'est pourquoi on les appelle INDÉFINIS. Lorsque nous disons , par exemple , *je FAIS demain cet ouvrage* , ce présent est pris pour un futur par sa qualité indéfinie qui le rend propre à désigner un futur comme présent.

La connoissance de tous ces Tems & de leurs divers usages , est d'une grande utilité , lorsqu'on veut approfondir la métaphysique des Tems. On peut consulter avec suc-

ès ce qu'a dit à cet égard M. BEAUZÉE, qui porte les Tems au nombre de vingt, & du système duquel nous avons rendu compte dans notre Grammaire Universelle & Comparative, & ce qu'a écrit ensuite M. l'Abbé C... qui a multiplié les Tems jusqu'au nombre de quarante-sept, en dédoublant sur-tout ceux que M. Beauzée avoit renfermés sous le nom général d'*indéfinis*.

Mais comme nous ne donnons ici que des Éléments, nous ne parlerons point des Tems indéfinis, ni de ceux qui se forment par un infinitif. Nous nous bornerons simplement à donner une idée des Tems absolus & relatifs qui ont chacun une forme particulière, & qui sont communs à la plupart des Langues. Ceux qui désireront plus de métaphysique sur ces objets, n'ont qu'à consulter les Ouvrages que nous venons de citer, ou ce que nous en avons dit & l'extrait que nous avons donné à cet égard de la Grammaire Universelle du Sieur HARRYS, écrite en Anglois.

Il existe donc essentiellement & nécessairement trois Tems.

Le *PRÉSENT* ; il désigne ce qui a lieu dans l'instant où l'on parle.

Le *PASSÉ* ou *PRÉTERIT* ; il désigne ce qui a eu lieu dans un instant qui n'est plus.

Le *FUTUR* ; il désigne ce qui aura lieu dans l'instant qui n'est pas encore.

Et ces trois Tems sont *ABSOLUS* : ils sont de la plus grande simplicité , ne se rapportant qu'à un seul objet.

Souvent, au contraire, on est obligé d'indiquer les rapports de ce que l'on dit avec d'autres événemens : il a donc fallu pour cet effet de nouvelles formes , de nouveaux tems , & de-là les *TEMs RELATIFS*.

1^o. On peut représenter un événement comme présent dans le tems où arriva un événement qui n'est plus ; la forme dont on se servira pour cela sera donc un *présent relatif*. Tel est celui-ci , *JE FAISOIS*. *Je faisois un Ouvrage intéressant lorsque vous êtes arrivé.*

Ici l'événement est présent , non pour le moment où on parle , mais pour le moment dont on parle & qui est passé. Aussi l'événement

ment n'est-il pas représenté comme fait ; mais comme se faisant : *je faisois*. C'est ce qu'on a appelé très-imparfaitement *Imparfait* , & que nous appellerons *Présent relatif*.

Mais cet événement peut être représenté comme ayant déjà été fait lorsque l'autre événement est arrivé : ainsi l'on peut dire *J'AVOIS FAIT un Ouvrage intéressant lorsque vous êtes arrivé*. C'est donc un *Prétérit relatif* , & c'est ce qu'on a appelé *Plus-que-parfait*.

Un événement peut être représenté aussi comme un événement qui ne sera plus lorsqu'un autre arrivera : on dit dans ce sens , *J'AURAI FAIT cet Ouvrage lorsque vous arriverez*. C'est un *Futur relatif* , & c'est ce qu'on a appelé *scōna futur* , *futur du subjonctif* , *passé-futur*.

Un événement peut être représenté comme étant terminé au même moment qu'un autre : on dira *J'EUS FAIT aussitôt que vous*. On a appelé ce tems-là *aoriste relatif* , *prétérit positif antérieur périodique* , *prétérit*.

précis antérieur : nous l'appellerons simplement *coïncident*, parce qu'il se termine au même instant qu'un autre, qu'ils coïncident ensemble.

Enfin, un événement peut s'être passé dans un tems qui existe encore, ou dans un tems qui n'est plus : de-là deux *Tems* différens. *J'AI FAIT* cela aujourd'hui, & *JE FIS* cela hier. *J'AI FAIT* cela cette année, *JE FIS* cela l'année dernière. On peut appeller celui-ci *Prétérit éloigné*, pour le distinguer de l'autre.

Tels seront donc ces huit *Tems* :

Présent absolu,	<i>je fais.</i>
Présent relatif,	<i>je faisois.</i>
Prétérit absolu,	<i>j'ai fait.</i>
Prétérit relatif,	<i>j'avois fait.</i>
Prétérit éloigné,	<i>je fis.</i>
Prétérit coïncident,	<i>j'eus fait,</i>
Futur absolu,	<i>je ferai.</i>
Futur relatif,	<i>j'aurai fait.</i>

On peut considérer les *Tems* sous un autre point de vue : comme présens, passés & futurs, dans le présent, dans le passé, &

dans le futur. Car en parlant de hier, on peut considérer un événement comme présent hier, ou comme passé pour hier, ou comme futur relativement à hier.

<i>Je fis hier, sera un présent,</i>	} relativement à hier.
<i>J'avois fait hier, sera un passé,</i>	
<i>Je devois faire hier, sera un futur,</i>	

Il en sera de même pour l'avenir. De-là ces tems :

<i>Je ferai demain, Tems présent,</i>	} relativement à demain ou à l'avenir.
<i>J'aurai fait demain, Tems passé,</i>	
<i>Je devrai faire demain, Tems futur,</i>	

On peut encore considérer un événement comme commençant, comme se faisant, comme fait, c'est-à-dire dans son commencement, dans son milieu & dans sa fin.

On dira donc au présent, *je vais faire, je suis faisant, j'ai fait.*

Et au passé, *j'allois faire, je faisois, j'avois fait.*

Au futur, *j'irai faire, je serai faisant, j'aurai fait.*

Tandis que ces trois tems, *je fais, je fis, je ferai*, sont des tems indéfinis, dans les-

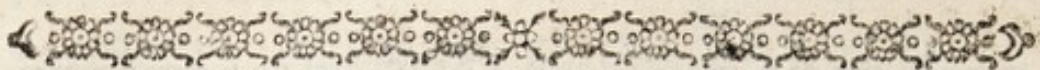
quels on ne considère l'événement qu'en lui-même, indépendamment de son commencement ou de sa fin.

On peut aussi considérer une action relativement à la disposition où l'on est de la faire, & relativement à l'obligation où l'on est de la faire. D'où résultent de nouvelles formules.

Relativement à la disposition, on dit, *je vais faire, j'allois faire, j'irai faire* à l'instant, &c.

Relativement à l'obligation, on dit, *je dois faire, je devois faire, je devrai faire*, &c.

On voit donc qu'il est aisé de former diverses divisions des Temps & de leur donner diverses dénominations, suivant le point de vue d'après lequel on les considère; mais ce qu'il ne faut jamais oublier, c'est que tout événement peut se considérer relativement au tems où il a eu lieu, & relativement à d'autres événemens; & que c'est à cette double propriété que doivent se ramener toute division des Temps & les dénominations qu'on leur donnera.



SECTION II.
DES PARTIES DU DISCOURS
qui ne changent point de Forme.

CHAPITRE PREMIER.

DES PRÉPOSITIONS.

Si l'on dit, *un Courier de Rome, monté sur un cheval isabelle, est arrivé dans ce moment à Paris, portant pour nouvelle le desséchement des Marais Pomptins* ; on présente un Tableau où l'on voit un Courier ; un cheval, une nouvelle, des Marais, deux Villes, & où tous ces objets sont liés entr'eux par ces petits mots, *de, sur, dans, à, pour, &c.*

Mais comment des mots pareils, qui semblent ne rien peindre, ne rien dire, dont l'origine est inconnue, & qui ne tiennent en apparence à aucune famille, peuvent-ils

amener l'harmonie & la clarté dans les Tableaux de la parole, & devenir si nécessaires, que sans eux le Langage n'offriroit que des peintures imparfaites ? Comment ces mots peuvent-ils produire de si grands effets & répandre dans le discours tant de chaleur, tant de finesse ?

Il n'est aucun objet qui ne suppose l'existence de quelqu'autre objet avec lequel il est lié immédiatement : une vallée suppose des montagnes ; & des montagnes, des terrains moins élevés ; la fumée, suppose du feu ; & point de roses sans épines. Il faut donc que ces divers objets soient liés dans le discours comme ils le sont dans la Nature ; qu'on ait des mots qui expriment les rapports qui regnent entr'eux, ce qu'ils font l'un à l'autre.

Sans sortir de notre exemple ; combien de rapports ne suppose pas l'idée d'un Courier, avec combien d'objets ne se lie-t-elle pas ? Elle suppose un lieu d'où il est envoyé, un lieu où il va, la manière dont il va, l'objet pour lequel on l'envoie, &c. Il a

donc fallu des mots qui liaissent tous ces objets. Dans l'exemple allégué ,

DE , fait connoître de quel lieu vient le Courier.

A , le lieu où il alloit.

SUR , la maniere dont il y alloit.

DANS , le moment où il est arrivé.

POUR , le but de son envoi , de ce qu'il étoit chargé de dire.

Ces mots s'appellent *Prépositions* , de deux mots Latins , qui signifient *mis devant* , *mis pour dominer*.

La PRÉPOSITION est donc un mot qui sert à marquer un rapport entre deux objets.

Les Prépositions sont en assez grand nombre dans chaque Langue ; il convient donc de les diviser par classes , afin qu'on puisse plus aisément s'en former une idée nette & exacte.

On peut les rapporter d'abord à deux grandes Classes , les *Énonciatives* employées dans les Tableaux énonciatifs , & les prépositions d'*action* ou *circonstancielle* employées dans les Tableaux actifs & passifs.

Chacune

Chacune de ces Classes se subdivisera en d'autres.

PREMIERE CLASSE.

Prépositions énonciatives.

Les Prépositions énonciatives désignent de simples rapports d'existence, résultant de la nature même des Etres. Deux objets peuvent être comparés relativement à leur manière d'être, sous les cinq rapports suivans, rapports de *situation*, de *tems*, de *lieu*, d'*union*, de *dépendance*.

I. *Prépositions qui indiquent un rapport de SITUATION.*

La situation d'un objet est toujours relative à celle d'un autre; car ce n'est qu'en comparant les objets entr'eux, qu'on se forme une idée de leur situation. Mais cette situation peut être considérée sous différens points de vue, tels que ceux de *surface*, de *capacité*, de *distance*, d'*ordre*.

1°. *Prépositions de situation, relatives à la surface.*

On distingue deux sortes de surfaces, l'une horifontale, l'autre perpendiculaire; la surface d'une table est de la premiere espèce; & celle d'un édifice, de la seconde.

Prépositions de situation, relatives à la surface horifontale.

Les surfaces horifontales ayant un dessus & un dessous, donnent lieu à deux différens rapports de situation qui s'expriment nécessairement par deux prépositions différentes: car un même objet peut être placé au-dessus ou au-dessous d'une telle surface: de-là deux Prépositions.

SUR, Préposition qui exprime un rapport de situation d'un objet, supérieure relativement à la surface horifontale d'un autre objet.

SOUS, Préposition qui exprime un rapport de situation d'un objet, inférieure relativement à la surface horifontale d'un autre objet.

Ce Livre est **SUR** la table, **SOUS** la table.

Prépositions de situation, relatives à la surface perpendiculaire.

Les surfaces perpendiculaires, comme celles d'un mur, d'une porte, offrent deux rapports de situation; car relativement à une pareille surface, un objet peut être placé par-devant ou par-derrière: de-là,

DEVANT, Préposition qui exprime un rapport de situation d'un objet, antérieure relativement à la surface perpendiculaire d'un autre objet.

DERRIERE, Préposition qui exprime un rapport de situation d'un objet, postérieure relativement à une surface perpendiculaire.

Cet arbre est **DEVANT** le mur, **DERRIERE** la maison.

2°. *Prépositions de situation, relatives à la capacité d'un objet.*

Si l'on considère un objet tel qu'une maison, un étui, relativement à sa capacité ou à la propriété qu'il a de contenir d'autres objets dans son intérieur, il en résulte deux nouveaux rapports, & deux nouvelles Prépositions.

DANS, Préposition qui exprime la situation d'un objet relativement à un autre objet où il est contenu.

HORS, Préposition qui exprime la situation d'un objet relativement à un autre objet où il n'est pas contenu.

Cet homme est **DANS** sa chambre, **HORS** de sa chambre.

3°. *Prépositions de situation, relatives à la distance.*

Comme la distance est un rapport qui varie à l'infini, qui est tantôt vague, tantôt déterminé, il a fallu diverses prépositions relatives à ces différences.

Prépositions de situation, relatives à une distance indéterminée.

PRÈS, Préposition relative à la situation d'un objet séparé d'un autre par une distance peu considérable & indéterminée.

Auteuil est **PRÈS** de Paris.

LOIN, Préposition relative à la situation d'un objet séparé d'un autre par

une distance considérable & indéterminée.

Paris est LOIN de la Mer.

VERS, Préposition relative à la situation d'un objet considéré comme étant placé du côté d'un autre objet, sans déterminer la distance où ils sont l'un de l'autre.

C'est VERS la riviere qu'on l'a apperçu.

Prépositions de situation relatives à une distance déterminée.

CONTRE, Préposition relative à la situation d'un objet qui n'est séparé par aucune distance de l'objet auquel on le compare.

Il est CONTRE le mur.

OUTRE, Préposition relative à la situation d'un objet considéré comme s'étendant au-delà d'un autre objet, comme passant au-delà.

Le Pays d'OUTRE-mer. OUTRE cela.

JUSQUES, Préposition relative à la situation d'un objet considéré comme parvenu à tel point.

Il s'avança JUSQUES-là , JUSQU'A moi.

4°. *Prépositions relatives à l'ordre dans lequel se trouvent les objets.*

L'ordre dans lequel se trouvent les objets relativement à d'autres objets, peut être considéré sous trois différens rapports : un objet précède, suit ou est placé entre d'autres : de-là diverses Prépositions.

AVANT, Préposition qui marque qu'un objet en précède un autre.

Ses Gardes marchoient AVANT lui.

APRÈS, Préposition qui marque qu'un objet en suit un autre.

APRÈS l'éclair, le tonnerre.

ENTRE, Préposition qui marque qu'un objet se trouve au milieu de deux autres.

La Suisse est ENTRE la France & l'Allemagne.

PARMI, Préposition qui marque qu'un objet est au milieu d'un grand nombre d'autres.

On le trouva PARMI ceux que la Fête avoit attirés.



II. PRÉPOSITIONS ENONCIATIVES qui désignent les rapports de LIEU.

Un objet considéré relativement à un lieu, peut *y être, y aller, en venir, y passer* : de là diverses Prépositions.

A, Préposition relative au lieu où l'on est, & au lieu où l'on va lorsque ce lieu est une Ville, &c.

Il est **A** Paris, il va **A** Versailles.

DE, Préposition relative au lieu d'où l'on vient.

Il vient **DE** Rome.

PAR, Préposition relative au lieu qu'on traverse.

Il a passé **PAR** Florence.

DANS, Préposition relative, 1°. au lieu où l'on est ;

Il est **DANS** la Capitale.

2°. Au lieu où l'on va, lorsqu'il n'est pas désigné par son nom.

Il est **DANS** des climats éloignés.

EN Préposition relative au lieu où l'on est & à celui où l'on va, lorsque ce lieu désigne une Contrée, un Pays ;

& qu'on le désigne par son nom.

Il est EN France, EN Espagne, EN Provence.

Il va EN Allemagne, EN Italie, EN Angleterre.

On lui substitue A lorsqu'il s'agit de Pays très-éloignés, peu connus, & qu'on se représente comme un simple lieu.

Aller A la Chine, AU Japon. Être A la Chine, AU Japon.

CHEZ, Préposition qui désigne le lieu comme étant la demeure d'une personne.

Je vais CHEZ vous, il est CHEZ lui.

III. *PRÉPOSITIONS ENONCIATIVES* qui marquent le rapport de TEMS.

On peut comparer le tems auquel un événement commence & celui pendant lequel il dure, avec le tems où un autre événement commence & pendant lequel il dure : de-là diverses prépositions.

DÈS, Préposition qui indique le commencement.

DÈS ce tems-là, il devint sage.

DEPUIS, Préposition qui indique la con-

tinuation à compter d'une telle époque.

DEPUIS ce tems-là, il a toujours été sage.

PENDANT, { Prépositions qui indiquent des
DURANT, { événemens arrivés dans le même
 { tems.

PENDANT ce tems-là, il fut sage.

DURANT la paix, il se prépare à la guerre.

ENVIRON, Préposition qui indique le tems par approximation.

ENVIRON ce tems-là, ENVIRON Noël, il alla chez vous.

IV. PRÉPOSITIONS ENONCIATIVES relatives à l'UNION.

Les objets peuvent exister seuls ou réunis : ce qui donne lieu à d'autres rapports, & par-là même à d'autres Prépositions.

AVEC, Préposition qui indique un rapport de réunion & de concours.

Il est AVEC ses amis : il l'enleva AVEC ses armes.

SANS, Préposition qui exclut tout rapport d'union & de concours.

Il est SANS amis, SANS secours.

EXCEPTÉ, { Prépositions qui n'excluent
HORMIS, { qu'une portion d'objet.

Il les enleva tous, EXCEPTÉ le Chef.

Il aime tous les hommes, HORMIS les ingrats.

HORS, Préposition qui excepte une
portion d'objet.

Il n'aura de l'esprit, HORS nous & nos amis.

V. PRÉPOSITIONS ENONCIATIVES relatives à
la PROPRIÉTÉ & à la dépendance.

Les prépositions relatives à la propriété
& à la dépendance font au nombre de deux,
DE & A. La première a plus de rapport à la
dépendance, marquant de qui l'on dépend,
ou d'où l'on vient.

C'est une lettre DE ma Sœur.

C'est le Palais DE la Reine.

C'est le Fils DE Louis.

A, présente plus de rapport à l'idée de
possession & où l'on va.

J'envoie ceci A ma Sœur.

Ce Livre appartient A la Reine.

C'est au Chef A commander.



SECONDE CLASSE.

Prépositions circonstanciellles ou relatives aux actions.

Toute action peut être considérée sous les rapports suivans , qui en font autant de circonstances particulieres.

Son origine & son Auteur.

Sa cause & son motif.

L'objet auquel elle se rapporte.

Le moyen par lequel elle s'opere.

Le modèle d'après lequel on l'exécute.

1°. DE & PAR , indiquent les Auteurs & l'origine d'une action.

Son armée fut vaincue PAR les Romains.

Cette action ne peut venir que DE lui.

2°. ATTENDU & VU , indiquent les motifs qui déterminent.

ATTENDU sa sagesse , on le récompensa.

SAUF , indique qu'on ne se détermine qu'autant qu'on n'aura pas un motif plus puissant.

SAUF meilleur avis , on suit le sien.

3°. A & POUR , indiquent les objets auxquels aboutit une action.

Il s'attachoit A plaire.

Je l'ai fait POUR lui.

ENVERS, indique l'objet pour lequel on se conduit de telle ou de telle maniere.

Il est doux ENVERS ses ennemis

TOUCHANT, } désignent les objets relative-
CONCERNANT, } ment auxquels on se détermine.

TOUCHANT cette affaire, **CONCERNANT** cette affaire, on prit telle résolution.

4°. **AVEC & PAR**, indiquent les moyens & l'instrument.

Cette action fut exécutée **PAR** un Héros.

Il en vint à bout **AVEC** le secours de ses amis.

MOYENNANT, indique un objet comme suffisant pour exécuter une action.

MOYENNANT ces avances, on réussira.

MALGRÉ & NONOBTANT, indiquent une opposition insuffisante.

MALGRÉ lui, **NONOBTANT** ses efforts.

5°. **SUIVANT & SELON**, sont relatifs à un modèle, à une règle.

Il se conduit **SUIVANT** des systèmes erronés.

J'agirai **SELON** le tems.

CONTRE , marque une violation de la règle , opposition à un objet.

Il agit CONTRE la loi.

Il va CONTRE le bon sens.

Les Prépositions deviennent ainsi d'un usage continuel ; elles constituent une grande partie des beautés & des finesses d'une Langue , enforte qu'il est très-important d'en avoir de justes idées.

Il est vrai que quelquefois elles semblent s'employer dans toutes sortes de sens , souvent très-peu liés entr'eux , quelquefois même opposés ; mais lorsqu'on les ramene à un sens propre & physique , on en voit naître sans peine toutes ces variétés qu'on croyoit inexplicables.

Origine des mots qui servent de Prépositions.

Aucun de ces mots ne fut jamais l'effet du hasard : ils furent toujours formés sur des Noms qui désignoient des objets relatifs au sens physique qu'offrent ces prépositions. SUR , formé du Latin SUPER , vient du primitif HUP , qui désigne l'élevation.

Devant & avant, sont formés du Latin ANTE, né d'un primitif qui signifie *œil & ce qui est en face*.

HORS, vient d'un primitif qui signifie *porte, entrée*, les *dehors* d'une maison.

A, désignant un rapport de propriété, d'appartenance, vient du primitif A, qui désigne la possession.

Il en est de même de toutes les autres Prépositions, en quelque Langue que ce soit.

Elles tiennent donc toute leur énergie du nom dont elles furent formées, & dont elles représentent la valeur par ellipse, non comme désignant un objet, mais comme faisant voir qu'il regne entre deux autres objets un rapport correspondant à la nature de l'objet désigné par le nom dont elles sont formées. Ainsi, SUR, signifiant ÉLEVATION, & se trouvant entre les noms de deux objets, désigne qu'il y a entr'eux rapport d'élévation, que l'un est élevé relativement à l'autre.

Ainsi, les Prépositions ne sont pas de nouveaux mots ajoutés aux Langues : elles ne

sont qu'un emploi particulier de mots déjà existans.

PRÉPOSITIONS INSÉPARABLES.

De cet usage d'employer un mot dans un sens elliptique pour désigner les rapports des objets , naquit un autre emploi des Prépositions , qui devint la source d'une prodigieuse quantité de mots.

Ce fut de mettre les Prépositions à la tête des mots pour en diversifier le sens & en indiquer les rapports : de - là des richesses inépuisables pour les Langues , par l'abondance des mots qui en naissent , & par la finesse & l'exactitude qu'ils répandent dans l'expression des idées.

C'est ainsi que du seul Verbe *METTRE* , nous faisons tous ceux-ci , au moyen des prépositions inséparables ou initiales :

AD-mettre , ou mettre auprès de soi.

COM-mettre , ou mettre avec.

DE-mettre , ou mettre hors.

O-mettre , ou ne pas mettre devant.

PER-mettre , ou mettre par le moyen d'un autre.

PRO-mettre, ou mettre d'avance par
ses discours.

RE-mettre, ou mettre ce qu'on avoit ôté.

SOU-mettre, ou mettre sous son empire.

TRANS-mettre, ou mettre de main en
main.

CHAPITRE II.

DES ADVERBES.

NOUS avons vu que les adjectifs & les participes servoient à exprimer les qualités qu'on reconnoît dans les Etres, & qu'il en est de même des Verbes formés par la réunion du verbe par essence, *être*, uni aux participes.

Mais une même qualité n'existe pas dans tous les Etres dans le même degré, & toute qualité est susceptible d'un très-grand nombre de nuances; ceux qui sont heureux ou sages, ne sont ni heureux ni sages au même degré; il a donc fallu des mots au moyen desquels on pût toujours déterminer les gradations

gradations d'une même qualité, les nuances.

Ces mots existent. Ainsi lorsqu'on dit, écrire *bien*, écrire *mal*, écrire *vîte*, écrire *lentement*, écrire *supérieurement*, tous ces mots, *bien*, *mal*, *vîte*, *lentement*, *superieurement*, offrent autant de nuances différentes de l'état ou de l'action qu'on appelle *écrire*.

Les Latins appellent ces mots *AD-VERBES*, c'est-à-dire, mots destinés à modifier les *Verbes*, parce qu'ils accompagnent plus ordinairement les verbes : il en est même qui ne marchent jamais qu'avec les Verbes.

Il en est quelques-uns qui servent plus particulièrement à marquer les nuances des adjectifs ; ce sont ceux dont on se sert pour marquer les degrés de comparaison.

Plus riche, *très-riche*, *excessivement riche*, *moins riche*, *peu riche*.

On peut distinguer deux sortes d'Adverbes ; ceux qui expriment des gradations comme ces derniers : ceux qui désignent la manière dont on fait une chose, & qui peuvent se rendre par conséquent par d'autres tournures, au moyen des prépositions. Tels

sont tous nos Adverbes en *ment*. On dit également se conduire *sagement* & *d'une maniere sage*, parler *facilement* & *avec facilité*.

Ces derniers Adverbes peuvent donc s'appeller ELLIPTIQUES. On les reconnoît surtout lorsqu'en lisant des Ouvrages en Langues étrangères, on y voit des adverbes qu'on est obligé de rendre par une préposition & un adjectif dans sa propre Langue, & *vice-versa* des formules exprimées par une préposition & un adjectif qu'on rend dans sa propre Langue par des adverbes.

Nous appellerons donc ces formules, telles que *d'une maniere sage*, *avec sagesse*, & toute autre pareille, *formules adverbiales*, puisqu'elles remplissent la fonction des adverbes.

Telle est la différence essentielle entre la préposition & l'adverbe, que la préposition marque le rapport qui regne entre deux objets, *le soleil est sur l'horizon*: au lieu que l'adverbe n'indique que le rapport qu'on aperçoit entre un nom & une qualité; il s'éleve *avec rapidité* aux plus grands honneurs.

Dans le premier cas, rien ne peut rem-

placer le nom que précède la préposition.

Dans le second cas, au contraire, le mot qui l'accompagne ne désignant qu'une qualité, ce mot peut se réunir avec la préposition en un seul, sans que le discours perde de sa clarté, puisqu'il ne disparoît aucune partie essentielle : le mot qui remplace les deux autres, ou l'*adverbe*, étant qualificatif, tout comme lorsque l'idée qu'il offre étoit exprimée par deux mots.

On a dû même avoir recours à cette tournure pour rendre la pensée plus vive, & pour diminuer la monotonie qui y regneroit par un usage trop fréquent des prépositions.

L'Adverbe est une ellipse.

L'Adverbe n'est donc qu'une ellipse qui exprime en un seul mot les qualités d'un être qu'on ne pouroit désigner sans elle, que par une circonlocution.

Cette ellipse se fait même de trois manières, selon que la phrase qui sert à modifier le verbe est composée d'un Nom, d'un adjectif joint à un nom générique, ou du

nom d'un objet particulier accompagné de son adjectif.

Dans le premier cas, le nom perd tout ce qui l'accompagne comme nom, & reste seul. Dans le second, l'adjectif paroît seul avec une terminaison qui tient lieu du nom supprimé. Dans le troisième, le nom & l'adjectif s'unissent pour ne former qu'un seul mot.

De-là ces expressions, écrire *mal*, écrire *obligeamment*, écrire *long-tems*.

MAL est un nom devenu adverbe en se dépouillant de tout ce qui accompagne ordinairement les noms. OBLIGEAMMENT est un adverbe formé au moyen d'un adjectif qui s'est chargé d'une terminaison pour tenir lieu d'un nom supprimé. LONG-TEMS est la réunion d'un nom & d'un adjectif.

Telles étoient ces phrases avant qu'elles fussent devenues elliptiques :

Il écrit de cette maniere qu'on appelle
mal.

Il écrit d'une *maniere obligeante*.

Il écrit pendant un *long* espace de *tems*.

Leur origine.

Tout adverbe vient d'un nom pris dans un de ces trois sens elliptiques.

RIEN est le Latin *rem*, chose : il n'y a rien, pour dire *il n'y a aucune chose* : tout comme nous disons PERSONNE, pour désigner l'absence de tout être humain.

TROP, vient du mot *troppo* ou *troupe* ; désignant *multitude*.

ASSEZ, vient de *sat*, prononcé *saz* ; & qui signifie *satiété*, *suffisance*, joint à la préposition *a*. Assez est donc mot à mot à *suffisance*.

Ceux en MENT viennent du Latin *mente* ; esprit, maniere ; *prudemment* ou *prudemmente*, ou d'une maniere prudente ; *sagement*, d'une maniere sage ; *obligeamment*, d'une maniere obligeante.



CHAPITRE III.

Des Conjonctions.

Si les Tableaux de la Parole n'étoient composés que de deux objets en rapport, ou s'il n'étoit jamais nécessaire de déterminer par d'autres mots le sens de ceux qui peignent l'un & l'autre de ces objets, les Parties du Discours dont nous venons de parler seroient suffisantes pour lier toutes les portions qui entrent dans les Tableaux des idées; mais l'exposition de nos idées est rarement bornée à cette simplicité. Il faut souvent ajouter phrase à phrase, tableau à tableau; il faut donc des mots qui lient ces diverses portions; & il faut que ces mots soient de la plus grande simplicité; qu'ils aient la rapidité du geste; qu'ils n'ôtent rien au langage, de sa concision; qu'afin d'unir deux Tableaux, ils n'en forment pas un troisième entre deux.

Ces mots existent; on les appelle **CONJONCTIONS**, mot formé de la préposition

cum, qui signifie avec, & du mot *junctio*, comme si l'on disoit, *mots avec lesquels se forme l'union*.

Une CONJONCTION est donc un mot qui de plusieurs Tableaux de la parole, fait un seul tout.

Elle differe des verbes & des prépositions qui servent également à lier, en ce que le verbe lie le nom & l'adjectif, ou l'objet & sa qualité; que la préposition lie les objets en rapport, & que la conjonction lie les Tableaux même de la parole.

Conjonctions copulatives.

On peut réduire les Conjonctions copulatives à trois, qui seront en François ET, NI, OU.

La première, unit les phrases.

Le seconde, les sépare, les exclut d'un même ensemble.

La troisième, laisse le choix; c'est un résultat partiel.

Ainsi nous dirions :

Prenez cette fleur ET celle-ci.

Ne prenez NI cette fleur NI celle-ci.

Prenez cette fleur ou celle-ci.

Ces mots ne furent pas pris au hasard, pour servir de liaison entre les idées : ce ne fut point par un simple caprice que la première de ces conjonctions fut destinée à unir, la seconde à exclure, la troisième à donner le choix : elles durent cette énergie à la nature même des élémens dont elles sont composées.

ET, fut un dérivé du verbe E, qui indiquoit déjà la liaison de la qualité avec son objet.

NI s'est formé de la nasale N, qui marqua toujours la négation, le refus, par une suite du geste repoussant qu'on forme par la touche nasale.

OU, vient du primitif *ou*, qui désigne, 1°. un lieu différent de celui dans lequel on se trouve, & 2°. un tiers ; par-là même, les objets opposés à ceux dont on parle ; par conséquent, le choix entre des objets incompatibles.

Conjonction déterminative QUE.

Il arrive très-souvent qu'un mot qui fait

partie d'une phrase, a besoin d'être accompagné lui-même d'une phrase particulière qui détermine sa valeur ; alors cette phrase déterminative se met à la suite du mot qu'elle modifie, & se lie avec lui par la Conjonction QUE. C'est ainsi qu'un Historien François dit :

» CLOVIS n'étoit QUE dans sa quinzième
 » année, lors-QU'il monta sur le Trône. Il
 » avoit à peine vingt ans, QU'il envoya dé-
 » fier Syagrius, fils du Comte Gilles, &
 » Gouverneur pour les Romains dans la
 » Gaule..... Il marcha droit à Soissons :
 » combattre & vaincre ne fut pour lui QU'une
 » seule & même chose ».

La Conjonction QUE revient quatre fois dans ce Tableau, quoique fort court : la première fois c'est pour lier ces mots *Clovis n'étoit*, avec ceux-ci, *dans sa quinzième année*, qui déterminent le sens des premiers. Le second QUE sert à déterminer le sens du mot *lors*. Le troisième lie avec *il avoit*, les mots qui en achèvent le sens. Le quatrième montre que ces mots *une seule*

Et même chose, complètent le sens commencé par ceux-ci, *combattre & vaincre ne fut pour lui.*

S'il n'est pas difficile de voir que dans ces phrases, **QUE** est une Conjonction, il ne l'est pas plus de s'affurer qu'il est également conjonctif dans les suivantes.

1^o. Lorsqu'après un comparatif il sert à unir les deux objets qu'on compare.

Le Soleil est plus grand **QUE** la Lune.

2^o. Lorsqu'il se trouve à la tête d'une phrase exclamative, lorsqu'on dit, par exemple :

QUE faites-vous ?

QUE cette personne est gracieuse !

QUE le Ciel comble ses vœux !

Car ce sont des phrases elliptiques, où l'on a supprimé tout ce qui devoit précéder *que*, comme inutile à exprimer. En effet, *que faites vous*, se rapporte à une action que l'on voit, & qu'il est inutile d'exprimer, mais avec laquelle se lie *que*. Les deux autres *que* se rapportent ; l'un, à un sentiment d'admiration ; & l'autre, à un sentiment de sou-

hait qu'il ne feroit pas moins inutile d'exprimer.

3°. QUE est également conjonctif lorsqu'il lie un nom & un verbe, dans toutes les occasions où on l'appelle *relatif*; lorsqu'on dit, par exemple,

Le Livre QUE vous m'avez envoyé est très-intéressant.

L'Auteur QUE vous citez est un excellent Juge.

Il est incontestable que ces QUE lient les mots qui les précèdent, avec ceux qui les suivent: c'est comme si l'on disoit, le *livre envoyé à moi par vous*; l'*Auteur cité par vous*, tournures que ne peut admettre notre Langue, qui proscriit les tournures passives.

Cette Conjonction fut empruntée du primitif *qhe* ou *quhé*, qui signifioit *lien*, *cordons*, *puissance unitive*. On ne pouvoit mieux en désigner la valeur.

Conjonctions nées de l'Ellipse.

Il existe un grand nombre d'autres mots qui sont regardés comme des Conjonctions, & qui servent en effet à unir entr'elles des

phrases, de la même manière que les unifient les conjonctions précédentes.

Mais elles ne tiennent cette propriété que de leur union avec une Conjonction qu'elles remplacent, & qu'on sous-entend: elles ne sont Conjonctives que par ellipse: il est vrai que ces Conjonctions elliptiques se sont formées ordinairement dans des Langues si anciennes qu'il étoit très-aisé de ne pas soupçonner que ce fussent des mots elliptiques; mais des mots véritablement conjonctifs par eux-mêmes.

1°. **SI**, mot qu'on regarde comme une *Conjonction conditionnelle*, est formé par la réunion d'une condition & de la conjonction *que*. Ainsi en disant, *si deux grandeurs sont égales à une troisième*, c'est comme si l'on disoit *SOIT SUPPOSÉ*, ou *soit admise la condition QUE* deux grandeurs sont égales à une troisième: aussi ce mot *si* tient au verbe Latin *sit*, soit.

2°. **MAIS**, qu'on appelle *Conjonction ad-versative*, parce qu'elle met en opposition une idée avec une autre, est la réunion de

La Conjonction *que*, avec un mot fait pour amener un contraste avec ce qu'on a déjà avancé.

Lorsqu'on dit, par exemple; *il a fort bien parlé, MAIS ce n'est que pour surprendre*; c'est comme si l'on disoit: il a fort bien parlé, nous en convenons; mais convenons de PLUS qu'il ne se propose en cela que de surprendre.

Et ce mot fut très-bien choisi, parce qu'il signifie *plus*, & qu'il n'est qu'une altération de *magis*. On dit encore dans quelques Provinces, je l'aime MAIS que vous, pour dire *plus que vous*.

3°. CAR, est employé pour rendre raison de ce qu'on a avancé: & il fut bien choisi; ce mot signifiant *raison*, dans son origine, de même que *voix*, *parole*, *discours*, d'où vinrent ces mots Latins, *garrulus*, un discourreur; *garrire*, jaser; *gerræ*, des riens, des balivernes.

Il en est de même de toutes les autres Conjonctions, comme de *or* & *donc*, de *ut* des Latins, &c. comme on peut s'en af-

surer par notre Grammaire Universelle & Comparative.

CHAPITRE IV.

Des Interjections.

SOUS le nom d'INTERJECTIONS, on comprend ces sons exclamationnels que nous arrachent les sentimens dont nous sommes affectés, & par lesquels ils se manifestent hors de nous; ces cris de plaisir ou de douleur, de joie ou de tristesse, d'approbation ou de mépris, de sensibilité, en un mot, que nous proferons par une suite des sensations que nous éprouvons, quelle qu'en soit la cause.

Peu variées entr'elles par le son, les Interjections le sont à l'infini par le plus ou moins de force avec laquelle on les prononce, par le plus ou moins de rapidité dont elles se succèdent, par les changemens qu'elles occasionnent sur la physionomie, sur-tout par le ton qu'on leur donne. Sous les diverses formes qu'elles prennent, écla-

tent le cri de la douleur, les sons admiratifs, les diverses espèces de ris, &c.

Elles furent très-bien nommées *Interjections*, de deux mots Latins qui signifient *proférés par intervalles*, parce qu'on les profère en effet par intervalles, comme par secousses, & parce qu'elles sont semées entre les autres parties du discours sans se lier avec aucune.

Telle est la différence essentielle entre les autres Parties du Discours & les Interjections ; que celles-là sont une peinture d'idées, dont l'expression les communique & les rend propres à ceux qui l'entendent : au lieu que l'Interjection n'est qu'un signe de ce qui se passe dans celui qui la laisse échapper. Si par elle, il fait entendre aux autres qu'il éprouve dans ce moment une agitation vive & tumultueuse, il ne sauroit faire passer cette agitation dans leur ame : ils sont avertis qu'un de leurs semblables est vivement agité, mais cette agitation ne devient pas la leur.

Effet admirable de la Nature, qui par ces

divers moyens pourvoit aux besoins & à l'instruction de tous. Par l'Interjection, nos sensations se communiquent à nos semblables, dans le degré nécessaire pour les porter à y prendre part; mais non au point qu'ils en soient affectés dans le même degré. Si elles étoient suivies d'un pareil effet, nos sensations cesseroient d'être un avantage; elles deviendroient le présent le plus funeste qu'on pût faire aux hommes. Un cri d'alarme ou de douleur effraye, mais il ne déchire pas: il n'ôte pas les forces nécessaires pour voler au secours du malheureux qui implore notre assistance.

L'esprit de société dirige & modère l'usage des Interjections. Chez les Peuples Sauvages, dont la vie est très-dure, la grandeur d'ame consiste à être maître de sa douleur: celui qui pousseroit un cri dans les tourmens les plus cruels, feroit deshonoré comme un lâche. Chez les Peuples civilisés, les ris ne sont que pour la jeunesse légère & volage; & l'admiration fréquente, pour ceux qui n'ont rien vu.

Les

Les Interjections paroissent donc rarement dans les Tableaux de la parole : ce n'est que lorsqu'elles peuvent y produire de grands effets, & les rendre plus vifs, plus animés. Voici les principales.

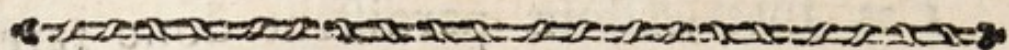
AH! HÉLAS! OH! Elles marquent la douleur, lorsqu'elles se prononcent d'une manière lente, traînée & avec effort : prononcées avec feu & avec rapidité, la première & la troisième indiquent la joie & le plaisir.

OUF! marque la suffocation, l'excès de fatigue.

FI! le dégoût & l'indignation.

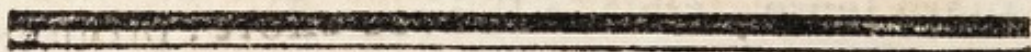
OH! EH! servent à appeller.





L I V R E I I.

*Des FORMES que prennent pour se lier
entr'eux les mots qui composent les Parties
du Discours.*



P R É L I M I N A I R E S.

*Différence des Parties du Discours à l'égard
des FORMES.*

LORSQUE les mots qui constituent les diverses Parties dont nous venons de parler, se réunissent pour former les Tableaux de nos idées, ils ne se lient pas entr'eux de la même manière. Les uns toujours semblables à eux-mêmes, n'éprouvent jamais aucun changement. Les autres varient sans cesse, suivant les fonctions qu'ils ont à remplir, suivant la place qu'ils doivent occuper.

On peut diviser à cet égard les Parties du Discours en deux Classes, relativement aux

changemens qu'elles éprouvent pour s'unir entr'elles. L'une renferme les Parties du Discours dont les mots n'éprouvent jamais aucun changement; & la seconde, celles dont les mots subissent au contraire des changemens.

Les Parties du Discours qui forment la premiere Classe, sont les Prépositions, les Adverbes, les Conjonctions & les Interjections; tout ce qu'on renfermoit en un mot sous le nom général de *Particules*.

Les Parties du Discours qui forment la seconde classe, sont les six autres; le Nom, l'Article, le Pronom, l'Adjectif, le Participe & le Verbe.

Les mots de cette seconde Classe s'appellent par cette raison *déclinables*, c'est-à-dire, mots qui passent successivement par divers états; tandis que les autres s'appellent par la raison contraire *indéclinables*. Il s'agit donc ici des Parties du Discours appelées *Déclinables*.



Division des Parties du Discours qui sont déclinables.

Les Parties du Discours qui reçoivent diverses modifications , se subdivisent en deux autres Classes.

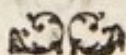
1^o. Les mots qui reçoivent diverses modifications , suivant le nombre d'individus qu'ils désignent.

2^o. Les mots qui reçoivent diverses modifications, non-seulement suivant le nombre d'individus qu'ils désignent ; mais encore suivant leurs rapports avec les actions & avec le tems dans lequel ces actions s'operent.

La premiere Classe renferme les cinq premieres Parties du Discours , ou les mots simplement *déclinables*.

La seconde Classe renferme les *Verbes* , ou les mots *qui se conjuguent*.

Il fera donc question dans ce Livre de DÉCLINAISON & de CONJUGAISON , mots presqu'aussi effrayans que communs.



Cause générale de ces modifications.

Si les mots n'avoient qu'une seule fonction à remplir dans les Tableaux de la parole, ils n'auroient jamais besoin d'aucune modification ; ils feroient tous indéclinables : mais si quelqu'un d'entr'eux est chargé de diverses fonctions, il faudra nécessairement, afin qu'il puisse les remplir, qu'il revête les qualités sans lesquelles ces diverses fonctions n'auroient pas lieu.

Nous n'avons donc qu'à jeter un coup-d'œil sur les définitions des Parties du Discours, pour appercevoir aussitôt celles dont les fonctions sont en grand nombre, & celles qui n'en ont qu'une : celles qui sont déclinables & celles qui ne le sont pas.

L'*Adverbe*, qui se borne à désigner une modification des Verbes ; la *Préposition*, qui indique un simple rapport entre deux noms ; la *Conjonction*, qu'on n'emploie que pour unir les phrases ; & l'*Interjection*, qui indique un sentiment de l'ame, ne seront jamais dans le cas d'être diversement modi-

fiés, puisqu'ils n'ont qu'une fonction à remplir.

Il n'en est pas ainsi des autres Parties du Discours. Obligées de faire face à un grand nombre d'objets différens, elles ne peuvent y parvenir qu'en prenant chaque fois une forme nouvelle.

Le Nom indique tous les objets de la même espèce; mais ces objets peuvent être pris un à un, ou plusieurs ensemble; il faudra donc que le nom varie, suivant qu'il indique un ou plusieurs individus.

Le Pronom étant dans le même cas, éprouvera les mêmes modifications.

L'Article, l'Adjectif & le Participe, forcés de suivre l'impulsion des Noms & des Pronoms, & de se conformer à eux, seront obligés de les imiter dans les changemens qu'ils éprouvent.

Le Verbe désignant le tems de nos actions, tems qui varie sans cesse, & qui se subdivise en une multitude de portions, sera obligé, pour peindre ces variétés, de revêtir lui-même une multitude de formes diverses.

Les Pronoms, qui nous représentent dans nos divers états actifs & passifs, & qui ont ainsi une fonction très-différente de celle qui leur est commune avec les noms, se modifieront de diverses manières, afin de pouvoir nous peindre dans nos divers états.

Les Noms varieront encore, suivant qu'ils peindront les genres des objets qu'ils désignent.

La *Déclinaison* & la *Conjugaison* renfermeront donc un grand nombre de modifications fondées sur la Nature, & propres à peindre nos idées avec plus de vérité & de clarté.

Modifications de la Déclinaison.

La *Déclinaison* renferme trois sortes de modifications.

1°. Le **GENRE**, ou la modification qu'un nom reçoit, suivant qu'il désigne un homme ou une femme, &c.

2°. Le **NOMBRE**, qui indique un ou plusieurs objets de la même nature. †

3°. Les **CAS**, qui indiquent les diverses

fonctions que les Noms remplissent dans les Tableaux de la parole.

Modifications de la Conjugaison.

Outre les NOMBRES, & même le GENRE dans quelques Langues, la Conjugaison renferme trois sortes de modifications.

Les TEMS, dont nous avons déjà parlé ; & qui indiquent les Epoques des actions ou des événemens.

Les MODES, ou les changemens qu'éprouve le Verbe, suivant qu'on l'employe dans un sens absolu ou dans un sens relatif.

Les FORMES, ou les modifications qu'éprouvent les Verbes, suivant qu'ils se rapportent à des Etres actifs ou passifs.



 CHAPITRE PREMIER.

Des Genres & des Nombres.

CE que nous avons déjà dit sur ces deux objets dans le Chapitre du Nom, fait que nous ferons fort courts ici à leur égard.

Les Genres se désignent en François de trois manieres ; ou par une terminaison différente pour les mots qualificatifs, *fil* & *fille*, &c ; ou par des terminaisons particulières ; *eau* pour les noms masculins, *hameau*, *bateau*, *muséau* ; *eille* & *aille* pour les noms féminins, *abeille*, *muraille*, *rocaille* ; &c. & 3^o. par les articles, qui sont toujours des deux genres.

Diverses Langues ont encore un troisième genre pour désigner des objets sans aucun rapport à ces deux genres : & c'est ce qu'on appelle le GENRE NEUTRE.

Lorsque nous employons un adjectif sans un rapport déterminé à aucun genre, on peut dire que nous nous servons d'une tour-

nure neutre , telle est cette phrase : *tout ce que vous faites est bien* ; car on ne peut pas dire que ce mot *tout* se rapporte à aucun genre ; & chez les Latins , tout mot pareil est constamment rendu par un neutre.

En François , les Pronoms de la troisième personne sont seuls susceptibles d'un genre différent , suivant qu'on parle d'un homme ou d'une femme.

On a quelquefois des mots de deux genres , suivant qu'ils désignent un objet différent. Le mot *Orgue* , masculin au singulier , parce qu'on l'envisage comme un instrument de musique , est féminin au pluriel , parce qu'il présente alors l'idée d'un assemblage de flûtes.

Quant aux Nombres , plusieurs Langues ; telles que l'Hébreu , le Grec , l'ancien Theuton , l'Esclavon , &c. ont , outre le singulier & le pluriel , un troisième Nombre appelé le *Duel* , qui ne désignoit que deux objets , & dont on se servoit sur-tout pour les parties du corps qui sont doubles , comme les yeux , les mains , &c.

Quant à notre terminaison plurielle en *S*, nous la tenons des Latins & des Grecs, qui la substituerent à la terminaison orientale en *ei*; celle-ci étoit un abrégé de leur grande & primitive terminaison en *IM*, terminaison très-énergique, puisqu'elle désigne la multitude, l'immensité, & qui forma l'*IM-us* des Latins, mot qui offre ces diverses significations, & qui devint non moins énergiquement la marque du superlatif, comme dans nos mots *Excellentissime*, *Révérendissime*.

CHAPITRE II.

DES CAS.

LES CAS consistent dans les changemens qu'éprouve la dernière syllabe d'un nom, indépendamment du genre & du nombre, afin que ce nom puisse remplir les diverses places qu'il doit occuper dans les Tableaux de la parole.

En effet, tout Nom & tout Pronom mar-

che seul , ou à la suite d'un autre ; est actif ; ou passif ; désigne un agent , un but , ou un moyen ; remplit en un mot plusieurs fonctions différentes dans les Tableaux de la parole. Il faudra donc le caractériser dans ces divers cas , par des traits qui ne laissent aucune obscurité sur son emploi. Dans cette phrase , par exemple :

Je vous prévient que le Général m'a ordonné de me tenir prêt.

Le pronom de la première personne remplit trois fonctions différentes , désignées chacune par un cas particulier.

Il est d'abord actif , ce que désigne *je*.

Il est passif , ou objet de l'action dans ,
ME tenir prêt.

Il désigne un terminatif dans , *m'a ordonné* , a ordonné à *moi*.

Ces variétés dans les Pronoms nous sont communes avec les Latins & les Grecs.

Nous voici donc arrivés à l'origine des Cas , de ces Cas qui produisent un si brillant effet dans les Langues de ces deux Peuples ; & dont nous ne faisons usage que pour les Pronoms.

C'est la Nature qui conduisit à l'invention des Cas : ils existèrent , parce qu'il étoit impossible qu'ils n'existassent pas ; & une fois donnés , les Hommes ne firent plus qu'en étendre ou en resserrer l'usage.

Il étoit impossible , nous l'avons vu , que ce même pronom qui désignoit une personne active , la désignât comme passive : il fallut nécessairement varier le pronom , suivant qu'il remplissoit l'une ou l'autre de ces fonctions : de-là *JE & ME , TU & TE , &c.* & on appella ces variétés , *CAS* ; parce qu'ils peignent les divers cas , les diverses circonstances dans lesquelles se rencontrent ces personnes.

Mais , puisqu'on donnoit ainsi des Cas aux Pronoms , selon qu'ils désignoient les personnes dans un état actif ou passif , il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour étendre cette distinction jusqu'aux Noms : il ne restoit qu'à en prononcer différemment la fin , suivant qu'ils étoient actifs ou passifs , agens ou objets des actions , sujets ou objets dans les Tableaux de la parole.

Cette invention des Cas, ou plutôt ce transport qu'on en fit des Pronoms aux Noms, fut un trait de génie auquel le Grec & le Latin durent une grande partie des beautés qu'on admire dans leurs Langues. Dès ce moment, les mots n'étant plus attachés à une place fixe, on put se déterminer pour celle où ils produiroient le plus grand effet; de-là, résulterent nécessairement des Tableaux plus parfaits, plus harmonieux, plus variés, plus surs dans leurs effets. L'on put amener tour à tour sur le devant du Tableau, ou faire fuir tour à tour un même mot, suivant qu'on voulut fixer plus ou moins l'attention sur lui. Ce furent autant de ressources ménagées à l'imagination & au goût des Ecrivains, qui purent conduire ainsi leur Lecteur de surprise en surprise, & exciter sa curiosité jusqu'à la fin, en la tenant toujours suspendue.

Sans cet avantage, un de nos Poètes n'auroit pû dire :

Triste reste de nos Rois ;
Chère & dernière fleur d'une tige si belle ;

Hélas ! sous le couteau d'une Mere cruelle ,
Te verrons-nous tomber une seconde fois ?

Il auroit été obligé de dire , fans grace & fans harmonie : *Hélas ! verrons-nous toi triste reste de nos Rois , chere & derniere fleur d'une tige si belle , tomber une seconde fois sous le couteau d'une Mere cruelle ?*

Si dans notre Langue , qui se prête peu à de pareils changemens , ils produisent cependant de si grands effets , combien ne doivent pas être supérieures à cet égard les Langues où les Cas permettent infiniment plus de transpositions ?

Du nombre des Cas & de leurs Noms.

Le nombre des Cas varie singulièrement d'une Langue à une autre. Celles qui en comptent le moins en ont trois , telle est l'Arabe. Le Péruvien en compte au contraire autant que de prépositions. Entre ces deux extrêmes , font un grand nombre d'intermédiaires ; l'Allemand , qui admet quatre cas ; le Grec , cinq ; le Latin , six ; les Langues du Malabar , huit ; l'Arménien ,

dix ; le Basque , onze ; le Lapon , quatorze .

Quant à la Langue Françoisse , nos anciens Grammairiens y admettoient six cas ; même pour les Noms , comme en Latin ; nos Grammairiens modernes n'en admettent point , avec raison ; du moins pour les Noms ; mais ils les ont proscrits à tort à l'égard des Pronoms .

Le nombre des Cas peut se déterminer de deux manieres , par la forme & par le sens ; & presque toujours ce nombre est plus considérable relativement au sens , que relativement à la forme .

La premiere Déclinaison des Latins , *Rosa* , la Rose , qui est de six cas pour le sens ; n'a que trois cas par la forme ; trois de ces cas se terminant par *a* , & deux par *e* . Mais comme l'*a* de l'ablatif est long , on peut admettre quatre cas relativement à la terminaison . Il en est de même pour toutes les Déclinaisons Latines : le datif & l'ablatif sont presque toujours semblables , tout comme le vocatif & le nominatif .

Tels sont les noms des six Cas Latins :

Nominatif.		Accusatif.
Genitif.		Vocatif.
Datif.		Ablatif.

Les Grecs en auroient autant s'ils n'avoient pas confondu l'ablatif avec le datif, par une terminaison constamment commune; au lieu qu'elle varie quelquefois chez les Latins, qui renchérèrent à cet égard sur les Grecs.

Nominatif, Cas actif, ou subjectif.

Le Nominatif des Latins & des Grecs est dans les Tableaux actifs, le Cas actif, celui auquel on attribue tout ce qui se fait : & dans les autres Tableaux, énonciatif & passif, c'est le sujet de la phrase, le sujet auquel on attribue les qualités dont il est question dans ces Tableaux. On peut donc l'appeller d'un nom qui renferme ces trois sortes de Tableaux, *Cas subjectifs.*

Accusatif, Cas passif, ou objectif.

Au Cas actif est opposé le Cas passif; à je

est opposé *me* ; à *Filius* , Nominatif Latin ; est opposé *Filium* , fils. Le premier de ces Cas peint les Etres comme agissans, ou comme des sujets auxquels on attribue tout ce qu'on dit ; le second les peint comme étant les objets qui reçoivent les impressions de l'action dont on parle. L'Accusatif des Latins & des Grecs est donc leur Cas passif.

On ne peut jeter les yeux sur ces deux Cas , sans reconnoître aussitôt , par la différence de leur terminaison , l'idée accessoire qu'ils ajoutent chacun au même mot : ce qui est un avantage qui manque à notre Langue , où nous ne connoissons que par la place qu'ils occupent , le sujet & l'objet de nos phrases. Ainsi dans ces Langues la place de l'accusatif & du nominatif sont indépendantes du reste de la phrase ; on peut leur assigner celle où ils produiront l'effet le plus harmonieux & le plus agréable : en effet , dès qu'on voit que *filium* représente le fils comme passif , & que *filius* le représente comme actif , il est très-indifférent que l'un précède l'autre ; on sentira toujours toute leur énergie.

Qu'on dise , *pater amat filium* , ou *filium amat pater* , cela est égal ; on voit toujours que *filium* est l'objet aimé , & que *pater* est l'objet qui aime. Mais en François nous ne pourrons jamais donner à ces mots , *le pere aime son fils* , une autre place que celle qu'ils occupent par cet arrangement.

De l'Ablatif , ou Cas circonstanciel.

Ces trois sortes de Tableaux , l'Enonciatif , l'Actif & le Passif , ont donc ceci de commun , qu'ils sont tous composés d'un Verbe & de son sujet ; mais ils diffèrent , en ce que le Tableau actif n'est pas seulement composé d'un sujet , mais qu'il offre outre cela un objet sur lequel agit ce sujet : qu'il réunit ainsi un Cas actif & un Cas passif , un nominatif & un accusatif ; tandis que les deux autres sont privés de ce dernier.

Un Tableau passif n'étant que l'inverse d'un Tableau actif , tout ce qui se trouve dans celui-ci , doit se trouver dans celui-là ; mais sous une forme différente. Ce qui étoit objet dans le Tableau actif , devient sujet

dans le Tableau passif; & ce qui étoit sujet dans le Tableau actif, devient circonstance dans le Tableau passif. Cette circonstance se reconnoît en François, au moyen de la préposition *par*; & en Latin, au moyen du cas appelé *ablatif*.

C'est ainsi qu'on peut dire également; *César subjuga Rome*, ou *Rome fut subjuguée par César*.

César, qui étoit sujet actif dans la première phrase, est un circonstanciel dans la seconde: en Latin ce seroit un ABLATIF; & ce cas fut très-bien nommé, des deux mots, *ab* par, & *latus* transporté; puisqu'il désigne les circonstances par lesquelles nous sommes transportés d'un état à un autre. *César* étant à l'ablatif, on voit que c'est par lui que Rome fut transportée dans un état de dépendance, tandis qu'elle étoit libre auparavant.

L'ablatif est toujours accompagné de la préposition *a* lorsqu'il désigne un nom propre; mais lorsqu'il désigne une simple circonstance, on supprime la préposition.

Du DATIF ou Terminatif.

Nos actions sont ordinairement relatives à quelqu'objet, dont il est le but ou le terme: c'est donc ici un quatrième cas; comme lorsque nous disons, *il me fait annoncer une bonne nouvelle par son frere*; Tableau dont le sujet est *il*; l'objet, *nouvelle*; le circonstanciel, *son frere*; & le terminatif, *me*; car il désigne la personne à qui cette nouvelle est annoncée.

Vocatif, ou Cas interjectif.

Le Vocatif est le Cas par lequel on s'adresse à une Personne, en la désignant par son nom, ou par quelqu'épithète. En disant, *prens un siège, CINNA*; Cinna est un nom au Vocatif. En disant, *qu'avez-vous fait, PERE dénaturé, ESCLAVE ambitieux?* Ces mots, *pere dénaturé, esclave ambitieux*, sont des épithètes au Vocatif.

Nous l'appellons *Cas interjectif*, parce qu'il est l'effet de l'exclamation comme les Interjections; & que semblable à celles-ci, il ne se lie avec aucune portion des Ta-

bleaux de la parole, il est toujours isolé.

Génitif, ou Cas complétif.

Un nom n'est pas toujours suffisant pour déterminer l'objet qu'il doit peindre : il faut alors recourir à un autre nom, qui venant au secours de celui-là, complète le sens qu'il avoit commencé : dans ces exemples, *la violence de la tempête, le souffle des zéphirs, le poids des années, l'éclat du soleil, le fils de Philippe* ; les mots *violence, souffle, poids, éclat, fils*, commencent un sens qui reste suspendu jusqu'à ce qu'on ait prononcé les mots *tempête, zéphirs, années, soleil, Philippe*, liés avec les premiers par la préposition *de*. Ils forment donc un Cas complétif, puisqu'ils complètent le sens commencé. En Latin, on les reconnoît à une terminaison particulière, qui forme le Cas qu'on appelle *Genitif*, parce qu'il désigne toujours l'origine, la généalogie. Dans les exemples précédens, les objets désignés par ces mots, *la violence, le souffle, le poids, l'éclat, le fils*, font l'effet de la *tempête*,

des zéphirs, du soleil, de Philippe, nommés ensuite.

Quelquefois *de* paroît completif, & il ne l'est que par ellipse, lorsqu'on dit, par exemple, *la Ville de Paris*; aussi en Latin *Ville & Paris* font au même cas. C'est qu'en François on a supprimé entre ces deux noms une phrase inutile à exprimer; c'est comme si on disoit, *la Ville* qui porte le nom *de Paris*. Les Latins, qui mettent *Ville & Paris* au même cas, font l'ellipse d'une autre manière: c'est comme s'ils disoient, *la Ville* qui est appelée *Paris*.

*Cas des Pronoms en François pour la première
Personne au singulier.*

JE, Cas actif; JE fais ce que vous m'allez dire.

JE, Cas interrogatif; l'ai-JE bien entendu?

ME, Cas passif; rien ne peut ME détourner de ce projet.

ME, Cas terminatif; il daigna ME donner ce gage de sa foi.

MOI, Cas interjectif; qui, MOI!

Moi, Cas passif; suis-MOI.

Moi, Cas terminatif; donnez-MOI du secours.

Moi, Cas circonstanciel; c'est par MOI qu'il fut sauvé.

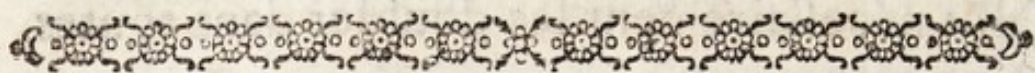
Moi, Cas complétif; ils venoient en foule autour de MOI.

Il en est de même des autres Pronoms; ils donnent lieu à des observations pareilles; & les uns & les autres sont une preuve sensible de la variété qu'on peut répandre dans les Tableaux de la parole, au moyen des Cas. On diroit que notre Langue, en multipliant ceux des Pronoms, a voulu se dédommager de ce qu'elle souffre par la privation des Cas à l'égard des Noms.

La vraie raison cependant qui a fait multiplier à ce point les pronoms en François, c'est qu'il a fallu que ces Cas n'eussent point l'air de Cas, & qu'ils fussent assujettis à une place comme tous les mots François. Ainsi les pronoms qui peuvent précéder le Verbe, ne peuvent le suivre; & ceux qui peuvent le suivre; ne peuvent le précéder: il a donc

fallu nécessairement les doubler dans toutes ces occasions. Par ce moyen, notre Langue, lors même qu'elle s'éloignoit le plus de sa marche ordinaire, restoit conforme à elle-même.





PARTIE II.

DE LA CONJUGAISON.

SECTION PREMIERE.

DES MODES

CHAPITRE PREMIER.

Définition & Division.

LES Temps que nous avons déjà parcourus, présentent tous l'existence absolue & positive. Mais on peut aussi la considérer comme dépendante de quelqu'autre existence : on peut aussi la considérer relativement aux personnes en général, sans la rapporter à aucune personne en particulier : de-là diverses Formes, auxquelles on donne le nom de **MODES**.

Le Verbe a donc un Mode absolu & positif; on l'appelle **INDICATIF**. C'est celui dont nous avons déjà vû les Temps.

Il indique l'existence considérée en elle-même.

Viennent ensuite quatre Modes RELATIFS & trois Modes ABSTRAITS, ou INDÉFINIS, du moins dans la langue Latine.

Seconde sorte de Modes ; les Modes Relatifs :

Ces Modes sont au nombre de quatre ; comme nous venons de le dire.

1°. L'IMPERATIF ; *soyez sage*. Il marque une existence qui aura lieu en conséquence de l'ordre qu'on en donne.

2°. L'OPTATIF ; *que ne suis-je sage !* Il marque une existence qu'on désireroit qui fût.

3°. Le CONDITIONNEL ; *je serois sage, si j'en favois les moyens*. Il marque une existence qui dépend d'une condition.

4°. Le SUBJONCTIF ; *il a dit QUE JE FUSSE sage*. Il marque une existence qui est subordonnée à une autre.



 CHAPITRE II.

 DES MODES RELATIFS.

ARTICLE PREMIER.

Du Mode Impératif.

L'IMPERATIF énonce l'existence comme ayant lieu en conséquence d'un ordre donné.

Fais, viens, sors, sont des Impératifs.

Ce Mode n'a dans la Langue Françoise qu'une seule Personne au singulier, c'est la seconde: *fais, viens*.

Il en a deux au pluriel, la premiere & la seconde: *faisons, faites: venons, venez*.

Il ne peut point avoir de premiere personne au singulier.

Quant à la troisiéme Personne au singulier & au pluriel, on les exprime par la même formule que le subjonctif, *qu'il fasse, qu'ils fassent*. On prend alors un ton impératif; au lieu que dans le subjonctif il est plus foible, plus narratif.

Les Latins ont deux manières d'exprimer cette troisième personne ; l'une , comme en François par le subjonctif ; l'autre , par la terminaison *eto*. Celle-ci a donc toute la force de l'impératif , tandis que l'autre est plus foible , plus narrative qu'impérative.

Ce Mode est composé de deux Tems dans notre Langue , tous deux futurs ; mais dont l'un peut être regardé comme présent relativement à l'autre ; & celui-ci , comme passé relativement à une époque déterminée & future.

PRÉSENT , *fais* : fais cela à présent.

PRÉTÉRIT , *aie fait* : aie fait quand j'arriverai.

Les Verbes réfléchis , tels que *s'habiller* ; *se réjouir* , forment ces deux tems de cette manière. *Habille-toi* , *habiliez-vous*. *Sois habillé* , *soyez habillés*.

Les Grecs ont quatre tems à l'Impératif ; qu'on rend presque tous par le prétérit : c'est défigurer une Langue que de confondre ainsi des tems très-distincts. Ces tems Impératifs se rapportent à diverses époques ; en déter-

minant avec soin ces différentes époques ; on aura quatre tems à l'Impératif, même en François.

Présent commençant, *fais*, mets-toi à faire.

Présent finissant, *fais*, exécute entièrement.

Prétérit absolu, *aie fait*, à telle époque.

Prétérit relatif, *aie eu fait*, avant que telle chose ait été faite.

C'est l'Impératif qu'employèrent les Législateurs Romains dans la promulgation de leurs Loix.

Les Hébreux, par une formule plus pressante encore, employoient la seconde personne du futur.

C'est que l'Impératif n'est que dans le futur ; enforte que le tems futur peut servir pour l'Impératif : aussi les Grecs se servirent quelquefois de l'Impératif au lieu du futur.

Quant à leurs Loix, elles étoient énoncées par l'Infinitif ; mais on sous-entendoit ces mots : *il est ordonné de*.

De toutes les portions du Verbe , l'Impératif est la première qui se soit présentée aux hommes : en effet , on a été dans le cas d'ordonner , prier , solliciter , avant qu'on fût dans le cas de raconter ce qu'on avoit fait. Aussi , ce tems est le plus simple de tous , & la racine de tous les autres : c'est toujours un nom radical & primitif , employé comme verbe.

Il n'est donc pas étonnant que dans toutes les Langues l'Impératif soit le tems le plus simple , même en Hébreu , où il est d'une seule syllabe comme les mots primitifs , lors même que les Verbes Hébreux , dont il fait partie , sont composés de deux syllabes. C'est pour avoir négligé cette observation , qu'on a méconnu le rapport de nombre de mots Orientaux & Occidentaux ; qu'on n'a pas vu que ces Verbes Hébreux , יָד *I'hid* , fixer un jour , הָיָה *I'hyl* , croître , זָקֵן *I'sen* , vieillir , qui sont à leur impératif *yd* , *hyl* , *sen* , représentent les mots primitifs *Id* , tems ; *Hyl* ou *hul* , plante ; *sen* , vieillesse ; d'où vinrent les mots La-

tins *Idus*, les Ides; *sylva*, forêt; *senex*, & vieillard, &c.

A R T I C L E I I.

De l'OPTATIF.

Notre vie n'est que souhaits; un vœu exaucé est souvent la source féconde de nouveaux souhaits qu'il amène à sa suite, & la fin de la vie la plus longue arrive souvent au milieu de désirs; mais le souhait est impatient: il fallut donc donner aux Verbes une tournure particulière, qui secondât cette impatience: de-là le mode optatif. Les Grecs, dont la Langue étoit si belle & si bien assortie aux affections de l'ame, lui consacrerent une terminaison particulière. La nôtre, qu'effraye tout ce qui sent trop l'art & la gêne, s'est contentée d'un petit nombre de formules particulières.

Elles consistent à accompagner le Verbe de l'exclamation optative: *plût au Ciel que!* ou d'un simple *que*:

Plût au Ciel que je pusse en douter!

Que ne puis-je payer ce service important!

ARTICLE III.

Du Conditionnel ou Suppositif.

Souvent on veut ; mais ce vouloir tient à des circonstances & à des conditions sans lesquelles cette volonté est sans effet ; il a donc fallu des formules , au moyen desquelles les Verbes pussent s'affortir à cet état de l'ame arrêtée dans ses désirs , par des circonstances étrangères : de-là le Mode Conditionnel ou Suppositif ; ainsi , on dit :

Je LIROIS, si j'avois des livres instructifs.

Je me PROMENEROIS , si j'en avois le loisir.

Nous devons ce tems aux Latins , quoiqu'ils ne fissent pas du Conditionnel un mode particulier , le confondant avec le Subjonctif : en cela , comme à plusieurs autres égards , notre Conjugaison est plus nombreuse & plus parfaite que la leur.

Ce Mode a deux tems en François ; l'un , qui répond au Présent de notre Indicatif , je FERROIS.

L'autre , qui répond au Prétérit , j'AUROIS FAIT.

On peut y ajouter quelques autres tems ; sur-tout en admettant comme des Tems particuliers , l'infinitif précédé des verbes *venir & devoir* ; ainsi on diroit au futur conditionnel , je *DEVROIS faire*.

ARTICLE I V.

Du SUBJONCTIF.

Un événement tient souvent à un autre ; il faut donc , lorsque le verbe qui le désigne forme lui-même une phrase , qu'il prenne une forme qui fasse reconnoître sa dépendance : c'est cette forme qu'on appelle, **Mode SUBJONCTIF**.

Il se reconnoît , soit en Latin , soit en François , à une terminaison particuliere , & aux conjonctions dont il est précédé ; **UT**, en Latin exprimé ou sous-entendu ; & **QUE**, en François. On dit ainsi :

Il faut **QU'**un jeune homme **OBÉISSE** à ses pere & mere.

Il attendoit **QUE** j'**EUSSE** **MÉRITÉ** l'approbation publique.

De ces tems , le premier est un Présent

indéfini , renfermant toutes les Epoques , passées , présentes & futures.

Le second est un Prétérit comparatif.

A ces tems se joignent ceux-ci.

PRÉSENT DÉFINI , que je fesse ; il falloit que je fesse.

PRÉTÉRIT INDÉFINI , que j'aie fait ; il faut que j'aie fait.

Ce sont ces quatre Tems que les Latins appelloient *Présent* , *Imparfait* , *Prétérit* ou *Parfait* , & *Plusque parfait*.

C'est d'eux aussi que vient le nom de *Subjonctif* ; composé de deux mots *sub* & *junctus* , qui désignent la propriété d'être uni à la suite d'un objet.

Comme ces tems sont subordonnés à ceux de l'Indicatif , on peut les envisager tous comme des futurs ; & c'est ce qui arrive dans la Langue Italienne , où l'on se sert du présent du subjonctif , au lieu d'employer le futur.

Pensa ove s'accampi , il pense où qu'il place son camp , pour dire où il placera son camp ; ou , en quel lieu il doit placer son camp.

CHAPITRE III.

Des Modes abstraits ou indéfinis.

ARTICLE PREMIER.

De l'Infinitif.

CE Mode est d'une nature différente des autres : il ne se lie point comme ceux-là d'une manière déterminée avec l'une ou l'autre des Personnes ; mais simplement avec l'idée indéterminée & générale de Personnalité.

Aimer, par exemple, offre l'idée indéterminée d'une Personne en général qui existe dans l'état d'amour.

C'est cet état peint comme *existant en un Etre*.

Supposant toujours l'idée de *Personne* ; mais n'étant jamais accompagné d'aucune des trois Personnes , il devient un mot abstrait, qu'on peut considérer comme un Nom, en sorte qu'il s'accompagnera à l'exemple des

Noms , d'articles & de prépositions , & qu'il servira comme eux de sujet , d'objet , de terminatif , &c. enforte qu'il aura des Cas dans les Langues où les Noms en sont susceptibles. Aussi a-t-on été tenté de le regarder comme un Nom.

D'un autre côté , au lieu de peindre des objets comme les Noms , il ne peint , 1^o. que des actions ou des événemens , comme les Verbes ; & il sert de complément aux Verbes.

2^o. Comme les Verbes , il s'associe à l'idée de Temps , incompatible avec les Noms.

Ce sont ces propriétés qu'il ne faut point perdre de vue , afin de se former une juste idée de ce Mode.

Nous l'avons dit plus haut : il peint l'état ou l'action sous un rapport indéterminé avec les Personnes , ou avec l'idée générale & abstraite des Personnes.

Etre sage , être aimant , être aimé , sont des Tableaux où l'on fait abstraction de l'idée particulière d'une personne ; où l'on ne

considere que l'état d'être sage , d'être aimant , &c. comme appliqué à l'idée abstraite de personne en général , sans en désigner aucune en particulier.

Dès-lors , il peut marcher à la suite d'un autre Verbe , ou se mettre à la tête d'une phrase , précéder un Verbe , en vertu de l'ellipse du mot *état* , qu'il suppose nécessairement. On dira :

1°. *Un jeune homme doit être docile ;* comme si on disoit , *un jeune homme doit toujours être dans cet état qu'on appelle être docile.*

2°. *Etre docile est une qualité excellente pour un jeune homme ;* comme si on disoit , *l'état qu'on appelle être docile , &c.*

Cette facilité de s'exprimer d'une maniere indéfinie donne beaucoup de grace au discours & le rend plus concis : aussi employe-t-on souvent l'infinitif dans les expressions proverbiales & dans les sentences ; ainsi l'on dira : *Eh ! quoi ! toujours attendre , souffrir & ne voir rien venir !* Horace dit de même : *Virtus est vitium FUGERE* , vertu est vice

fuir ; comme si l'on disoit , *la vertu est cet état qu'on appelle fuir le vice.*

Ainsi lorsqu'on met l'Infinitif à la tête d'une phrase , qu'on dit , par exemple , *dormir est un besoin* , ou le *dormir répare les forces* , dormir & le dormir ne sont point des noms , puisqu'ils ne désignent point un objet ; ils terminent seulement une phrase ellipsée , qui commence par un nom avec lequel ils forment le sujet de la phrase ; c'est comme si l'on disoit , *l'état d'être une personne dormante est un besoin.*

On remarque dans ce Mode deux Tems indéfinis applicables aux trois Epoques présentes , passées & futures.

Un Présent, FAIRE ; ellipse d'*être une personne faisante.*

Un Prétérit, AVOIR FAIT ; ellipse d'*avoir été une personne faisante.*

ARTICLE II.

Des Gérondifs.

Puisque l'Infinitif s'employe comme un Nom , il pourra revêtir tous les cas des

Noms , fervir d'objet , de terminatif , de circonftanciel ; on pourra dire :

Il voulut DORMIR , phrase où dormir fait la fonction d'objet.

Il eft tems de DORMIR , où il fait la fonction de complément.

Il vint pour DORMIR , où il fait la fonction de circonftanciel.

Il vint à DORMIR , où il fait la fonction de terminatif.

Ce qui eft de la plus grande utilité dans le difcours.

Cet avantage étoit trop confidérable pour ne pas fe trouver dans toutes les Langues ; mais dans chacune il s'affortit au génie propre de la Langue. Ainfi dans ces occafions ; il prit chez les Latins les terminaifons de leurs cas ; ils en firent des génitifs , des datifs , des accusatifs , &c.

Ils n'eurent pour cet effet qu'à donner à leurs phrases cette tournure paffive qu'ils aimoient de préférence à l'active , & les cas du participe en *dus* leur fournirent toutes les reffources dont ils avoient befoin à cet

égard : ils s'exprimèrent comme si nous disions en François : c'est le tems *du* livre *qui* doit être lu ; il vint *pour* le livre *qui* devoit être lu : ils dirent donc , *tempus est libri legendi ; venit ad librum legendum.*

Presque toujours cependant , on faisoit ellipse du nom ; on disoit simplement *tempus est legendi , venit ad legendum* : tout comme nous disons *j'ai fait* , & non *j'ai un objet par moi fait.*

Dès-lors , on fut autorisé à regarder ces cas , *legendi , legendum* , comme des formules actives , de même que nous regardons *j'ai fait* comme actif , quoique *fait* soit passif.

Et dès qu'une fois ces cas furent regardés comme actifs , ils s'employèrent comme des actifs , & furent suivis comme eux d'accusatifs ; enforte qu'il fut indifférent de dire , *tempus est libri legendi* , ou *tempus est legendi librum* ; cette dernière formule fut même plus élégante , parce qu'elle s'éloignoit plus du génie vulgaire de la langue.

L'Infinitif présent se forma chez tous les

anciens Peuples, Grecs, Persans, Theutons; en ajoutant *ein* ou *an*, infinitif du verbe *être*, à la fin des mots radicaux; mais comme les Latins n'aimoient pas la nasale *n*, & qu'ils la changeoient en *m* dans les noms, ils la changerent également en *r* dans tous leurs infinitifs; & ce tems parut dès-lors n'avoir aucune analogie avec les infinitifs de tous ces Peuples.

ARTICLE III.

Des Supins.

Les Supins, non moins embarrassans en apparence, sont l'accusatif & l'ablatif des participes passés; & ils servent de cas au prétérit de l'infinif: ainsi tout ce qu'on a dit des Gérondifs doit se dire des Supins.

Les Latins ne pouvant dire *ce livre est digne d'avoir été lu*, se servirent d'une autre tournure, ils dirent, *ce livre est digne d'être un objet lu*.

Ils dirent également *eo lectum*, je vais *lu*, & non je vais *lire*, comme nous disons j'*ai*

lu : c'est-à-dire , *je vais* faire qu'un objet aura été *lu*.

Le motif de ces tournures est très-simple : c'étoit leur conformité parfaite avec le génie de la Langue Latine , qui ne pouvoit exprimer que par le passif , & par conséquent que par les participes passifs , les phrases neutres ou impersonnelles , dont le sujet n'est point déterminé , ces phrases que nous exprimons par *on* & par *il* avec l'actif : ainsi au lieu de dire , comme nous , *il faut faire* , ils disoient *doit être fait* , *faciendum est* ; & au lieu de dire , *on est venu* , ils disoient *a été venu* , *ventum est* ; pour *on a oui* , *auditum est* , *a été oui*.

S'ils s'enfermoient avec les verbes de mouvement , s'ils disoient *eo perditum* , c'est que les verbes de mouvement emportent nécessairement avec eux un terminatif , toujours désigné par un accusatif avec la préposition *ad* : c'eût donc été un barbarisme que de dire *eo perdere* ; on disoit donc *eo ad* , suivi d'un accusatif : mais avec cet *ad* , on ne pouvoit employer le participe en *dus* , qui ne marque

que ce qui doit être , & non ce qui sera très-certainement : il falloit donc se servir du participe passé, qui marquant une chose comme passée , la désigne de la maniere la plus positive.

SECTION I I.

DES FORMES.

CHAPITRE PREMIER.

Leur Origine.

DES Tableaux du Discours divisés en énonciatifs , actifs & passifs , naissent trois sortes de Verbes. Les Verbes *énonciatifs* , qui peignent l'état d'un Etre doué d'une qualité quelconque , comme *être*. Les Verbes ACTIFS , qui peignent l'état d'un Etre agissant , *faire* , *agir*. Les Verbes PASSIFS , qui peignent l'état d'un Etre sur lequel on agit , *être fait* , *être frappé*.

Les mêmes radicaux qui forment les Verbes actifs, forment les Verbes passifs, *faire* & *être fait*; *écrire*, *être écrit*, &c.

Souvent encore le même radical sert aussi à former des Verbes énonciatifs : tel est le mot FONDRE.

Il est actif dans cette phrase, *fondre* un lingot d'or.

Il est passif dans celle-ci, ce lingot a *été fondu*.

Il est énonciatif en disant, cet or *fond* au feu.

De-là, trois Formes différentes dans les Verbes; Formes *active*, *passive* & *énonciative*, & auxquelles répondent les Verbes actifs, passifs & neutres des Grammairiens.

A ces trois sortes de Verbes, on peut en joindre deux autres.

La Forme *réfléchie*, qui désigne l'état d'un Agent qui est lui-même l'objet de son action; lorsqu'on dit, par exemple, *se fondre*, *se blanchir*, *se rougir*, *s'aimer*.

La Forme *reciproque*, qui désigne des Agens qui éprouvent de la part de ceux qui

sont les objets de leur action , la même impression qu'ils leur font éprouver , comme lorsqu'on dit *s'entre-aider* , & *s'aimer* ; ils *s'aiment* l'un & l'autre.

CHAPITRE II.

Formes de la Langue Françoise.

LA Langue Françoise possède les cinq sortes de Formes dont nous venons de parler.

L'Enonciative se conjugue dans les Tems composés , tantôt par le moyen du verbe *ÊTRE* , *j'étois* arrivé , *je fus* arrivé ; tantôt par le moyen du verbe *AVOIR* , *j'ai* dormi , *j'avois* dormi.

L'active se conjugue avec le verbe *AVOIR* , *j'ai* fait , *j'avois* fait.

La passive , avec le verbe *ÊTRE* , dans les tems simples , *je suis* recherché ; & avec le verbe *avoir* & le verbe *être* conjointement , dans les tems composés , *j'ai été* recherché : au lieu qu'en Italien , c'est toujours avec le verbe *être* , *je suis été* recherché.

La réfléchie se conjugue également avec le verbe ÊTRE, *je me suis blanchi, je me serai consolé.*

CHAPITRE III.

Formes de la Langue Latine.

LA Langue Latine n'a que deux manières de conjuguer les Verbes, & c'est ce qu'on appelle *Forme active & Forme passive.*

La première sert également pour les Verbes énonciatifs ou neutres, & pour les Verbes réfléchis.

Ils ont une sorte de Verbes appellés DÉPONENTS, parce qu'ayant la forme passive, ils déposent la signification passive qu'ils devroient avoir, pour en offrir une active.

Mais ce n'est qu'une irrégularité apparente : tout Verbe déponent est passif dans son origine ; il n'est devenu actif que par ellipse. POLLICEOR, par exemple, est véritablement passif ; il signifie *je suis arrêté par un engagement, par une parole donnée* ; ainsi en le

rendant par *promettre* , on ne le rend pas actif en lui-même , mais on en abrège l'expression. Il en est ainsi de tous les autres ; on en peut voir plusieurs exemples dans notre Grammaire Universelle.

CHAPITRE IV.

De la Forme Moyenne des Grecs.

QU'OUTRE les deux Formes des Latins , les Grecs en ont une troisième qu'ils appellent MOYENNE , ou verbe moyen.

Cette Forme se conjugue dans quelques tems comme les verbes actifs , & dans quelques autres comme les verbes passifs. On peut dire qu'elle correspond à nos verbes énonciatifs ou neutres & à nos verbes réfléchis. Il étoit digne des Grecs , de leur consacrer une Forme qui leur fût propre.

Quelques Langues en ont beaucoup plus ; mais comme ces formes ne sont que des nuances de celles dont nous venons de parler , nous renvoyons à notre Grammaire Universelle , ceux qui feront bien - aises d'en avoir quelque notion.



L I V R E III.

DE LA SYNTAXE.

D I V I S I O N.

LORSQU'ON veut peindre une idée par le discours, on a deux objets à considérer : 1°. la forme qu'exige chaque mot pour se lier avec ses voisins : 2°. la place qu'il doit occuper.

De ces deux objets, relatifs l'un à la *forme* & l'autre à la *place*, le premier s'appelle proprement SYNTAXE, c'est-à-dire, *arrangement réciproque*; de deux mots grecs, *syn*, avec, & *taxis*, arrangement.

Le second s'appelle CONSTRUCTION; parce que c'est par elle que s'élève ou se construit le discours.

La Syntaxe donne aux mots qui doivent entrer dans une phrase, la forme qu'ils doivent avoir pour les fonctions qu'ils ont à remplir.

La Construction leur assigne ensuite & d'après cela, la place qu'ils doivent occuper, elle fixe les rangs.

ARTICLE PREMIER.

DE LA SYNTAXE PROPREMENT DITE.

CHAPITRE PREMIER

Ses Objets.

TOUTES les règles de la Syntaxe se rapportent à deux classes générales ; CONCORDANCE & DÉPENDANCE.

La *Concordance* réunit tous les mots qui se rapportent à un seul & même objet.

La *Dépendance* unit à l'objet principal ; les mots qui indiquent les rapports d'un autre objet avec celui-là.

En effet, les mots d'une phrase expriment ou les qualités de l'objet dont il s'agit dans cette phrase , qu'on y peint , qui en est le

sujet ; ou ses rapports avec d'autres objets.

Dans le premier cas , tous les mots d'une phrase s'accordent avec le mot principal , c'est *Concordance*. Dans le second cas , ils reçoivent les modifications nécessaires pour qu'on apperçoive le rapport qu'il y a entr'eux & le sujet , qu'on s'assure qu'ils ne sont là qu'en second ; cest *Dépendance*.

La *Dépendance* ne règle que les parties secondaires du tableau : la *Concordance* en règle les parties premières , celles qui en font l'essence , & qui doivent harmoniser entr'elles.

CHAPITRE II.

De la Concordance.

LA Concordance est cette portion de la Syntaxe qui enseigne les moyens propres à faire accorder entr'eux , les mots qui peignent les diverses Parties d'une idée , de la même manière que ces idées s'accordent entr'elles.

Elle règle sur-tout les mots sans lesquels

il n'y auroit point de tableau, & qui sont au nombre de trois ou quatre au plus.

Le Nom & son article, l'adjectif qui peint la qualité attribuée au Nom, le verbe qui les unit, & le pronom.

Ces mots si différens les uns des autres, ont cependant une propriété commune, d'être susceptibles de nombres, d'avoir singulier & pluriel. On peut donc les réunir par ce moyen, les mettre à l'unisson en leur assignant à tous le même nombre. Ainsi on dira:

Déjà grondoient les horribles tonnerres
Par qui sont brisés les remparts.

En mettant l'article *les*, le nom *tonnerres*, l'adjectif *horribles*, le verbe *grondoient*, tous au pluriel.

L'Adjectif a un rapport plus étroit avec le nom, à cause de la propriété qu'il a d'être susceptible de genres: enforte que ces deux mots ne se mettent pas seulement au même nombre, comme les autres, mais encore au même genre. Ce qui constitue deux fortes de Concordance, celle des Nombres & celle des Genres.

Il en existe une troisième dans les Langues qui ont des Cas : alors , le Nom & l'adjectif doivent être au même nombre , au même genre & au même cas.

Est-il nécessaire d'observer que lorsque plusieurs noms au singulier s'accordent avec un verbe , il faut mettre le verbe au pluriel ?

Qu'il en est de même d'un adjectif accompagné également de plusieurs Noms.

Et que l'adjectif s'accorde également avec le Nom, quoiqu'il y ait entre deux le Verbe *est*. Cette ville *est* fort belle.

CHAPITRE III.

De la Dépendance.

AUX mots essentiels d'une phrase, s'en joignent d'ordinaire un grand nombre d'autres, dont la réunion offre de nouvelles idées, qui ne doivent porter aucune atteinte à l'ensemble du tableau & n'en pas altérer l'harmonie & l'unité. Il faut donc qu'ils se rapportent aux mots qui constituent le fond

du tableau , & que le tableau en retire plus de force , plus d'intérêt : qu'ils soient pour cet effet dans leur dépendance.

Une phrase sera donc composée , outre les mots en concordance , de mots en dépendance du Nom , ou du Verbe , ou de l'Adjectif, ou des trois ensemble ; & chacun devra se lier avec ceux dont il dépend, d'une manière différente & toujours relative à la nature de ces mots.

On reconnoît d'ailleurs à trois marques différentes les mots d'un phrase qui sont en dépendance : 1°. A la place qu'ils y occupent : 2°. Aux mots qui les lient avec ceux dont ils dépendent : 3°. A leur terminaison ; comme nous allons le voir en détail.



CHAPITRE IV.

Mots en dépendance du Nom ou du Sujet.

LES mots qui sont dans la dépendance du Nom ou du sujet, sont ceux qui développent sa nature, qui font connoître son origine, qui indiquent les Etres auxquels appartient l'objet qu'il désigne.

Ces mots se lient avec le sujet, 1°. par un adjectif, comme dans ces vers de la Fontaine,

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage.

Ces mots, *sur un arbre perché* se rapportent à *Corbeau*, sont dans sa dépendance, en faisant connoître sa situation, & se lient à lui par un adjectif.

2°. Ils se lient avec lui par la préposition *de*, comme dans ces vers de Racine.

Le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevoit de ses yeux les timides douceurs.

Ici, *fiers ravisseurs* déterminent les mots *farouche aspect*, & se lient avec eux par la préposition *de*.

Il en est de même des mots *ses yeux*: ils déterminent ces mots *les timides douceurs*, & se lient à eux par le moyen de la même préposition.

3°. Ces mots se lient avec le Nom par le moyen de *qui* ou *que*.

Rome *qui* commandoit à l'Univers presque entier, &c.

Les Poësies *que* composa Homère subsistent encore avec gloire.

CHAPITRE V.

Mots en dépendance du Verbe.

LE Verbe, de quelque nature qu'il soit, a sous sa dépendance tous les mots qui désignent les circonstances dont le tableau est accompagné, de quelque nature qu'elles soient. Ces circonstances désignent en effet l'objet, le but, le lieu, le tems, la cause, le moyen, l'état ou la maniere d'être. Il est peu de discours qui n'offrent la plûpart de ces circonstances.

Ces vers, par exemple, que Racine met

dans la bouche d'un de ses Acteurs ;

Que présage à mes yeux cette tristesse obscure

Et ces sombres regards errans à l'aventure ?

Tout vous rit, la Fortune obéit à vos vœux.

Ces vers , dis-je , contiennent un grand nombre de mots en dépendance du verbe , & qui désignent autant de circonstances.

Que , marque l'objet du verbe *présage*.

A mes yeux , marque le terme de cet objet.

A l'aventure , marque la maniere dont errent ces regards.

Vous , marque le terme auquel se rapporte le verbe *rit*.

A vos vœux , marque le terme de l'obéissance de la Fortune ; c'est à vos vœux qu'elle obéit.

La Fortune obéit à vos vœux , sont des mots dont l'ensemble offre une circonstance de cause.

La Circonstance dans les phrases passives, est désignée par les prépositions *de* & *par* :

Il est chéri *de* ses Parens : il est battu *de* la tempête.

Il fut pillé *par* ses voisins : il fut puni *par* ses Juges.

 CHAPITRE VI.

Mots en dépendance de l'Adjectif.

L'ADJECTIF amène également à sa suite ; des mots qui servent à le déterminer ; & ceux-ci désignent également des circonstances , des accessoires.

1°. Les adverbes de comparaison :

Il regne avec la *plus* grande équité.

2°. Des circonstances liées avec lui par des Prépositions :

Riche *en* vertus ; grand *sans* ostentation.

3°. Souvent , des mots circonstanciels semblent prendre la place de l'adjectif , parce qu'on l'ellipse comme inutile : dans cette phrase ,

Aléxandre étoit Roi de Macédoine ,

Ces mots *Roi de Macédoine* , ne sont pas des adjectifs ; mais des mots en dépendance d'un adjectif qui a disparu , parce qu'il n'ajoutoit rien à la clarté de la phrase : c'est comme si on disoit ,

Alexandre étoit revêtu de la qualité de Roi de Macédoine.

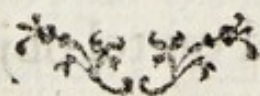
D'autres fois au contraire, l'adjectif paroît un nom, parce que c'est le nom dont il dépend, qui a disparu : lorsqu'on dit, par exemple, *Paris est la Capitale de la France,*

Capitale paroît un nom, & il n'est qu'adjectif : la phrase entiere seroit, *Paris est la Ville Capitale de la France.*

C'est ainsi que l'ellipse regne par-tout & qu'elle influe sur la masse entiere du Langage.

On pourra voir dans notre Grammaire Universelle quelques observations particulieres sur les phrases circonstanciellles & en dépendance, qui forment des complémens simples & complexes ; & sur la distribution qu'on faisoit autrefois des mots d'une phrase, en *regiffans* & en *regis*.

On peut voir aussi dans le même endroit ce qui regarde l'arrangement dont peuvent être susceptibles les complémens d'un même Tableau.



CHAPITRE VII.

Des Parties constitutives d'une phrase.

LES Parties constitutives d'un Tableau, soit en concordance, soit en dépendance, sont au nombre de sept.

1°. Le **SUJET**, ce sujet dont nous avons déjà tant parlé & auquel se rapporte le Tableau entier.

2°. L'**ATTRIBUT**, toujours composé d'un Verbe & d'un Adjectif exprimé à part, ou fondu dans le Verbe.

3°. L'**OBJET**, qui exprime les Êtres qui reçoivent les impressions des actions exprimées par le Verbe.

4°. Le **TERME**, qui représente le but auquel aboutissent ces actions, ou vers lequel se porte l'attribut.

5°. La **CIRCONSTANCE**, qui sert à déterminer l'attribut, à énoncer ses qualités relativement à tel ou tel objet.

6°. La **CONJONCTION**, qui sert à unir deux membres de phrase.

7°. L'ADJONCTION, qui n'entre dans le discours que par forme d'accompagnement, & qui ne se lie à aucun de ses membres.

On les voit tous sept dans ces vers de l'Andromaque :

Non ; je vous priverai de ce plaisir funeste :
 Madame , il ne mourra que de la main d'Oreste.
 Vos ennemis par moi vont vous être immolez ,
 Et vous reconnoîtrez mes soins , si vous voulez.

Je , est le sujet qui prive.

Vous , l'objet qu'on prive.

Priverai , l'attribut.

De ce plaisir funeste , le terme de la privation.

Madame , une adjonction.

De la main d'Oreste , par moi , &c.
 des circonstances.

Et , conjonction qui réunit deux Tableaux.

Le sujet , l'objet & le terme sont désignés par les noms & par les pronoms.

L'attribut , par le verbe seul , ou par le verbe & son adjectif.

L'adjonction , par les interjections.

La circonstance , par les prépositions & par les adverbes.

La conjonction , par cette partie du Discours qui en porte le nom.

De-là résultent sept places différentes dans les Tableaux de la parole les plus complets ; & qui prenant leur nom de leur Nature , s'appellent ,

Le Subjectif.	} Remplies par les mots qui sont susceptibles de différentes formes.
L'Attributif.	
L'Objectif.	
Le Terminatif.	

Le Circonstanciel.	} Remplies par les mots qui ne changent ja- mais de for- me.
Le Conjonctif.	
L'Adjonctif.	

Quelques-uns d'eux répondent au Cas des Latins.

Le Subjectif , au Nominatif.

L'Objectif , à l'Accusatif.

Le Terminatif , au Datif , ou à l'Accusatif avec une préposition.

Le Circonstanciel , à l'Ablatif.

L'Adjonctif , au Vocatif.

Ces Noms ou cette maniere d'envisager

les diverses parties des phrases, font de la plus grande commodité pour analyser les Langues qui n'ont point de Cas & pour les comparer avec celles qui en ont.

ARTICLE II.

De la Construction.

LES règles relatives à la construction sont d'autant plus avantageuses, que la force & l'intelligence du discours dépendent absolument de l'arrangement qu'on donne aux diverses portions qui le composent, sur-tout lorsqu'il est question d'un Tableau parlé & non écrit; car il faut que chaque mot successif se lie & avec ceux qu'on a déjà prononcés, & avec ceux qui doivent le suivre; de manière qu'il n'y ait point de vuide & point de déplacement.

Ces règles d'ailleurs varient suivant le génie particulier des Langues; ce qui les rend plus difficiles à saisir: on est en effet si frappé des différences qu'on apperçoit à cet égard entre les Langues, qu'on perd aisément

ment de vue ce qu'elles ont de commun, & qu'on a peine à se persuader que leur marche soit aussi naturelle l'une que l'autre.

Cependant, toutes les Langues peuvent être divisées en deux classes relativement à la Construction; en Langues qui n'ont point de cas, ou qui n'en ont que pour les pronoms comme la Langue Françoisise; & en Langues qui ont des cas, comme la Latine & la Grecque.

Dans ces dernières où la valeur des mots ne dépend pas de leur place, on est infiniment moins gêné pour la Construction; on peut la varier en tout sens, & y mettre par-là même plus de grace, d'harmonie & de force.



 CHAPITRE PREMIER.

*Règles de Construction qu'exige la Langue
Françoise.*

TELLES sont les principales règles qu'exige la Construction Françoise, & qui sont d'autant plus intéressantes, qu'elles ont presque toutes lieu dans les Langues sans cas, & qu'elles sont presque toutes employées dans les Langues qui ont des cas, toutes les fois que celui qui les met en œuvre n'a pas des motifs particuliers de suivre quelque arrangement différent de celui qu'elles prescrivent.

RÈGLES relatives à la construction du SUJET.

La place du Sujet varie suivant que la phrase est narrative, impérative, interrogative, optative.

1°. Dans la phrase narrative ou expositive, le Sujet se place avant le Verbe :

COLOMB fit connoître un Monde nouveau.

Il en est de même dans la forme impérative pour la troisième personne :

Que TOUT obéisse à ses Loix.

2°. Mais dans la forme interrogative, le Sujet ne marche le premier, que lorsqu'il est énoncé par *qui*, ou par un nom précédé du mot *quel*:

QUI trouvera le vrai système de la Nature?

QUELLE RAISON triomphe du préjugé?

3°. Dans tout autre cas, le Sujet dans les phrases interrogatives se met après le Verbe:

Ne m'as-TU point flatté d'une fausse espérance?

Puis-JE, sur ton récit fonder quelque assurance?

4°. Il en est de même à l'égard des pronoms qui servent de Sujet dans les phrases dont la forme est celle de parenthèse, & qu'on appelle phrases *incises*:

Le Ciel, dit-il, couronne vos vertus.

5°. Dans une énumération, le Verbe peut marcher aussi le premier.

D'abord PAROÎT un Chevalier distingué, &c.

§. 2. Règles relatives à la place que doit occuper le Verbe.

Le Verbe n'est jamais à la tête de la phrase, & avant son pronom, que dans les modes impératif, interrogatif & optatif. C'est

une conséquence de tout ce que nous venons de dire , puisque dans ces occasions le Sujet ne vient qu'après le Verbe.

2°. Il est encore le premier , lorsqu'il est à l'infinitif & qu'il tient lieu d'un nom :

Être estimé , c'est le vœu de tous les hommes.

3°. Il précède également le sujet , dans le style Oratoire , mais en se faisant à la vérité précéder lui-même d'un pronom :

Il revit , cet homme respectable.

§. 3. Règles relatives à la place que doivent occuper l'Objet & le Terme.

L'objet & le terme se placent ordinairement après le Sujet & le Verbe.

On les met avant le Sujet , lorsqu'ils sont énoncés par le conjonctif - relatif *que* , *qui* , &c.

Que résolvons-nous ?

On les met avant le Verbe , lorsqu'ils sont énoncés par les pronoms *me* , *te* , *se* , *le* , & par les mots elliptiques *en* & *y* :

Il me comble de biens.

On peut voir dans notre Grammaire Universelle , quelques autres règles sur cet ob-

jet, dont le détail nous conduiroit trop loin, & qui sont d'ailleurs beaucoup moins générales que celle-ci.

On y verra aussi les motifs ou sources de ces règles, dans le Chapitre qui les suit, pag. 494 & suiv.

CHAPITRE II.

RÈGLES de la Construction Latine.

LA Langue Latine, exécutant par le moyen des cas, ce que nous exécutons relativement à l'arrangement des Noms, par leur place, aura beaucoup moins de règles relatives à la construction. Elle en aura cependant, parce que l'arrangement des mots, dans quelque Langue que ce soit, ne faudroit être abandonné au hazard: & ces règles feront les mêmes que celles des autres Langues, à l'exception des occasions où l'avantage des cas donne les moyens de suivre un arrangement plus agréable.

Le Sujet marche ordinairement le pre-

mier ; mais il est souvent séparé de son verbe , & par l'objet & par le terminatif : alors le verbe fait la clôture du Tableau , qui se trouve renfermé en entier entre le Sujet & le Verbe.

Mais si l'objet ou quelque complément offre un très-grand intérêt , alors il précède le Sujet que suit à son tour le Verbe.

Les circonstanciels se placent là où ils interrompent moins le discours.

Une précaution nécessaire dans cette Langue , est de ne pas séparer les mots qui appartiennent à une même portion de phrase , à un subjectif , à un objectif , à un adjectif , &c. car dès-lors , il n'y auroit plus d'ensemble , plus d'harmonie.

Les Latins ont quelques mots d'ailleurs dont la place est toujours la même : ainsi la Préposition *cum* se met constamment à la suite des pronoms qu'elle régit.

Un ablatif joint à un génitif qui lui sert de complément , se met également après ce génitif ; ainsi l'on dit *exempli gratiâ* , & non *gratia exempli*.

La conjonction *que* se met après le premier mot de la phrase qu'elle lie.

Num & *an* marquant des phrases interrogatives, se mettent toujours à la tête; & *ne*, remplissant le même objet, se met toujours à la suite du premier mot.

CHAPITRE III.

Vues sur ces deux sortes de Constructions.

ON peut appeller *Construction locale*, une Construction dont le rapport des mots seroit constamment désigné par une place fixe: & *construction libre*, celle dont le rapport des mots seroit désigné par leur forme.

Comme aucune de ces constructions n'est entièrement suivie dans aucune Langue, à l'exclusion de l'autre, il en résulte une troisième construction qu'on peut appeller *mixte*, & qui est très-commune en François même, sur-tout dans la Poësie. Elle a lieu, toutes les fois qu'une Langue cherche à se rapprocher de celle des deux conf-

structions qu'elle n'a pas adoptée de préférence.

La Poësie dont le langage, dans toutes ces Langues, suit plus le sentiment que le raisonnement, & fuit avec soin les tournures froides & communes, la Poësie fuit en François même, une construction qui se rapproche de la Latine, autant que peut le permettre le génie de la Langue Françoisse. Elle a une marche qui est l'inverse de celle de la prose.

Nos Savans modernes ont agité avec beaucoup de feu & de sagacité quelle de ces diverses marches étoit la plus naturelle, quelle étoit la plus conforme au vœu de la Parole: les uns ont cru que c'étoit la construction Françoisse; d'autres que c'étoit la Latine: on peut voir dans notre Grammaire Universelle le précis de ce que les uns & les autres ont avancé sur cette question.

Difons que ces deux marches sont aussi naturelles l'une que l'autre; qu'il est naturel que celui qui se livre à une discussion froide & sérieuse, donne à ses mots un ar-

rangement tout autre que celui qui est animé par de grands Objets , entraîné par des sentimens vifs , emporté par le feu de la passion.

Ainsi un même esprit anime toutes les Langues , un esprit de variété & d'harmonie qui les porte à fuir l'uniformité monotone & fatigante : & cet esprit leur est donné par la Nature. C'est elle qui nous porte à varier sans cesse la forme de nos phrases , & qui entraîna les Latins à les varier encore plus par le moyen des cas, qu'ils étendirent à toutes les Parties du Discours qui purent en être susceptibles.

Ne faisons pas l'affront à ces Génies créateurs & sensibles , qui apperçurent le chemin agréable que leur traçoit la Nature en leur présentant la variété des Cas , & qui , pliant leur Langue à ces vues , la rendirent capable d'imiter la Nature de la maniere la plus parfaite , ne leur faisons pas l'affront de les regarder comme des personnes qui manqueraient cette route , qui s'éloignèrent de la Nature.

N'en concluons rien également contre ceux qui présiderent à la formation de notre Langue. Livrés dans leurs Forêts à une vie plus dure, voyant une Nature moins agréable, un Ciel moins beau, connoissant moins les charmes d'une Société perfectionnée par les beaux Arts, effet de plus heureux climats, il leur falloit une Langue moins variée, plus sévère, plus grave, qui se rapprochât plus de la Nature qu'ils avoient sous les yeux.

CHAPITRE IV.

De l'Ellipse.

L'ELLIPSE, dont nous avons si souvent parlé, est une construction abrégée, dont on a écarté divers mots que le sens suppose, & qu'il étoit inutile d'exprimer, parce que leur énoncé n'ajouteroit rien à la clarté de la phrase, & la rendroit par-là même froide & languissante.

C'est par ellipse que le Héron dédaigneux

de la Fontaine , s'écrie en voyant passer des Tanches :

Moi , des Tanches ! dit-il , moi Héron , que je fasse
Une si pauvre chere ! Et pour qui me prend-on ?

Et qu'il ajoute au sujet des Goujons :

Du Goujon ! C'est bien là le dîner d'un Héron !
J'ouvrerois pour si peu le bec !

Cette maniere de rendre ses idées est puisée dans la Nature même , qui ne veut rien d'inutile , sur-tout lorsqu'on est pressé , & que les sentimens se succédant avec rapidité , ne permettent pas d'appuyer sur chacun : elle nous conduit alors à l'Ellipse , en ne traçant que les traits essentiels , & supprimant tous ceux qui empêcheroient l'esprit de suivre la rapidité avec laquelle se succèdent les idées.

Aussi est-on presque toujours obligé de parler un langage barbare & ridicule , lorsqu'on veut expliquer ces formules elliptiques , & présenter l'effet que produiroit l'expression de tout ce qui y est supprimé. Notre Langue cependant en est remplie.

Ces mots *mon* , *ton* , *son* , nous l'avons déjà vu , sont des mots elliptiques , tenant

lieu de ces mots *le.... de moi; le.... de toi, &c.*

Les Verbes actifs sont autant de formules elliptiques; je *lis*, pour je *suis lisant*, &c.

C'est, tient lieu de cette phrase, *cet* objet dont il s'agit, *est*, &c.

Il *pleut*, il *neige*, &c. tiennent lieu de ces phrases, *la pluie tombe*, *la neige tombe*.

Toutes nos Formules, tous nos Proverbes, toutes nos Phrases symboliques, ces mots eux-mêmes *adieu*, *bon-jour*, *bon-soir*, *demain*, &c. sont autant d'Ellipses.

Nous disons encore par ellipse les *Riches*, les *Grands*, les *Savans*, au lieu de dire *les* personnes qui sont *riches*, *les* hommes qui sont *grands*, &c.

La Langue Latine contient plus d'ellipses que la nôtre, parce que leurs terminaisons présentant chaque membre de phrase d'une manière plus déterminée, met plus à même d'en supprimer quelque portion sans nuire au sens. Les Grammairiens en ont fait des recueils très-étendus, où l'on voit que cette

Langue ellipsoit des Noms , des Adjectifs ; des Verbes , des Adverbes même : & quelque nombreuses que soient ces listes , elles n'en font pas moins susceptibles d'augmentation.

C H A P I T R E V.

Du Pléonafme.

LE Pléonafme est l'opposé de l'Ellipse : c'est une furabondance d'expressions qui semblent superflues , ou une répétition des mêmes idées.

Quelquefois cependant cette furabondance est utile ; le Pléonafme devient alors une beauté dans le langage ; mais quand elle est inutile , qu'elle n'ajoute rien à l'étendue ou à l'énergie de la phrase , c'est un défaut ; ce n'est plus un Pléonafme , c'est une *périffologie* , une abondance stérile qu'il faut supprimer.

En difant, je *l'ai vu de mes yeux* , je *l'ai entendu de mes oreilles* , on fait ufage du Pléo-

nalme ; car on ne peut voir que des yeux , on ne peut entendre que des oreilles : mais comme on ajoute les mots *mes yeux* , *mes oreilles* pour rendre la chose plus certaine , ce Pléonafme est néceffaire & augmente l'énergie du difcours , en donnant plus de force à ce qu'on affirme.

Le Roi des Rois , *le Siécle des Siécles* ; font des Pléonafmes qui ajoutent de nouvelles idées à celles qu'offre le premier de ces mots.

Mais ces expreffions *je vais ALLER* , *avoir mal à sa tête* , font des expreffions vicieufes , ce font des *périffologies* qu'il faut éviter.



 CHAPITRE VI.

De la Phrase considérée en elle-même.

TOUTE idée énoncée est une PHRASE ; mot venu du Grec & qui signifie *énonciation d'une idée*. Ce mot est devenu un nom qui désigne les Tableaux les moins étendus que puisse présenter la Parole. Ainsi tout énoncé qui est composé d'un Sujet , d'un Verbe & d'un Attribut , est une phrase ; *le Soleil est brillant*.

Une phrase peut être exprimée par deux mots , comme cela arrive lorsque le Verbe & l'Attribut sont renfermés en un seul mot , *je lis*.

Elle peut être exprimée par un seul mot ; lorsqu'on réunit le Pronom ou Sujet avec le Verbe , comme en Latin *lego*.

Deux ou plusieurs phrases réunies pour ne former qu'un tout , forment ce qu'on appelle une PÉRIODE.

Plusieurs périodes formant un tout lié , portent le nom de DISCOURS.

Toute phrase est aussi une PROPOSITION, lorsqu'on l'envisage comme l'effet d'un jugement qu'on porte relativement au sujet de la phrase.

La Proposition est *affirmative*, lorsqu'on décide que telle qualité convient ou se trouve dans tel objet.

Elle est *négative*, lorsqu'on décide que la qualité dont on parle, ne convient pas ou ne se trouve pas dans tel objet.

CHAPITRE VII.

De la Ponctuation.

UN Discours étant, comme nous venons de le voir, un composé d'un grand nombre de Parties diverses, il a fallu inventer des marques qui fissent connoître l'étendue de chacune de ces Parties; où elles commencent; où elles finissent: le rapport plus ou moins grand qu'elles ont entr'elles: le ton qu'on doit donner à chacune; objets essentiels, & qui donnent au Discours la netteté,

la clarté, la rapidité & l'ensemble qu'il doit avoir.

Les signes qu'on employe dans l'écriture pour distinguer les diverses espèces de phrases, & faire connoître le ton qu'on doit leur donner, de même que le plus ou moins d'intervalle qu'on doit laisser entr'elles, à la lecture, ces signes, dis-je, s'appellent POINTS : d'où résulte la PONCTUATION, c'est-à-dire, cette portion de la Grammaire qui a les *Points* pour objet.

La Ponctuation indique les endroits où il faut se reposer, & combien de tems on doit mettre à chaque repos : elle contribue à l'intelligence du sens, & prévient l'obscurité du style.

On trouve les règles de la Ponctuation dans toutes les Grammaires ; ce qui nous dispense de les rapporter ici. Nous nous contenterons d'une remarque.

Il seroit à désirer qu'on eût un plus grand nombre de signes de ponctuation ; qu'on en eût pour déterminer le ton qu'on doit donner à quelques sentimens différens de l'interrogation

terrogation & de l'exclamation, & qu'on plaçât différemment les signes interrogatif & exclamatif, qui sont quelquefois beaucoup trop éloignés du commencement de la phrase, enforte qu'on en a déjà lu une partie avant que de s'appercevoir du ton avec lequel on doit la lire.

CHAPITRE VIII.

Analyse d'une Fable Françoise.

§. I.

Table de la Fontaine, intitulée LE POUVOIR DES FABLES.

DANS Athènes autrefois, Peuple vain & léger ;

Un Orateur voyant sa Patrie en danger,

Courut à la Tribune, & d'un art tyrannique,

Voulant forcer les cœurs dans une République ;

Il parla fortement sur le commun salut.

On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut

A ces figures violentes

Qui sçavent exciter les âmes les plus lentes.

Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put,

Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles
 Etant fait à ces traits , ne daignoit l'écouter.
 Tous regardoient ailleurs ; il en vit s'arrêter
 A des combats d'enfans , & point à ses paroles.
 Que fit le Harangueur ? il prit un autre tour.
 Cérès , commença-t-il , faisoit voyage un jour
 Avec l'Anguille & l'Hirondelle :
 Un fleuve les arrête ; & l'Anguille en nageant ;
 Comme l'Hirondelle en volant ,
 Le traversa bientôt. . . L'Assemblée à l'instant
 Cria tout d'une voix : Et Cérès , que fit-elle ?
 Ce qu'elle fit ? Un prompt courroux
 L'anima d'abord contre vous.
 Quoi ! de contes d'enfant son Peuple s'embarasse !
 Et du péril qui le menace ,
 Lui seul entre les Grecs , il néglige l'effet !
 Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
 A ce reproche , l'Assemblée
 Par l'Apologue réveillée ,
 Se donne entiere à l'Orateur :
 Un trait de Fable en eut l'honneur ,

§. 2.

Si l'on vouloit analyser cette Fable sous
 toutes ses faces , on passeroit en revue tou-
 tes les règles de la Grammaire , de la
 Rhétorique & de la Poësie : ce n'est en
 effet qu'autant qu'on possède les principes
 de ces divers arts , qu'on peut saisir les beau-

tés des Tableaux de la parole composés par nos Écrivains les plus illustres & qu'on peut se mettre en état de les imiter : mais comme nous ne nous proposons ici que de donner un échantillon de la facilité que fournit notre méthode pour analyser la Langue Françoise, nous nous bornerons aux remarques purement Grammaticales : encore même les resserrerons - nous autant qu'il se pourra, en renvoyant pour les preuves aux développemens que nous venons de donner dans ces Principes de Grammaire générale.

Telle est la première phrase :

I^o.

Dans Athène autrefois, Peuple vain & léger,
Un Orateur, voyant sa Patrie en danger,
Courut à la Tribune.

C'est un Tableau actif composé de deux Circonstanciels, d'un Sujet, d'un Attribut & d'un Terme.

Le premier Circonstanciel consiste dans ce vers, *dans Athène autrefois, Peuple vain & léger* ; il désigne le lieu de la scène,

Le Sujet est *un Orateur.*

Son Attribut, *courut.*

Le Terme, le lieu où il courut, c'est
la Tribune.

Et le rapport de ce mot avec l'attribut
courut, est désigné par la préposition *à.*

Voyant sa Patrie en danger, est un autre
Circonstancier qui marque le motif qui en-
gagea l'Orateur à courir.

Ayant ainsi divisé ce Tableau dans ses
diverses Parties, passons à l'analyse de cha-
cune de ces Parties.

Le premier circonstancier est composé
de sept mots.

1°. *Dans*, Préposition qui marque le
rapport de contenance intérieure, d'un lieu
où l'on est renfermé.

2°. *Athènes* marque ce lieu où étoit ren-
fermé l'Orateur.

Le nom de cette Ville se termine toujours
par un S ; mais on a supprimé ici cette lettre
afin que ce nom pût entrer dans le vers.

3°. *Autrefois*, est un adverbe qui marque
le tems où se passa cet événement, & qui

L'indique d'une manière éloignée, mais très-vague, sans désigner l'époque avec précision.

4°. *Peuple vain & léger*, c'est une phrase incise, qui sert d'épithète aux habitans de la Ville dont on vient de parler. On les appelle *un Peuple vain & léger*. Cette épithète n'est pas inutile : elle fait connoître le caractère de ce peuple, & elle prépare à la légereté avec laquelle on le verra se conduire dans cette Fable.

Mais ici, le Poëte a changé de figure ; il transporte son épithète aux habitans, tandis qu'il ne parle que de la Ville. Cette façon de s'exprimer n'est point admise en prose : on la pardonne aux Poëtes lorsqu'ils ne travaillent pas dans le genre élevé ; il faut même qu'ils n'abusent pas de la permission. Notre Auteur auroit pu substituer à ces mots *dans Athène autrefois*, ceux-ci, *chez les Athéniens* : mais le vers eût trop abondé en nazales, il eût été trop sourd : au lieu qu'il est très-sonore.

Le sujet de cette phrase est composé de

deux mots , d'un article & d'un nom ; *un Orateur*. Ce Nom est désigné d'une manière indéterminée par l'article *un* ; on fait la qualité du personnage , mais il n'est indiqué que vaguement , individuellement , sans que rien désigne quel est cet Orateur.

L'attribut *courut* , est composé d'un seul mot ; mais c'est un mot éiliptique , au lieu de *fut courant* , un Verbe & un Adjectif , ou Participe Actif , mots qui seuls peuvent former un attribut. Comme cet attribut désigne une action , le Tableau en devient Actif.

Le second circonstanciel est composé de cinq mots , *voyant sa Patrie en danger* : elle exprime le motif de sa course ; c'est comme si l'on eût dit , *parce qu'il voyoit sa Patrie en danger*. Ceci forme un nouveau Tableau enchassé dans un plus grand. On y voit un sujet , *il* ; un attribut , *voyoit* ; un objet , *sa Patrie* ; une circonstance , *en danger* ; une conjonction , *parce que* , renfermée par ellipse dans le sujet de l'attribut *voyant* , qui exprime parfaitement une circonstance : en sorte qu'on a pu supprimer *parce qu'il* , ce mot seul tenant lieu de tous les trois.

Ajoutons que *sa* est un mot elliptique qui tient aussi lieu de trois autres : c'est comme si l'on avoit dit, *voyant en danger la Patrie de soi-même.*

Courut est au singulier à cause que le sujet est au singulier. C'est la troisième Personne du prétérit ; *je courus , tu courus , il courut* : on peut aussi l'appeller avec M. Beauzée *le présent antérieur.* Il vient du Verbe *courir*, qui se forma du Latin *CUR-RE-re*, & qui signifie la même chose. Il tient à nos mots *course, coursier, coureur* ; & à nos Verbes *accourir, recourir, secourir.*

La, qui précède *Tribune*, est l'article indicatif féminin ; il détermine comme connu, l'objet dont on parle.

I 1^o.

Et d'un art tyrannique,

Voulant forcer les cœurs dans une République ;

Il parla fortement sur le commun salut.

Ceci est une seconde phrase qui s'unissant à la première par la Conjonction &, ne forme avec elle qu'une période. Elle est composée de cinq membres : 1^o. un Con-

jonctif, & : 2°. un circonstanciel très-composé, *d'un art tyrannique voulant forcer les cœurs dans une République* : 3°. un sujet, *il* : 4°. un attribut, *parla fortement* : 5°. le terme de ce discours, *le salut commun*.

D'un art tyrannique, indique le moyen par lequel l'Orateur vouloit forcer les cœurs. Cette expression est une ellipse ; on sous-entend, *au moyen* : au moyen d'un art tyrannique. Ainsi ces mots, *d'un art*, servent de complément à des mots sous-entendus.

Art est un substantif masculin, dont *un* est l'article, & *tyrannique* l'adjectif. Le premier de ces mots est le Latin ART-*e*, & le Grec *Arété* ; tous viennent du mot primitif AR, la Terre. C'est cette force, cette valeur, cette vertu avec laquelle on met la Terre en valeur, on lui fait produire des choses admirables, les hommes même.

Tyrannique vient de *tyran* : mais ce mot est Grec & Latin ; il vient du primitif *Tyr*, *Tur*, *Tour*, un Château, une Forteresse. Un Tyran étoit celui qui dominoit sur toute

la Contrée & qui habitoit la Forteresse , le Palais. C'étoit le Chatelain , le Castellan : tous ces Maîtres de petits Châteaux se rendoient odieux par leurs vexations sur leurs malheureux sujets : leur nom devint infâme.

Voulant forcer les cœurs , désigne le motif de l'Orateur , son but. Il est composé de trois mots , du participe *voulant* qui est à la place de ces mots , *parce qu'il vouloit* : du Verbe *forcer* , qui est le complément du premier , *il vouloit* : quoi faire ? *forcer* : les *cœurs* en est l'objet : c'est ce qu'il vouloit forcer.

Vouloit vient du Verbe *vouloir* qui est Grec & Latin.

Forcer vient de *fort* , mot Latin & Celte.

Les cœurs , mot au pluriel & qui appartient également au Grec , au Latin , à l'Italien , &c.

Dans une République , ces mots marquent le lieu où il vouloit forcer les cœurs ; & on le met en opposition avec la vue tyrannique de l'Orateur. *République* , est un nom féminin qui désigne une Ville dont

les Citoyens se gouvernent eux-mêmes sans dépendre d'un Maître : aussi leur pays s'appelle de deux mots RE-PUBLIQUE , *la chose publique*, la chose qui appartient à tout le peuple , à la Nation.

Il, est le sujet ; c'est le pronom masculin singulier de la troisième personne : il indique la personne dont on parle , & qui est nommée dans la première phrase, l'*Orateur*.

Parle est le Verbe & la qualité , pour *est parlant*. Ce Verbe à la famille duquel appartiennent *parole* & *parleur* , vient du primitif *bar* , *var* , *par* , qui est devenu en toute Langue la racine du mot *parole*.

Fortement est un adverbe ; il sert à déterminer la manière dont parle l'Orateur, c'est *fortement* , c'est-à-dire , d'une manière extrêmement forte ; il appartient à la même famille que *forcer* , *effort* , *renfort* , &c.

Sur le commun salut , est le terme de son discours , l'objet dont il discourt : cet objet est *le salut commun* : on le voit par la préposition *sur* , qui marque le rapport de ces mots avec le Verbe *il parle*.

Le *salut* est un nom masculin, il est Latin & Hébreu.

Commun est son adjectif, il est Latin également ; & désigne ce qui appartient à toute la Société, apellée *com* en Langue primitive, d'où vint le nom de *Comices*, donné en Latin à l'assemblée du Peuple ; & la préposition *cum*, qui signifie *avec*, ensemble.

III^o.

Notre Poëte a mis ici l'adjectif avant le nom ; il l'eût mis le dernier s'il eût écrit en prose. On dit le salut commun, le bien commun. Cependant beaucoup d'adjectifs se mettent en François avant le nom : ils choqueroient même l'oreille s'ils étoient placés après : ainsi on dit, petits moutons, innocens animaux, fière raison, douce oisiveté, vaste Univers, & non *moutons petits*, *raison fière*, *oisiveté douce*, &c.

Nos Grammairiens n'en ont jamais indiqué la cause. Qui ne feroit étonné de voir que M. du Marfais se contente de dire à ce sujet : » parce que l'esprit apperçoit dans

„ le même instant le nom & l'adjectif , &
 „ qu'ils ne sont divisés que par la nécessité
 „ de l'énonciation , la construction usuelle
 „ place au gré de l'usage certains adjectifs
 „ avant, & d'autres après leurs substantifs (1).

Lorsque nos Maîtres sont réduits à balbutier , on doit trembler pour soi ; mais l'effroi ne mène à rien : essayons de résoudre ce problème , & de dire pourquoi l'on met certains adjectifs avant & certains adjectifs après ; rien de plus aisé : le croira-t-on ? ce qui égaroit , c'est qu'on attribuoit à l'usage , c'est-à-dire , à ce qui n'est point cause , un effet qu'il ne pouvoit produire , & qu'on laissoit de côté la vraie cause , l'oreille. En effet , considérés tous ces adjectifs qui sont placés les premiers , ils seroient infoutenables pour l'oreille étant placés les derniers. Considérés les Noms qui sont les premiers , il rendroient un son insupportable s'il étoient placés à la fin. *L'Univers vaste , la raison fière , les moutons petits* , ont aussi peu

(1) Princip. de Gramm. p. 280.

d'harmonie qu'en offre l'arrangement contraire; qu'on dise au contraire, *un criminel soin*, *un cruel loup*, *un violent feu*, les oreilles en feront agacées, déchirées, comme elles le sont par de faux tons. Mais quelle est la nature de ces adjectifs & de ces noms dont la place déplaît? c'est qu'ils sont précédés de mots plus longs; c'est qu'un son sec & cassant suit un son plein; c'est que le repos se fait à contre-tems: mettez le ton sec le premier, que le ton plein & moëlleux suive & fasse le repos, & tout ira bien. En veut-on une autre preuve? c'est que lorsque les tons du nom & de l'adjectif seront de la même nature, il sera très indifférent quel on place le premier. On dira également bien, *apparence trompeuse* & *trompeuse apparence*, *plaisirs solides* & *solides plaisirs*.

C'est par la même raison que ces noms *homme* & *femme* précèdent ordinairement l'adjectif: leur son est trop sourd pour figurer convenablement le dernier. Ainsi on dit *un homme fort*, *un homme courageux*, *une femme prudente*, *une femme généreuse*;

un fort homme, une prudente femme, plairont beaucoup moins : & l'on ne mettra ces noms les derniers que lorsqu'ils seront accompagnés d'un adjectif dont le son est trop sec, trop court pour se trouver le dernier. Ainsi l'on dit un *bel homme*, une *belle femme*.

I V°.

On ne l'écouloit pas.

Cette phrase est composée de trois membres. Un sujet, *on* ; un attribut négatif, *n'écouloit pas* ; un objet, *le*.

On, fut dans l'origine le mot *homme*, & au pluriel : les Anciens auroient dit, *homs ne l'écouloient pas*.

Ce mot devint si commun qu'il s'altéra & se changea en *on*, qui ne signifioit plus rien, & qu'on mit au singulier comme s'il étoit un nom singulier : & puis il devint un *pronom*. En effet, c'est quelqu'un qu'on appelle *on* : mais ce quelqu'un, c'est ici tous ceux auxquels l'Orateur parloit.

Le est un des cas du pronom singulier masculin de la troisième personne, *il*. Nous

avons vu dans le Chapitre des Pronoms que ce mot *le* est dans toutes ces occasions un pronom & non l'article *le*.

V^o.

... L'Orateur recourut.

A ces figures violentes

Qui savent exciter les ames les plus lentes.

Cette phrase n'est composée que de trois membres, un sujet, un attribut, un terme; mais le dernier est très-composé.

Le sujet est *l'Orateur*: il réunit deux mots, un nom & son article *le*. Ici on dit *l'Orateur*, & non un Orateur, parce qu'on parle d'un Orateur connu, c'est celui qui a été à la Tribune; qui parla fortement; ainsi il suffit d'indiquer que c'est le même; c'est ce que fait l'article *le*.

A ces figures violentes, c'est le terme; composé de quatre mots; de la Préposition *A*, qui montre que ces figures sont ce à quoi recourut l'Orateur. L'Article *ces*, pluriel féminin, qui montre l'objet auquel recourut l'Orateur, *ces figures violentes*: ce n'est ni à une figure ni à des figures; mais à

ces figures déterminées , bien connues ; qu'on voit de maniere à ne pouvoir les méconnoître. Viennent ensuite , le nom *figures*, pluriel féminin , & son adjectif , *violentes*. Ce nom & cet adjectif nous viennent de la Langue Latine ; mais le dernier étoit commun à cette Langue avec le Grec.

Ce terme , à *ces figures violentes* , est accompagné d'un complément qui forme lui-même un nouveau Tableau renfermé dans ce premier , & qu'on appelle par cette raison *une incise*. C'est cette phrase , *qui savent exciter les ames les plus lentes*. On y voit un sujet , *qui* ; un Verbe , *savent* ; le complément de ce Verbe , *exciter* ; & un objet , *les ames les plus lentes*. Cet objet est lui-même composé d'un nom & d'un adjectif , & cet adjectif est un superlatif *relatif*, pour le distinguer du superlatif absolu *très-lent*.

Qui, est un mot qu'on a appelé *Pronom relatif*, & que nous avons vu être un Conjonctif elliptique : en effet , lorsqu'on dit *il recourut à ces figures violentes qui savent exciter les ames les plus lentes*, c'est comme

si l'on disoit, *il recourut à des figures violentes*, & ces figures *savent exciter les âmes les plus lentes* : mais pour ne faire de ces deux phrases qu'une, on supprime d'abord la répétition du nom *figures* : on change l'article *les* en *ces* ; on dit, *il recourut à ces figures* ; & au lieu de *& . . . figures*, on met le conjonctif *qui*. En sorte que cette seconde phrase dit exactement la même chose que la première ; mais elle le dit d'une manière plus concise & plus agréable.

Savant, est la troisième personne plurielle du présent *je fais*, du Verbe *savoir*. Ce Verbe suit les mêmes inflexions que le Verbe *avoir*. *J'ai*, je fais ; *nous avons*, nous savons ; *j'eus*, je fus ; *j'aurai*, je furai ; *eu*, sçu. Il tient aux noms *savans*, & le *savoir*. Il vient du Verbe Latin *sapere*, qui signifie au sens propre sentir, avoir le goût, le sentiment d'une chose, reconnoître ses qualités. Et par-là il tient à nos mots *savoir*, *savourer*, *insipide* ; & dans un autre sens, à notre vieux mot *sapience*, & à nos mots *sage* & *sagesse*, formés de *sapiens* &

de *sapientia*, qui furent formés eux-mêmes de *sapor*, faveur. Mais, dira-t-on, comment *insipide* tient-il à la famille de *saveur*, *sage*, *savant*? D'une manière très-naturelle. Les Latins appelloient *SAP-idus*, un objet plein de goût : pour désigner le contraire, ils ne faisoient que mettre la négation *IN* à la tête de ce mot ; & parce que ce mot devenoit dès-lors composé, *a* s'y changeoit en *i* ; de-là *in-sip-ide*, mot à mot, *une chose qui n'a point de goût*.

Exciter est l'infinifif : c'est un Verbe composé de la préposition Latine *ex*, qui désigne le lieu d'où l'on sort ; & de *citus*, appelé, qu'on fait venir ; lequel *citus* vient du primitif *ci*, qui désigne le lieu, la place. *Exciter*, c'est *faire sortir promptement*, *faire aller vite*.

VI^o.

Il fit parler les morts ; tonna, dit ce qu'il put.

Cette phrase n'est composée que de trois membres, d'un sujet, d'un attribut, de deux objets ; mais l'attribut est fort composé ; car il présente trois Verbes pour un seul su-

jet ; *il*, est le sujet ; *fit*, *tonna*, *dit*, son attribut ; c'est comme trois phrases dans une, *il fit*, *il tonna*, *il dit* : en n'en faisant qu'une, le Tableau devient plus rapide.

Le premier Verbe a un complément, *parler* ; & un objet, *les morts*. Le troisième est accompagné d'un objet qui forme une incise elliptique, *ce qu'il put* ; elle tient lieu de celle-ci, *il dit beaucoup de choses* ; *ces choses qu'il put dire*. *Ce*, est donc ici article ; & son nom est sous-entendu. Ici encore, un singulier indéterminé au lieu d'un pluriel ; tout comme dans *on*, & comme dans *tout* : TOUT CE que vous faites, est bien. Voilà en François même des Verbes au singulier qui devroient être au pluriel : car on devroit dire, *toutes* les choses que vous faites *sont* bien. Ceci servira à expliquer une Construction Grecque, dont il seroit difficile de rendre raison sans cela.

Deux Verbes de cette phrase sont irréguliers, *fit* & *put*. Le premier se conjugue ainsi, *je fais*, *je fis*, *je ferai*, *faire*, *fait*. Le second, *je peux*, *je pouvois*, *je pus*, *je pourrai*, *pouvoir*, *pu*.

Tous les deux font des altérations de Verbes Latins , l'un de FAC-ere , faire ; & l'autre , de posse , pouvoir. *Posse* lui-même étoit une syncope au lieu de *pot-esse* , Verbe composé de deux mots , *esse* , être ; & *POT* , élevé , fort ; plein de pouvoir. De *pot-sum* , prononcé *possim* , nous avons fait *je puis* ; & de *je puis* , nous avons fait *puissant* & *puissance*. Tout comme de *POT* nous avons fait *pot-entat* , *des-pote* , *des-pot-ique* , qui n'ont plus de rapport avec *puissance* , quoique venus de la même famille.

Tonner est un Verbe formé par onomatopée , sur le mot *TON* , un ton , qui représente le son même du bruit : il nous est commun avec les anciens Celtes & les Latins. Les Orientaux , pour exprimer la même chose , disoient *Rom* : c'est un son plus éclatant.

Jusques ici nous avons analysé chaque vers ; mais en voilà sans doute assez : en continuant de la même manière , nous ne ferions que répéter les mêmes observations : contentons-nous de remarquer dans le reste de

la Fable , des objets qui n'ont nul rapport avec les observations que nous venons de faire.

VII°.

Personne, se prend ici dans un sens absolu , au lieu de *aucun des Spectateurs*.

L'animal aux têtes frivoles. Figure ingénieuse de Rhétorique. De tout le Peuple Athénien , le Poëte en fait *un animal* à plusieurs têtes qui ne respirent que la frivolité.

Que fit le Harangueur ? *Que* au lieu de *quelle chose* ; le *Harangueur* est le sujet de la phrase , & cependant il est après le Verbe ; c'est que la phrase est interrogative.

Et du péril qui le menace ,
Lui seul entre les Grecs , il néglige l'effet.

Cette phrase est la seule où il y ait inversion. *Du péril qui le menace* est le complément du mot *effet*, l'effet du péril. Ainsi le complément précède de beaucoup le mot qu'il complète. Mais il a pu s'en séparer , parce que la préposition *de* qui est à la tête , prouve qu'il est complément

A ce reproche. Ici la préposition *à* offre

un sens particulier : il tient la place des mots *en conséquence de*.

L'Assemblée réveillée par l'Apologue en conséquence de ce reproche , & à l'instant même , &c. car telle est la force entière de cet *à* , qui répond ici au Latin AD.

Se donne ; *se* est le pronom de la troisième personne , celui qui précède le Verbe, tandis qu'il s'exprime par *soi* quand il suit le Verbe. C'est un usage particulier à notre Langue.

Un trait de Fable , sujet complexe , un nom & un complément lié avec lui par la préposition *de* : ici *Fable* détermine de quelle espèce de *trait* on parle , puisqu'il y en a de plusieurs sortes ; un *trait* qu'on lance ; un *trait* ou course continue , sans aucune interruption ; un *trait* , ou passage d'un Auteur qu'on lance à travers les autres preuves.



CHAPITRE IX.

*Analyse de quelques Vers de la premiere Fable
de Phédre en Latin.*

CES mêmes principes serviront également à analyser la Langue Latine , & à la comparer avec la Langue Françoisse. Pour s'en convaincre, analysons quelques vers de la premiere Fable de Phédre : de cette Fable que savent par cœur tous ceux qui ont quelque teinture du Latin , tout comme on fait ,
la Cigale ayant chanté tout l'Eté.

I^o.

*Ad rivum eundem Lupus & Agnus venerant
Siti compulsi.*

Cette phrase est composée de quatre mots. Un terme , *ad rivum eundem* , à un même ruisseau ; un sujet composé , *Lupus & Agnus* , le Loup & l'Agneau ; un Verbe , *venerant* , étoient venus ; une circonstance , *siti compulsi* , poussés par la soif. Le terme se reconnoît à la préposition *ad* & à l'accusatif , cas où est *rivum*. Le sujet , *Lupus &*

Agnus , se reconnoît par le nominatif. Le *Verbe* , parce qu'il est à la troisième personne , & au pluriel ayant deux nominatifs singuliers. Le circonstanciel se reconnoît parce que *compulsi* est un participe ; & *fiti* étant à l'ablatif , marque la cause par laquelle étoient poussés le Loup & l'Agneau.

Il devroit y avoir ici un cinquième membre , qui désigneroit l'objet de la venue du Loup & de l'Agneau à un même ruisseau ; mais on l'a omis , parce qu'on ne peut s'y tromper : quand on a soif & qu'on va à un ruisseau , c'est pour *boire* : a-t-on besoin de le dire ? Pour qui nous prendroit le Poëte.

II°.

Superior stabat Lupus ,
Longèque inferior Agnus.

» Le Loup étoit placé en haut , & l'Agneau beaucoup plus bas. » Voici deux phrases réunies en un seul Tableau par la Conjonction *que*. Chacune de ces phrases est composée d'un sujet & d'un attribut. Le Loup est le sujet de la première , & l'Agneau est le sujet de la seconde ; on les reconnoît parce qu'ils sont au nominatif.

L'attribut est composé dans la première , de ces deux mots , *superior stabat* , étoit placé plus haut.

L'attribut de la seconde est formé du même *stabat* qu'on a sous-entendu comme inutile , & de *longe inferior*.

Superior & *inferior* sont au nominatif tout comme le sujet , parce qu'ils font partie essentielle de son attribut , & qu'ainsi ils sont en concordance avec lui.

III^o.

Tunc fauce improbâ

Latro incitatus , jurgii causam intulit.

5, Alors par sa cruelle voracité ce brigand
5, entraîné suscita un sujet de querelle.

Cette phrase est composée de cinq membres.

Un adverbe de circonstance , *tunc* ;
alors.

Un sujet , *Latro*, ce brigand ; aussi est-il au nominatif.

Une circonstance , *fauce improbâ incitatus* , entraîné par sa cruelle voracité.

Un attribut, *intulit*, *fuscita*.

Un objet , *jurgii causam*, un sujet de querelle.

Le circonstanciel , *fauce improbâ incitatus*, est composé d'un participe, *incitatus*, & d'un nom , *fauce* , qui exprime le motif par lequel fut poussé le Loup , *par sa voracité cruelle*. Aussi ce nom est-il à l'ablatif ; ce cas étant toujours consacré à la cause par laquelle une chose a lieu. Il vient de *faux* , *faucis* , qui signifie mot à mot *gosier*, *gueule* : mais nous ne disons pas *un cruel gosier* ; ainsi on substitue *voracité* à *gosier* , l'effet du Tableau restant le même.

Improbus , *ba*, *bum* , adjectif du mot Latin *faux* , signifie mot à mot *scélerat* ; il vient de *in* , non ; & de *probus* , bon , droit , honnête.

L'objet se reconnoît par l'accusatif *causam* , cas qui lui est consacré ; & le complément de *causam* se reconnoît par le génitif qu'offre *jurgii* ; ce cas est consacré au complément , comme nous l'avons vu lorsque nous avons expliqué sa nature.

VI.

Cur, inquit, turbulentam fecisti aquam mihi
Bibenti?

» Pourquoi, dit-il, as-tu rendu l'eau
» trouble à moi qui bois *tranquillement*; ou
» pourquoi me troubles-tu l'eau tandis que
» je bois?

Cette phrase, dont la rudesse *cur, inquit, turbulentam fecisti aquam mihi bibenti*, peint parfaitement le ton querelleur & aigre du Loup, est composée d'une Conjonction, d'une incise, d'un Verbe, d'un objet & d'un terme.

Cur, pourquoi, est la Conjonction. C'est une ellipse, au lieu de ces mots *par quelle raison*. *Inquit*, dit-il, est l'incise. On reconnoît l'objet par l'accusatif *aquam*; son adjectif, par ce même accusatif féminin *turbulentam*; & le terme, par le datif *mihi*; car c'est son cas propre.

V.

La réponse de l'Agneau n'est pas peinte avec moins d'énergie que la plainte féroce

& injuste du Loup : elle présente les sons les plus doux , les plus agréables.

Laniger contra timens,

Qui possum , quaeso , facere quod quereris , Lupe ?

» L'animal à laine , saisi de crainte , ré-
 » pondit : comment puis-je faire , je vous
 » prie , seigneur Loup , ce dont vous vous
 » plaignez ?

A te decurrit ad haustus meos liquor.

La première de ces trois phrases renferme un sujet ; *Laniger* , l'animal à laine ; son adjectif *timens* , saisi de crainte ; son attribut sous-entendu en partie , & exprimé en partie , *contra* , au contraire : le mot *répondit* , en exprime l'ensemble.

Il n'est pas plus difficile d'analyser le reste de cette Fable de la même manière , & de connoître par quelle raison les membres de chaque phrase ne sont pas toujours arrangés dans le Latin de même qu'en François. N'omettons pas que cet arrangement est exactement le même dans le premier des deux vers que prononce l'Agneau : *Qui possum , quaeso , facere quod quereris* , comment

puis-je, je vous prie, faire ce dont vous vous plaignez ? En effet la Langue Latine, maîtresse de suivre notre construction & de s'en écarter pour en suivre une autre, s'attache à celle qui se prête le mieux à l'harmonie de chaque Tableau : ayant su se rendre toutes les deux aussi naturelles l'une que l'autre, elle s'est ménagée de plus grandes ressources.





E X P L I C A T I O N
D E S P L A N C H E S.

1°. *D U F R O N T I S P I C E.*

MERCURE conduit par l'Amour, vient enseigner aux hommes l'art d'exprimer leurs idées par la Parole, & celui de les peindre par l'Écriture : telle fut la source des Arts & de la Société, selon les Anciens. Jusques alors les hommes avoient été réduits à une vie errante & vagabonde, ou à chasser ; & c'est le genre de vie dont on les voit occupés dans le lointain du Tableau.

Osiris combla d'honneurs Mercure, nous dit Diodore de Sicile, parce qu'il vit en lui des talens extraordinaires pour tout ce qui peut être avantageux à la Société humaine. C'est Mercure qui le premier forma une langue exacte & régulière, au lieu des sons grossiers & informes dont on se servoit ; il inventa les premiers caractères, & régla jusqu'à l'harmonie des mots & des phrases.

Cette allégorie prouve le cas infini que les Anciens faisoient de la Parole & de l'Écriture ; que feroient en effet les hommes sans ces deux véhicules de la pensée ? Mais qu'est-ce qui leur en inspira l'usage

& l'exercice , si ce n'est l'amour social & le désir de se rendre mutuellement heureux ? Ce n'est que ce désir du bonheur commun qui peut enflammer le génie , & lui faire produire ces Arts merveilleux qui sont la gloire de l'esprit humain , la base de la société , les aîles sur lesquelles l'homme s'élève jusques aux Cieux & agrandit sans cesse l'empire de son intelligence.

Les Gaulois ne faisoient pas moins de cas de Mercure ; ils l'adoroient , nous dit Jules César , comme l'inventeur des Arts ; ils le peignoient avec une chaîne d'or qui sortoit de sa bouche , & avec laquelle il conduisoit tout le monde par les oreilles.

EXPLICATION

DE LA SECONDE PLANCHE.

CETTE Planche offre l'Alphabet primitif & hiéroglyphique de XVI. lettres. On voit à côté de chacune de ces lettres le nom de l'objet physique qu'elles représentent ; la figure de cet objet physique peint d'après nature , sa forme abrégée ou au simple trait , & qui réduit ces figures à n'être que des lettres , & empêchoit de découvrir leur origine : enfin leurs rapports avec l'écriture & la langue des Chinois. Ces objets & ces rapports sont plus développés dans notre grand Ouvrage : ceci donne cependant une idée suffisante de l'origine de l'Alphabet , sur-tout lors-

qu'on a sous les yeux ce que nous en disons ici depuis la page 115 jusqu'à la page 124, & on se convainc de plus en plus que tout est imitation.

E X P L I C A T I O N

De la PLANCHE colorée, relative aux organes de la voix.

A V E R T I S S E M E N T.

LES Figures de cette Planche ont été dessinées d'après nature & gravées en couleur par M. GAUTHIER DAGOTY Pere, connu par son habileté en ce genre. Quoique nous eussions déjà fait graver ces objets sans couleur pour l'Origine du Langage & de l'Ecriture, nous avons cru qu'en les faisant reparoître sous cette nouvelle forme, ils n'en seroient pas moins agréables au Public. L'explication qui va suivre de ces figures, est d'un très-habile Démonstrateur d'Anatomie, M. DESSAULT, Chirurgien à Paris, qui s'y est prêté avec autant de zèle que d'exactitude.



FIGURE

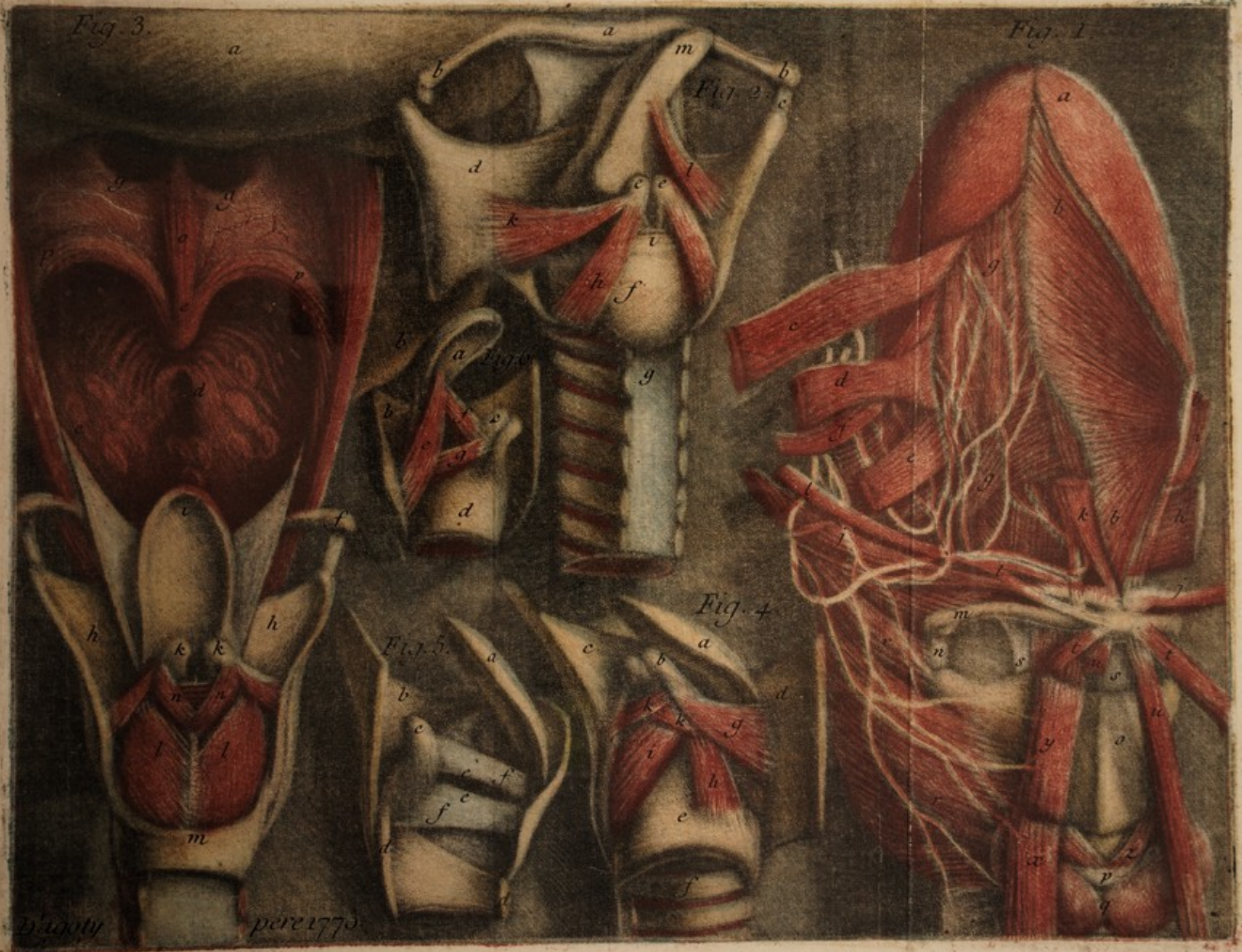




FIGURE PREMIÈRE.

CETTE figure représente la partie antérieure de la langue, du *larynx*, & du haut de la *trachée-artère*, vus par en-bas, & du côté droit.

(a) La *Langue*, formée de muscles, de vaisseaux, de nerfs & de membranes; c'est un des organes de l'appréhension des alimens, de la mastication, de la déglutition, & principalement de l'articulation des sons.

(b b) Muscle *gènioglosse droit*, dont les fibres naissent du côté interne de la symphise du menton, & se portent, en divergeant, les inférieures à la base de l'os hyoïde, qu'elles portent en haut & en devant; les moyennes à la base de la langue, qu'elles tirent en devant; les supérieures à la pointe, qu'elles enfoncent derrière les dents incisives inférieures.

(c d e) Muscle *hyoglosse droit*, renversé en dehors, & détaché de l'os *hyoïde*. (c) Portion antérieure, nommée *basiglosse*, parce qu'elle naît de la base de l'os hyoïde, & se perd sur les côtés de la langue. (d) Portion moyenne, ou *chondroglosse*, ainsi dite, parce qu'elle vient des petites cornes cartilagineuses de l'os hyoïde, & se distribue à la langue. (e) Portion postérieure, ou *grand-ceratoglosse*, qui part des grandes cornes de l'os hyoïde, & se tend au même organe. L'hyoglosse abaisse la langue, ou élève l'os hyoïde.

(f) Bout du muscle *stiloglosse droit*, naissant du sommet de l'apophyse stiloïde, & du ligament stilo-maxillaire, & se rendant aux côtés de la langue, qu'il porte en arrière, à droite & en haut.

(g g) Muscle *lingual droit*, placé entre l'hyoglosse & le génioglosse, avec lesquels ses fibres s'entrelacent. Il raccourcit la langue.

(h) Bout du *mylo-hyoïdien*. Le Graveur l'a mal rendu. Pour être bien représenté, au lieu d'aboutir à la langue, comme dans cette figure, il devoit venir se terminer aux côtés de la base de l'os hyoïde. Son origine est à l'intérieur de la branche & du corps de la mâchoire inférieure, à l'apophyse *mylo*; il élève l'os hyoïde & la langue en même tems; ou abaisse la mâchoire.

(i) Autre bout de muscle au côté gauche du génioglosse: c'est peut-être le génioglosse gauche.

(j j) Portions des deux muscles *digastriques*, mal représentés. Ils naissent de la rainure mastoïdienne; descendent charnus vers les côtés de l'os hyoïde, où ils sont tendineux & adhérens à cet os; remontent charnus au-dessous de la symphyse du menton, où ils se terminent. Ces muscles élèvent la mâchoire supérieure, abaissent l'inférieure, & peuvent élever l'os hyoïde.

(k) Partie inférieure du muscle *Geniohyoïdien droit*, trop étroit. Il naît de l'apophyse *geni*, par un principe grêle, & se termine à la base de l'os hyoïde, par une insertion très-large. Il élève cet os, en le portant en devant.

(ll) Portion du muscle *stilo-hyoïdien droit*. Il vient du côté externe de l'apophyse stiloïde, descend sur les côtés de l'os hyoïde, où il est fendu pour le passage du digastrique. Il se termine à côté des petites cornes de l'os hyoïde, qu'il porte en haut & en arrière.

(m) Grande corne droite de l'os hyoïde, qui est situé entre la langue & le larynx. Il a la forme d'un upsilon υ , placé horizontalement, les jambes en arrière. Il sert de base mobile à la langue & au larynx.

(n) Ligament hyo-thyroïdien postérieur, trop gros. Il part du sommet des grandes cornes de l'os hyoïde, & se termine à celui des cornes supérieures du cartilage thyroïde.

(o) Partie antérieure du cartilage thyroïde, qui est situé devant le larynx, & au-dessus du cartilage cricoïde. Il est applati, quadrilatère, & recourbé en arrière. Il forme une partie du larynx; &, par ses mouvemens, change la grandeur de la glotte.

(p) Partie antérieure du cartilage cricoïde, situé au-dessous du thyroïde & des arytenoïdes. Il est circulaire, large en arrière, étroit en devant, & forme la plus grande partie de la cavité du larynx.

(q) La glande thyroïde.

(rr) Muscle *constricteur inférieur droit du pharynx*, ou les *crico-pharyngien & thiro-pharyngien*. Il resserre le pharynx, en élevant le larynx, qu'il porte aussi en arrière.

(ss) Ligament hyothyroïdien antérieur, qui naît

de la base de l'os hyoïde , & se termine au milieu du bord supérieur du cartilage thyroïde.

(*t t*) Portion supérieure des deux muscles *omohyoïdiens*. Ils partent du bord supérieur de l'omoplate ; montent en devant , & se rétrécissent à mesure ; puis s'élargissent de nouveau , & se rendent à la base de l'os hyoïde , qu'ils abaissent , en le portant en arrière.

(*u u*) Portion supérieure des deux muscles *sterno-hyoïdiens* , qui naissent de la face interne de l'extrémité supérieure du *sternum* , & se perdent à la base de l'os hyoïde , qu'ils abaissent.

(*x*) Muscle *sterno-thyroïdien droit*. Il naît de la partie supérieure du *sternum* , au-dessus des précédens , & se termine au cartilage thyroïde , autrement que dans cette figure. Il abaisse le larynx.

(*y*) Muscle *hyo-thyroïdien droit* , qui va de la base de l'os hyoïde au côté du cartilage thyroïde , dans une direction oblique. Il élève le larynx , ou abaisse l'os hyoïde.

(*z*) Muscle *crico-thyroïdien gauche* , à côté du droit. L'un & l'autre naissent de la partie antérieure & supérieure du cartilage cricoïde , & se terminent au thyroïde , plus en dehors qu'on ne le voit ici. Ils sont d'ailleurs bien représentés.

F I G U R E I I.

Cette figure , qui pourroit être plus exacte , représente l'os hyoïde , le larynx , & le haut de la trachée-artère , vus par derrière & du côté gauche.

- (a) Partie interne de la base de l'os hyoïde.
- (b b) Les deux grandes cornes , dont la gauche est recourbée en devant dans cette figure.
- (c c) Les deux ligamens hyothiroidiens postérieurs , (fig. 1. n.)
- (d) Portion gauche du cartilage thiroïde , recourbée en devant , (fig. 1. o.)
- (e e) Les deux cartilages arytenoïdes , placés l'un à côté de l'autre , à la partie postérieure & supérieure du larynx , au-dessus du cricoïde. Ils sont de forme pyramidale , composent une petite portion du larynx , & changent la grandeur de la glotte , par leurs mouvemens.
- (f) Partie postérieure & large du cartilage cricoïde , (fig. 1 p).
- (g) Partie membraneuse de la trachée-artère , qui commence au larynx , se divise en deux branches , qui se terminent aux poumons , pour le passage de l'air dans la respiration.
- (h) Muscle *crico-arytenoïdien* , trop long & trop étroit : il est mieux fig. 3 ll. Il naît de l'enfoncement qui est derrière le cartilage cricoïde , & se termine à la partie postérieure de la base des arytenoïdes , qu'il porte en arrière & en dehors , en dilatant la glotte & tendant les cordes vocales.
- (i) Cette lettre indique la place du muscle *arytenoïdien transverse* , qui occupe l'intervalle des deux cartilages arytenoïdes , auxquels il s'attache : il les rapproche & diminue la largeur de la glotte , (fig. 3. entre n n).

(k) Muscle *thyro-aryténoidien*, représenté un peu trop long. Il naît de l'angle rentrant du cartilage thyroïde & du ligament thyrocricoïdien; se perd, en devant, à la partie supérieure du cartilage aryténoïde, qu'il porte en devant & en dedans, en raccourcissant les cordes vocales, & diminuant la glotte.

(l) Muscle *thiro-épiglottique*, trop grand & un peu déplacé. Il n'est formé que de quelques fibres, qui naissent de l'angle rentrant du cartilage thyroïde, au-dessus du thyro-aryténoidien, & se perdent sur les côtés de l'épiglotte qu'elles peuvent abaisser.

(m) Le cartilage épiglottique (ou l'épiglotte), placé à la base de la langue, & devant l'ouverture supérieure du larynx, qu'il couvre dans la déglutition.

F I G U R E I I I.

Cette figure représente la partie postérieure de la tête, du larynx, & du haut de la trachée-artère.

(a) L'occiput.

(b) Face interne de la branche gauche de la mâchoire inférieure.

(c) Partie supérieure de la base de la langue, vue par l'ouverture qui est au-dessous du voile du palais.

(d) Ouverture cécale, placée vers le milieu de la base de la langue.

(e e) La *lucette*, qui occupe le milieu du voile du palais, formé de muscles, de membranes, de vaisseaux & de nerfs. Il dirige l'air dans le nez ou dans la bouche, selon les mouvemens.

(f) Cornes de l'os hyoïde, (fig. 1. m.)

(g g) Les arrières-narines, qui répondent dans les fosses nazales, & dans la partie supérieure du pharynx.

(h h) Les côtés de la face interne du cartilage thiroïde, (fig. 1. o.)

(i) L'épiglotte, (fig. 2. m.)

(k k) Les cartilages aryténoïdes, (fig. 2. e. e.) entre lesquels se voit, sans indice, le muscle arytenoïdien-transverse, (fig. 2. i.)

(ll) Les deux muscles *crico-arytenoïdiens postérieurs*, (fig. 2. k.)

(m) Partie postérieure du cartilage cricoïde, (fig. 1. p.)

(nn) Muscles *arytenoïdiens-croisés*, mal rendus. Ils sont mieux à la fig. 4. k. k. : ils partent de la base du cartilage arytenoïde d'un côté, & se terminent au sommet de celui du côté opposé, en s'entrecroisant en sautoir. Ils rapprochent ces cartilages en rétrécissant la glotte : à côté de ces muscles on en voit deux autres sans indice, qui représentent mal les thiro-arytenoïdiens.

(pp) Les *piliers-postérieurs du voile du palais*.

FIGURE IV.

Cette figure représente la partie postérieure droite du larynx, & du haut de la trachée-artère.

(a) L'épiglotte, (fig. 2. m., fig. 3. i.)

(b) Sommet du cartilage arytenoïde droit, à côté

du gauche, qui est ici sans indice, (fig. 2. e. e.)

(c) Portion gauche du cartilage thiroïde, (fig. 1. o.)

(d) Portion droite du même cartilage, coupée.

(e) Partie postérieure droite du cartilage cricoïde, (fig. 1. p.)

(f) Partie postérieure droite du haut de la trachée-artère, (fig. 2. g.)

(g) Muscle thiro-aryténoidien droit, naissant ici trop haut & trop en dehors.

(h) Muscle *crico-aryténoidien postérieur* droit, (fig. 2. h, fig. 3. l. l.) qui pourroit être mieux représenté, de même que le gauche (i.)

(k k) Les deux muscles aryténoidiens croisés (fig. 3. n. n.)

F I G U R E V.

On voit ici l'intérieur du côté gauche du larynx, coupé verticalement de devant en arrière.

(a) L'épiglotte, (fig. 2. m., fig. 3. i., fig. 4. a.)

(b) La partie gauche du cartilage thiroïde (fig. 1. o. fig. 2. g, fig. 3. c.)

(c) Cartilage aryténoidien gauche, (fig. 2. e. e.)

(d d) Bords de la section du cartilage cricoïde, (fig. 1. p.)

(e e) *Ventricule gauche du larynx*, situé entre les ligamens supérieur & inférieur.

(f f) Les ligamens supérieur & inférieur gauches du larynx, dont le supérieur est plus distant de

son congénère que l'inférieur. C'est l'intervalle de ces derniers qu'on nomme la *glotte*, ou l'ouverture dans laquelle l'air est modifié & forme les sons.

FIGURE VI.

On a représenté ici le côté gauche du larynx, dont la portion gauche du cartilage thiroïde a été coupée.

(a) L'épiglotte, (fig. 2. *m*, fig. 3. *i*, fig. 4. *a*, fig. 5. *a*.)

(b) Le cartilage thiroïde, ou le bord de la ré-
ection.

(c) Cartilage arytenoïde gauche, à côté du droit, qui est sans indice.

(d) Le cricoïde.

(e) Muscle thiro-épiglottique, (fig. 2. *l*.) beaucoup trop grand.

(f) L'aryteno-épiglottique, encore trop grand, & déplacé. Ce n'est que quelques fibres, qui naissent du sommet du cartilage arytenoïde, & se perdent aux côtés de l'épiglotte qu'elles abaissent.

(g) *Crico-arytenoïdien latéral*. Il pourroit être mieux rendu.

FIN.

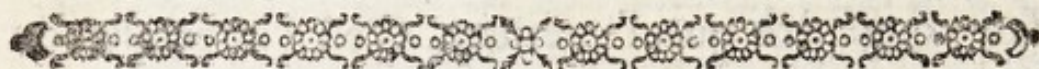
ERRATA.

Pag. 7, lig. 1, Livre I. *lis*. Partie I.

44, lig. 13, *lis*. rotus, tout.

177, lig. 11, *titude*, *lis*. multitude.

182, lig. 22, *lis*. celles-ci.



T A B L E

DES CHAPITRES ET ARTICLES.

DIVISION de cet Ouvrage : excellence de la Parole,
& avantage de son histoire, page 1

P A R T I E I.

D E L'ÉTYMOLOGIE.

CHAP. I. Tout mot a sa raison ,	7
CHAP. II. La raison de chaque mot est son rapport avec l'objet qu'il désigne ,	10
CHAP. III. Les mots ont des qualités différentes ,	12
CHAP. IV. La Parole est d'une origine divine ,	15
CHAP. V. La Parole naquit avec l'homme ,	17
CHAP. VI. Elémens de la Parole ,	21
CHAP. VII. De l'Art Etymologique ,	24
CHAP. VIII. Principes de l'Art Etymologique , relative- ment aux Langues en général ,	32
CHAP. IX. Principes de l'Art Etymologique , relativement à la forme des mots ,	35
CHAP. X. Règles à suivre dans la recherche des Etymo- logies ,	51

SECTION II. De l'Origine du Langage.

CHAP. I. Instrument vocal.	53
Organes qui forment la voix ; & 1 ^o . des Pou- mons ,	54
2 ^o . Trachée-Artère ,	56
CHAP. II. Organes qui forment la Parole ,	62

D E S C H A P I T R E S , &c. 395

CHAP. III. Comment l'Homme fut conduit à la Parole,	66
CHAP. IV. Des Sons , effet de l'instrument vocal considéré comme instrument à vent ,	68
CHAP. V. Des Intonations , effet de l'instrument vocal considéré comme instrument à touches ,	71
CHAP. VI. Des Modes de l'instrument vocal ,	74
CHAP. VII. Valeurs assignées aux sons simples ou primitifs,	84
CHAP. VIII. Valeurs assignées aux intonations simples ou primitives,	89
CHAP. IX. De quelques autres manières de former des mots ,	94

P A R T I E I I .

Du Langage peint aux yeux , ou de l'ECRITURE.

CHAP. I. Avantage de l'Ecriture ,	98
CHAP. II. Ténèbres répandues sur son origine ,	100
CHAP. III. L'Ecriture n'a pu être inventée & se maintenir que dans les Etats Agricoles ,	101
CHAP. IV. L'Ecriture n'est qu'une imitation ,	107
CHAP. V. De l'Ecriture Alphabétique ,	113
CHAP. VI. Des Objets peints par l'Alphabet primitif ,	115
CHAP. VII. Objets que représentoient les Caractères corres- pondans aux Consonnes ,	119
CHAP. VIII. Nombre des Caractères simples qui entrent dans l'Ecriture alphabétique ,	127
CHAP. IX. Des lieux où elle naquit ,	128
CHAP. X. Sort de l'Alphabet primitif en Europe ,	130

P A R T I E I I I .

GRAMMAIRE universelle & comparative.

CHAP. I. Définition & Etymologie de la Grammaire , & sa division en universelle & particulière ,	138
---	-----

CHAP. II. Sources de la Grammaire universelle ;	141
CHAP. III. Des qualités que doit avoir la peinture des idées, & qui deviennent la base de la Grammaire,	145
CHAP. IV. Utilité de son étude ,	147
CHAP. V. Division de la Grammaire universelle ,	149

L I V R E P R E M I E R.

P A R T I E I.

Des Parties du Discours en général.

CHAP. I. Que les Tableaux des idées par la Parole sont composés de diverses Parties ,	151
CHAP. II. Caractères distinctifs des Parties du Discours,	154
CHAP. III. Énumération des Parties du Discours ,	156
CHAP. IV. Tableaux qui résultent des diverses Parties du Discours ,	166
I. Tableaux des idées , considérés relativement à leur composition,	<i>ibid.</i>
II. Tableaux des idées relativement à la nature des qualités qu'ils exposent ,	167
III. Tableaux des idées relativement à l'ensem- ble des mots ,	168

P A R T I E I I.

Des Parties du Discours qui changent de forme.

CHAP. I. Du Nom ,	169
§. 1. Utilité des Noms ,	<i>ibid.</i>
§. 2. Des différentes espèces de Noms ,	172
§. 3. Étymologie du mot Nom ,	174
§. 4. Noms considérés comme le sujet des Ta- bleaux des idées ,	<i>ibid.</i>
§. 5. Noms distingués en sujets & en objets dans	

D E S C H A P I T R E S, &c.	397.
le même Tableau,	176
ART. II. 1^o. Des Genres,	177
2 ^o . Des Nombres,	178
3 ^o . Noms, sources des Mots;	179
4 ^o . Des Mots dérivés & composés;	183
5 ^o . Des Mots figurés,	184
CHAP. II. Des Articles,	187
Caractères des Articles;	190
Observations particulières;	191
Utilité des Articles,	192
Articles pluriels,	194
Articles réunis à d'autres Parties du Discours,	195
CHAP. III. Des Adjectifs. §. 1. Nécessité d'avoir des Mots	
qui désignent les qualités des objets,	196
§. 2. Noms provenus des Adjectifs,	201
§. 3. Les Adjectifs revêtent les mêmes formes	
que les Noms,	202
§. 4. Degrés de comparaison,	203
§. 5. Liaisons comparatives,	206
CHAP. IV. Des Pronoms,	208
Pronoms passifs,	210
Pronoms réciproques,	<i>ibid.</i>
Pronoms terminatifs,	211
Emploi des Pronoms dans les Tableaux énoncia-	
tifs & actifs,	212
CHAP. V. Du Verbe,	214
Origine du nom qu'il porte;	216
Le Verbe s'associe aux Pronoms;	218
CHAP. VI. Des Participes,	221
CHAP. VII. Des Participes elliptiques, ou Verbes actifs,	
	226
ART. II. Des Tems,	229,

S E C T I O N I I.

Des Parties du Discours qui ne changent point de forme.

CHAP. I. Des Prépositions ,	238
PREMIERE CLASSE. Prépositions énonciatives ,	241
II. CLASSE. Prépositions circonstanciellés ou relatives aux actions ,	251
Origine des Mots qui servent de Prépositions ,	253
Prépositions inséparables ,	255
CHAP. II. Des Adverbes ,	256
L'Adverbe est une Ellipse ,	259
Leur origine ,	261
CHAP. III. Des Conjonctions ,	262
Conjonctions copulatives ,	263
Conjonction déterminative QUE ,	264
Conjonctions nées de l'Ellipse ,	267
CHAP. IV. Des Interjections ,	270

L I V R E I I.

P A R T I E P R E M I E R E.

Des différentes Formes que prennent pour se lier entr'eux les mots qui composent les Parties du Discours.

PRÉLIMINAIRES. Différence des Parties du Discours à l'égard de leurs Formes ,	274
Division des Parties du Discours qui sont indéclinables ,	276
Cause générale de ces modifications ,	277
Modification de la Déclinaison ,	279
Modification de la Conjugaison ,	280
CHAP. I. Des Genres & des Nombres ,	281
CHAP. II. Des Cas ,	283

PARTIE I.

De la Conjugaison.

SECTION I. <i>Définition & Division,</i>	298
<i>Seconde sorte de Modes, les Modes relatifs,</i>	299
ART. I. Du Mode impératif,	300
ART. II. De l'Optatif,	304
ART. III. Du Conditionnel ou Suppositif,	305
ART. IV. Du Subjonctif,	306
CHAP. III. Des Modes abstraits ou indéfinis,	
ART. I. De l'Infinitif,	308
ART. III. Des Gérondifs,	312
ART. II. Des Supins,	314
SECTION II. <i>Des Formes.</i>	
CHAP. I. Leur Origine,	316
CHAP. II. Formes de la Langue Française,	318
CHAP. III. Formes de la Langue Latine,	319
CHAP. IV. De la Forme moyenne des Grecs,	320

LIVRE III.

De la Syntaxe.

ART. I. De la Syntaxe proprement dite,	321
CHAP. I. Ses Objets,	322
CHAP. II. De la Concordance,	323
CHAP. III. De la Dépendance,	324
CHAP. IV. Mots en Dépendance du Nom ou du Sujet,	327
CHAP. V. Mots en Dépendance du Verbe,	328
CHAP. VI. Mots en Dépendance de l'Adjectif,	330
CHAP. VII. Des Parties constitutives d'une Phrase,	332
ART. II. De la Construction,	335
CHAP. I. Regles de Construction qu'exige la Langue Française,	337

400 TABLES DES CHAPITRES, &c.

CHAP. II. Regles de la Construction Latine ,	340
CHAP. III. Vues sur ces deux sortes de Constructions ,	342
CHAP. IV. De l'Ellipse ,	345
CHAP. V. Du Pléonasme ,	348
CHAP. VI. De la Phrase considérée en elle-même ;	350
CHAP. VII. De la Ponctuation.	351
CHAP. VIII. Analyse d'une Fable Françoisé ,	353
CHAP. IX. Analyse de quelques Vers de la premiere Fable de Phédre en Latin ,	375

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

JAi lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *Histoire naturelle de la Parole* : je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 5 Avril 1776. RIBALLIER.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, &c. A nos amés & feaux Conseillers les Gens, &c. SALUT. Notre amé le Sieur COURT DE GEBELIN nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *le Monde Primitif analysé & comparé avec le Monde Moderne, &c.* A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis, &c. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de telle qualité & condition quelles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, &c. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le 26 Juin l'an de grace 1773, & de notre Règne le cinquante-septieme. Par le Roi en son Conseil;
LE BEGUE.

De l'Imprimerie de VALLEYRE l'aîné.

